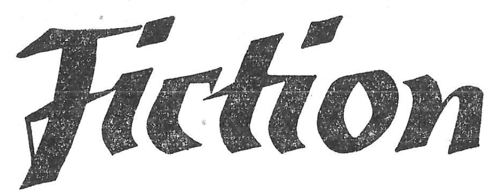


Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest,
illustrant la nouvelle « Douce-Agile ou La Licorne ».

8e année — N° 76 Mars 1960

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,40 *N F ; Belgique,* 20 *F B ; Suisse,* 1,75 *F S ; Maroc,* 161 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 7,60 *N F. Etranger,* 9,60 *N F.*
1 an : — — 14,80 *N F. Etranger,* 18,50 *N F.*

Ce que vous trouverez dans

Fiction

en 1960 :

- **Un nouveau roman**
  de ROBERT HEINLEIN

- **Des histoires inédites**
  de LOVECRAFT

- **Une "Patrouille du Temps"**
  de POUL ANDERSON

- **Une chronique du "Peuple"**
  de ZENNA HENDERSON

- **De la S. F. allemande et soviétique**

- **Une nouvelle rubrique :**
  LE RAYON DES CLASSIQUES

... et bien entendu, comme toujours, les meilleurs auteurs de la science-fiction et du fantastique modernes.

Le Diadème

(*The Keeper*)

par H. BEAM PIPER

La Terre, berceau de l'humanité, peut devenir dans l'avenir une province perdue, un trou provincial du grand Empire Galactique. Telle est l'hypothèse émise dans le roman d'Isaac Asimov : « Cailloux dans le ciel » *(Gallimard). Telle est également l'idée de l'auteur de cette nouvelle. Mais dans ce trou perdu il reste des trésors et ces trésors ont un gardien...*



Il s'arrêta soudain, immobile au milieu de la piste, quand il entendit la galopade des cerfs qui fonçaient à travers les taillis en piétinant les feuilles mortes. Il les vit déboucher de la droite, dévaler la pente, passer devant lui à grands bonds, et il regretta de n'avoir pas emmené son fusil. Puis le silence de la forêt aux teintes d'automne se referma sur la dernière queue blanche, et il planta son piolet dans le sol déjà durci pour remonter à deux mains le poids de son sac. Eût-il eu son arme, il n'aurait guère pu tuer qu'une seule bête, tandis qu'ainsi la harde ignorait toujours la peur de l'homme. Et il savait où la retrouver le lendemain matin.

Des nuages s'amoncelaient, très bas dans le ciel à l'ouest et au nord, sous lesquels, et par-delà le bleu estompé des forêts lointaines, apparaissait le front livide du Père des Glaces. C'était signe de neige pour la nuit, et de traces magnifiques à relever ensuite, si toutefois la chute cessait à l'aube. Il lui serait en tout cas plus facile, sur la neige, de ramener les carcasses à la cabane. Il arracha son piolet d'une secousse et reprit le sentier qui montait et descendait, serpentant au hasard chaotique des buttes et des ruines. Il fallait encore compter une bonne heure de marche jusqu'à la Maison des Keeper, et la nuit venait très vite.

Parfois, quand la fatigue et l'heure se faisaient pressantes, il lui arrivait de flâner en cours de route, de rêver aux anciennes cités et à ceux, depuis longtemps disparus, qui les avaient élevées. Il n'y avait pas de forêts, en ces temps lointains : rien que des maisons géantes qui se dressaient comme des montagnes vers le ciel, et la vallée où il projetait d'aller chasser le lendemain formait alors un bras de cette mer dont le rivage se trouvait maintenant à plus de trois journées de marche. Selon certains, villes et habitants avaient été victimes de guerres anciennes. D'effrayantes hécatombes, sans commune mesure avec ces vétilles d'échauffourées entre chasseurs de phoques d'un village à l'autre. Quant à lui, il n'était pas de cet avis : plus vraisemblablement, les hommes d'alors avaient dû abandonner leurs cités géantes et fuir en astronefs à l'époque de la naissance du Père des Glaces

© 1957, *by Fantasy House, Inc.*

et de sa première poussée vers le sud. Il y avait eu des quantités d'astronefs, en ces temps reculés. Tout enfant, il entendait les vieux du village évoquer les Anciens Jours où on les dénombrait par centaines dans le ciel, matin et soir. Mais il y avait longtemps de cela — très longtemps. Il était rare, à présent, de voir apparaître un astronef dans ce même ciel. Ce monde où il vivait était très vieux, abandonné à la misère et à la solitude. Aussi vieux, aussi misérable, aussi solitaire que lui, le Vieux Raud Keeper.

Une colère le prit d'avoir de telles pensées. Ne t'attendris jamais sur toi-même. Rester fier. Tel avait toujours été le mot d'ordre inculqué par son père. « Sois fier. Tu es le fils de Keeper, et un jour viendra, quand je n'y serai plus, où tu t'appelleras Keeper à ton tour. Mais que cette fierté même te laisse humble, car c'est au Diadème que tu devras ce nom. » (1)

L'image du Diadème, jamais entièrement absente de son esprit, raviva l'anxiété qui y sommeillait peu ou prou. Il s'était absenté toute la journée — et tant de choses avaient pu se produire, à la Maison... La piste lui semblait à présent plus longue. Plus lointains, ses habituels points de repère. Mais enfin il déboucha sur la crête du talus dont la pente abrupte dominait le vallon, et ses yeux plongèrent vers la masse familière des quatre murs trapus, où nulle fenêtre ne s'ouvrait, que surmontait le haut pignon du toit. La Maison des Keeper. Et bientôt il se retrouva devant la porte et, tout en manœuvrant le loquet, entendit les chiens s'agiter à l'intérieur — les aboiements brefs de Brave, auxquels se mêlaient les petits gémissements d'impatience de Hardi. Alors seulement, Raud sut que tout était comme d'habitude.

Un morceau de lumicon éclairait chichement l'unique pièce de la cabane — un bloc gros comme le poing, suspendu à une poutre au-dessus de la table au moyen de lanières de cuir. Abandonné par quelque riche homme du sud alors qu'il avait perdu le maximum de son pouvoir éclairant, il était déjà très vieux quand Raud l'avait acheté à Yorn Trader, que certains appelaient aussi Nazvik. Il y avait de cela des années, et la lumière qu'il donnait était à présent aussi jaune et parcimonieuse que celle des flammes de l'âtre. Il lui faudrait bientôt le remplacer — mais cette fois-ci, Raud aurait dû songer d'abord à renouveler sa provision de cartouches. Il lui était plus facile de vivre sans lumière que sans munitions.

Les deux molosses noirs s'étaient dressés sur leur couche, un amas de peaux de cerfs et de rennes qui couvrait entièrement la dalle d'accès à la crypte, tout au fond de la pièce. Mais aucun des deux chiens ne faisait mine de se précipiter au-devant de Raud : ils demeuraient à leur poste, et seuls leurs petits grognements, où frémissait l'impatience, saluèrent l'entrée du vieil homme.

— « Bons chiens... oui... bons chiens. Tout beau, Brave. Tout beau Hardi. C'est le vieux Keeper qui est de retour. On a faim ? »

---

(1) Keeper : Gardien. Il y a là un retour à la signification primitive de beaucoup de noms patronymiques. Ainsi trouvera-t-on plus loin « Trader » (Trafiquant) et « Sledmaker » (Constructeur de traîneaux).

Ils comprirent le mot, qu'ils accueillirent du même gémissement. Raud accrocha son piolet à la patère jouxtant la porte puis, dans un geste d'ébrouement, dégagea ses bras des bretelles du sac.

— « Mais oui, mais oui, un instant ! Encore un peu de patience, on va vous quérir quelque chose... »

Il alla prendre le porte-lumicon et gravit l'échelle qui permettait d'accéder au grenier compris entre les dalles du plafond et l'angle aigu du toit couvert de neige. Là se trouvait la réserve de viande fumée. Raud y tailla deux grosses portions de bœuf sauvage — que ses chiens préféraient de loin au gibier boucané — puis il redescendit dans la salle.

— « A toi, Hardi ! » cria-t-il en lançant un des morceaux vers le plafond. « Attrape ! » Le molosse ne fit qu'un bond jusqu'à la viande, la happa au vol, à pleins crocs, à pleine gueule. Brave, cependant, restait à sa place sur la dalle de la crypte, tout son corps arc-bouté en un frémissement d'impatience affamée. Mais il ne broncha pas tant que l'autre morceau ne fut pas lancé à son tour — avec la voix qui permettait. Alors il fonça sur la pitance offerte, qu'il attrapa et secoua sauvagement, en un simulacre de carnage. Raud demeura un instant à les contempler, les regardant se repaître — grands chiens noirs enfouissant leurs grondements dans la viande, géants au pelage d'ébène, dont l'encolure arrivait à hauteur de poitrine de l'homme. Tant qu'ils vivraient pour garder la crypte, le Diadème demeurerait en lieu sûr. Il alla ensuite s'agenouiller devant l'âtre, où il gratta les cendres sous lesquelles, depuis le matin, couvaient les braises. Il empila des brindilles sèches, deux ou trois bûches par-dessus et fit repartir le feu en l'éventant. Puis il revint à son sac, qu'il posa sur la table et dont il déboucla la pattelette en peau de daim.

Des cartouches par boîtes de vingt, longues et épaisses. De la grenaille pour la canardière. Poudre, petit plomb, amorces. Une provision de mèches pour l'allumoir. Du sel. Des aiguilles. Une lime neuve. Et la bourse de cuir qui contenait les jetons d'échange. Il renversa le sachet sur la table, faisant rouler les piécettes qu'il entreprit de compter. Jetons et demi-jetons. Quelques pièces de cinq. Une de dix — une seule. A chaque visite qu'il faisait au village, la bourse de cuir devenait plus légère. D'année en année les riches hommes du Sud payaient toujours moins cher les fourrures et les peaux qu'on leur proposait. En revanche, ils exigeaient chaque fois davantage de jetons en échange de ce qu'ils avaient à vendre.

Il eut tôt fait de ranger les marchandises qu'il avait rapportées du village. Il se demandait s'il ne ferait pas mieux d'aller tout de suite remettre la bourse en lieu sûr dans la crypte, quand les chiens s'arrêtèrent de déchirer leur viande. Immobiles soudain, museau pointé en direction de l'entrée. Un même mouvement les dressa sur leurs pattes, poil hérissé, lorsqu'on se mit à donner du poing contre la porte.

Raud lança la bourse sur le manteau de la cheminée et s'approcha de l'huis, suivi des deux chiens qui s'immobilisèrent derechef, l'œil vigilant, pendant qu'il soulevait la clenche.

Il neigeait. Sauf sous les sapins, la terre n'était déjà plus que blancheur. Raud vit les trois hommes debout devant la porte — et par-dessus leurs

épaules, posée sur le terrain découvert qui s'étendait autour de la cabane, il entrevit la silhouette de la chaloupe aérienne.

— « Honneur à toi, Raud Keeper, » salua l'un des arrivants. « Voici avec moi deux étrangers qui désirent faire ta connaissance et te parler. Deux étrangers venus des Etoiles ! »

Il reconnut aussitôt l'orateur, et les lourdes bottes en cuir de phoque, et la culotte et l'anorak en peau de renne, identiques à ses propres vêtements. Vahr, fils de Farg. Un né natif du village. Le père était mort. Vahr avait pris pour compagne la fille de Gorth Sledmaker, chez qui il vivait. Un jeune vaurien. Ignare et fainéant. D'aucuns ajoutaient : couard. Mais les hôtes sont les hôtes, même conduits par un Vahr, fils de Farg — et Raud regarda une fois encore la silhouette harmonieuse de la chaloupe aérienne. Il se souvenait maintenant de l'avoir vue, le matin même, amarrée au point supérieur de l'ISSA, le grand astronef de commerce que commandait Yorn Trader.

— « Entrez, » pria-t-il, « et soyez les bienvenus. Que mon toit soit le vôtre, et tout ce dont j'y puis disposer. » Il se tourna vers ses chiens : « Tout beau, Brave et Hardi. Allez veiller. »

Obéissants, les deux molosses retournèrent se coucher sur leurs peaux de bêtes. Raud alors s'effaça devant le fils de Farg qui franchit le seuil de la maison, après quoi Vahr s'écarta à son tour, comme s'il eût été le maître des lieux, pour inviter ses compagnons à le suivre. Les étrangers étaient richement vêtus : vestes et culottes en tissu épais, hautes bottes en cuir tanné à grosses semelles rigides — et chacun une large ceinture qu'ils débouclèrent dès la porte franchie, abandonnant du même geste l'étui contenant le pistolet à négatrons. Le plus grand des deux était carré d'épaules et taillé en proportion, et arborait d'éclatants cheveux rouges. Plus mince, plus fluet apparaissait son compagnon dont les traits, éclairés par deux prunelles de velours sombre sous une abondante chevelure noire, avaient une finesse quasi féminine. Au village, les langues allaient bon train sur leur compte. On savait qu'ils n'avaient rien à voir avec l'équipage de Yorn Trader, qu'ils comptaient comme passagers à bord de l'ISSA. Du reste, le fils de Farg se chargeait à présent de renseigner Raud :

— « Les nobles étrangers sont citoyens de l'Empire, et ils arrivent de Transgalaxie. » Il lui dit leurs noms. Des noms interminables, et qui ne signifiaient rien — en tout cas, pas de ces noms que l'on entendait habituellement donner aux riches hommes des Mers Chaudes.

« Et ici, » continua Vahr à l'intention des visiteurs. « Vos Seigneuries sont chez Raud Keeper, l'homme auquel elles désiraient parler. »

— « C'est beaucoup d'honneur pour la Maison des Keeper, » répondit Raud. « Je n'ai rien de prêt que je puisse vous offrir à manger, et vous prie de m'en excuser. S'il vous plaît de patienter, le temps que je prépare quelque... »

Vahr prit feu et flamme : « Ah çà ; t'imagines-tu par hasard, vieux fou, que ces nobles seigneurs vont accepter de manger ta ratatouille ? Apprends, vieil imbécile, que ce sont... »

L'étranger à taille fluette pivota légèrement sur un pied, et sa paume

ouverte alla cueillir le fils de Farg sous l'oreille, au défaut du maxillaire, l'envoyant s'étaler sur le sol. Ce devait être un coup spécial — mais quoi qu'il en fût le visiteur était beaucoup plus vigoureux qu'on ne l'aurait supposé à son apparence.

— « Tais-toi ! » ordonna-t-il à Vahr qui se relevait en chancelant. « Nous sommes les hôtes de Raud Keeper et ne tolérerons pas de le voir insulté sous son propre toit par un voyou de ton espèce ! »

— « J'ai honte, » intervint à son tour l'homme aux cheveux rouges. « Nous n'aurions pas dû laisser entrer cette larve chez vous, mais la laisser dehors. » Il s'exprimait en un norlandais très correct. « Ce sera pour nous un honneur de partager votre repas, Raud Keeper. »

— « Un honneur, » répéta le plus jeune, « et sachez bien que nous ignorions la solitude où vous vivez. Souffrez donc que nous vous aidions. Dranigo que voici est un fin cuisinier. Quant à moi, je ne suis pas trop novice non plus en la matière. »

Le vieil homme fit mine de protester, mais laissa finalement les étrangers faire à leur guise. Après tout, il était d'usage que les compagnes des visiteurs donnent la main aux préparatifs de la femme de la maison. Raud vivant seul et aucune femme n'accompagnant ses hôtes, il n'était point malséant que ceux-ci aidassent le solitaire.

— « Ainsi, on appelle votre ami Dranigo ? » demanda-t-il au jeune homme brun. « Je vous demande pardon, mais je n'ai pas très bien compris votre nom. »

— « Ce qui n'a rien d'étonnant ! Moi-même, à l'entendre écorcher par cet imbécile, ne l'ai pas reconnu. On m'appelle Salvadro. »

Et tous deux se mirent au travail avec l'hôte. Ils s'affairèrent à disposer couteaux, cuillers, fourchettes, dont il se trouva juste assez pour les quatre hommes, et cherchèrent partout des assiettes — qu'ils ne trouvèrent nulle part. Ce à quoi Salvadro remédia en allant quérir dans la chaloupe les ustensiles qui faisaient défaut. De même il avait dû remarquer que le lumicon constituait avec la cheminée le seul moyen d'éclairage de la maison, car outre les assiettes, il rapportait une grosse boule de matière lumineuse, tout en pestant contre les ténèbres qui empêchaient de voir goutte à l'extérieur. Le lumicon était tout neuf et d'un éclat tel que les yeux de Raud eurent d'abord peine à s'y habituer.

Un peu plus tard, quand les viandes fumèrent sur la table et que chacun eut commencé à y faire honneur, il demanda à ses hôtes : « Se peut-il vraiment que vous veniez des Etoiles Lointaines ? Ici, nul n'avait encore jamais vu personne de là-haut. Ni moi ni aucun homme du village. »

— « Oui, » répondit le géant aux cheveux rouges avec un petit hochement de tête, « nous arrivons de Transgalaxie. Nous venons de Dremna. »

DREMNA ! Dremna, Capitale Suprême de l'Empire, centre de l'Univers... Ebloui, Raud évoquait les hommes de Dremna, ces navigateurs de Transgalaxie qui poussaient jusqu'aux grandes cités d'Australande, voire jusqu'à Antark la fabuleuse, de la même façon que les hommes du Sud venaient

trafiquer aux villages norlandais de Septentrionie... Dremna ! Raud ne sut que bégayer pour exprimer les sentiments qu'il éprouvait.

— « Eh oui... » sourit Salvadro. « Voyez-vous, nous... Je ne trouve pas le mot qu'il faudrait pour expliquer cela dans votre langue... enfin nous avons à tâche, Dranigo et moi, d'apprendre les choses. Mais pas ces choses que les autres hommes connaissent déjà ni celles que l'on peut trouver dans les livres : nous nous efforçons de découvrir ce qui reste encore ignoré de tous. Cette fois, nous sommes venus avec l'ISSA dans le dessein d'apprendre tout ce que nous pourrons sur les temps les plus lointains de cette planète où vous vivez — par exemple, sur la grande cité qui s'élevait jadis ici même, et dont il ne reste plus que ruines. Alors nous regagnerons Dremna, et ferons part aux autres hommes de Transgalaxie du fruit de nos recherches. »

Vahr, fils de Farg, qui avait fini de bâfrer, coulait un regard méprisant vers les étrangers et leur hôte. Perdre ses peines à rechercher ce qu'avaient pu faire des hommes depuis si longtemps disparus ? Billevesées ! Il fallait être fou — aussi fou (ricanait-il en son for intérieur) que ce vieux fou de Keeper, qui veillait comme un avare sur une verroterie sans valeur...

Raud connut un moment d'hésitation avant de répondre à Salvadro : « Pour ma part, j'ai ici un objet qui est d'une grande ancienneté. Il y a très longtemps de cela, il paraît qu'il fut l'attribut de grands rois. On a perdu jusqu'au souvenir de leurs noms, et du nom du pays sur lequel ils régnaient. Mais lui, le Diadème, a été conservé. Il me fut confié par mon père, que l'on appelait Keeper avant moi, et lui-même le tenait de son père, qui avait également ce nom. Peut-être en avez-vous déjà entendu parler ? »

— « Oui, » fit Dranigo. « La première fois, c'était avant notre départ de Dremna. L'Empire entretient sur votre planète une Base Spationavale, ainsi que des observatoires et des relais pour les astronefs. De sorte que plusieurs officiers de retour sur Dremna ont fait allusion à ce Diadème. Ils tenaient ces bruits de trafiquants des Mers Chaudes, qui eux-mêmes devaient les tenir d'intermédiaires comme Yorn Nazvik. Consentiriez-vous à nous le laisser voir, Raud Keeper ? C'est dans ce but que nous sommes venus des Etoiles Lointaines. »

Le vieil homme se leva pour aller décrocher le porte-lumicon, et ce faisant il s'aperçut que ses doigts tremblaient. « Certes, » articula-t-il. « C'est un grand honneur que vous me faites. Il s'agit d'un objet très ancien et très beau, pour sûr, mais je n'aurais jamais cru que les hommes de Dremna connaissaient son existence. »

Brave et Hardi levèrent la tête en l'entendant s'approcher d'eux. Ils comprirent ce qu'il voulait, mais se trouvaient bien au chaud là où ils étaient. Ils se firent cajoler un brin pour quitter la place et permettre à Raud de repousser les peaux de bêtes, puis de soulever la lourde dalle au prix d'un effort de tous ses muscles. Il descendit alors les quelques marches conduisant à la crypte et, là, ouvrit le vieux coffre de bois d'où il retira la peau

d'ours où l'écrin demeurait enveloppé. Dranigo et Salvadro s'activaient à débarrasser la table quand il posa le paquet devant eux.

— « Le voici, » dit-il en commençant à dénouer les lanières de cuir. « J'ignore à quelle époque il peut remonter, mais il était déjà très vieux lorsque s'est formé le Père des Glaces. »

C'en était trop pour Vahr, fils de Farg : « Vous voyez bien ! » glapit-il. « Ne vous ai-je pas dit qu'il était fou ? Tout le monde sait que le Père des Glaces a toujours existé ! » Et il ajouta, comme parole d'oracle : « D'abord, c'est ce que m'a toujours dit Gorth Sledmaker ! »

— « Gorth Sledmaker est un imbécile qui se figure que le monde a commencé à la naissance de son grand-père. » Les lanières défaites, Raud déroulait la peau d'ours. L'écrin apparut, dont le cuir noirci rappelait assez la forme d'un pain de sucre. « A quelle époque pensez-vous que remonte la naissance du Père des Glaces ? » demanda encore le vieil homme aux visiteurs.

— « A deux millénaires, pas au-delà, » estima Dranigo. « Il n'y avait pas encore trace de glaciation du temps du IIIe Empire. Aucune mention n'a été faite de cette planète à l'époque du IVe, mais dès les débuts du Ve, ce qui remonte à moins de dix siècles de nous, le glacier se trouvait à peu près rendu au stade où il est actuellement. »

— « D'ailleurs, » précisa Salvadro, « votre planète n'est pas la seule à avoir un Père des Glaces. Toutes celles que l'on connaît ont un de leurs deux pôles qui se présente comme une mer entourée d'îles et de continents. Vient un moment où cet océan se trouve progressivement réchauffé par les courants montés des tropiques : alors la neige se met à tomber sur les terres environnantes. Mais comme il en tombe toujours plus en hiver qu'il n'en peut fondre au cours des étés, cela donne naissance à une calotte glaciaire, à un Père des Glaces. Plus tard encore, et lorsque cette fois la mer polaire se trouve entièrement prise, la neige cesse de tomber. Dès lors le glacier se résorbe plus vite qu'il n'est alimenté, si bien qu'il finit par disparaître. Et ainsi de suite : les eaux plus chaudes des tropiques reviennent réchauffer le bassin polaire, la neige se remet à tomber, etc... On a calculé que sur une planète comme celle-ci il peut s'écouler quinze ou vingt millénaires d'une période glaciaire à l'autre. »

— « Ma foi, je n'avais jamais entendu dire qu'un Père des Glaces eût déjà existé avant celui-ci. Mais bien sûr, je ne pouvais savoir que ce que je tenais des anciens du village, lorsque j'étais encore enfant. Je suppose que ce que vous me dites doit remonter aux temps d'avant — aux jours où les hommes n'étaient pas encore venus en astronefs jusqu'ici... »

Il vit le regard éberlué qu'échangeaient les visiteurs, et tout en défaisant les crochets de cuivre qui maintenaient l'écrin fermé, il se demanda s'il ne venait pas de proférer quelque bourde. Puis il fit jouer les charnières du couvercle en forme de dôme, souleva le Diadème de son socle — et quand il l'eut posé doucement sur la noire fourrure d'ours, il fut reconnaissant à Salvadro d'avoir apporté l'autre boule de lumicon. Sans un défaut brillait le métal royal du bandeau et des quatre arches de la coiffe, et la lumière neuve allumait aux gemmes une splendeur multiple. Les visiteurs d'outre-

ciel ouvraient à présent des yeux comme en ont les hommes qui marchent en dormant — et Vahr, fils de Farg, demeurait bouche bée.

— « Ciel immense ! » fit Salvadro d'une voix altérée. « Vois-tu ce diamant, là, au sommet de la coiffe ? »

— « Un tel art ne correspond à aucune période galactique ! » affirma Dranigo. « Nous sommes bel et bien en présence d'une relique de l'Ere Pré-Interstellaire ! » Tous deux entamèrent alors une discussion animée dans leur propre langue, après quoi Salvadro reprit la parole en norlandais :

— « Dites-moi, Raud Keeper ? Que savez-vous exactement au sujet de ce diadène ? D'où vient-il ? Comment s'appelait l'artiste qui l'a ciselé ? Savez-vous qui furent vos premiers ancêtres à recevoir ce nom de Keeper ? »

Le vieil homme secoua la tête : « Mon savoir se borne à ce que m'a autrefois enseigné mon père, lorsque j'étais tout jeune. Maintenant que je suis vieux, il est des choses dont j'ai perdu le souvenir. Mon père était Runch, fils de Raud, lui-même fils de Yorn, qui était le fils de Raud, fils de Runch... » Il remonta encore de six générations, puis sa mémoire lui fit défaut : « Après, pour les autres, on a perdu leurs noms. Mais ce que je sais, c'est que le Diadème a été gardé pendant longtemps dans une cité qui existait jadis, quelque part plus au nord. Il y avait été apporté par des hommes venus de l'autre côté de la mer. Des hommes qui venaient d'un grand pays dont le nom était Brinn. »

Dranigo fronça les sourcils, comme s'il entendait le mot pour la première fois.

— « Brinn... » Les yeux de Salvadro s'agrandirent. « Brinn, Dranigo ! Ne crois-tu pas que ce pourrait être Britain ? » (1)

Du coup, son compagnon releva la tête : « Mais si, bien sûr ! Britain ! Un grand pays, jadis... le dernier qui se rallia à la Fédération Terrienne, au IIIe Siècle avant notre ère... Et une monarchie, Salvadro ! Une monarchie dont le roi portait un diadème surmonté d'un diamant... »

— « L'histoire de ses origines s'est perdue, » continuait cependant Raud en norlandais. « D'après ce que je crois, il a dû être apporté sur cette planète à l'époque où les hommes y arrivèrent la première fois en astronefs. »

— « Que non pas ! Son histoire est bien plus belle que cela ! Ce diadème n'est pas venu d'un autre monde. Il existait déjà, ici-même, à une époque où aucun astronef n'avait encore traversé l'espace. Nous sommes ici sur Terra, notre Mère-Planète à tous, celle qui fut le berceau de l'humanité ! Ne saviez-vous donc point cela, Keeper ? »

Non. Jusqu'alors, il n'avait rien su de tout cela. Certes, il pensait bien qu'une telle planète avait dû nécessairement exister, dans les débuts. Mais il se l'était toujours imaginée très grande, énorme, située au centre de l'Univers. Une planète comme Dremna... mais pas cette vieille boule racornie qui se mourait lentement de froid, au bord du Monde...

(1) Great-Britain : la Grande-Bretagne.

— « C'est bien ainsi que tout a commencé, » dit à son tour Dranigo. Il toussa, et sa voix accusa une pointe d'hésitation : « Vous n'êtes plus jeune, Raud Keeper. Un jour viendra où il vous faudra songer à partir, comme partirent votre père, et son père avant lui. Mais ce jour-là, à qui transmettrez-vous la garde du Diadème ? »

A qui, en effet ? Il y avait longtemps que sa compagne était morte sans lui avoir donné de fils. Leurs filles étaient parties, l'une après l'autre, vivre au foyer de l'homme qu'elles avaient choisi, et Raud ignorait tout de leur sort. Quant à ceux du village... avant même que les cendres de son bûcher ne soient refroidies, ils auraient déjà mis le Diadème en morceaux. L'or, le diamant, les joyaux seraient partagés, vendus, dispersés...

— « Confiez-le-nous, » proposa Salvadro. « Nous l'emporterons avec nous sur Dremna, où des hommes en armes le garderont nuit et jour. Le Gouvernement de l'Empire le recevra de nos mains comme un dépôt sacré. A jamais. »

Un haut-le-corps horrifié secoua le vieil homme : « Quoi ? Vous perdez la raison, l'ami ! C'est le Diadème dont vous parlez, et c'est moi qui en ai la garde ! Tant que je suis en vie, il ne saurait être question que je m'en sépare ! »

— « Mais ensuite ? Faudra-t-il donc qu'il vous suive sur votre bûcher ? Qu'il disparaisse en même temps que vous, à jamais ? »

— « Croyez-vous donc, » reprit Salvadro d'un ton ardent, « croyez-vous donc que nous songions à nous en débarrasser un beau jour, comme d'une babiole qui cesse de plaire ? Pour vous montrer le prix que nous y attachons, nous... Quel est le cours actuel de mille impériaux d'or, Dranigo ? »

— « Je pense que cela doit faire dans les vingt mille jetons d'échange, à peu de chose près. »

— « Nous sommes disposés à vous en offrir vingt mille jetons d'échange. C'est une somme, et qui devrait vous convaincre du soin que nous aurions du Diadème, ne croyez-vous pas ? »

Raud se leva d'un bloc : « Il faut être un mauvais homme, » gronda-t-il, « pour oser insulter celui qui vous a reçu sous son toit et dont on a partagé le repas. »

Dranigo et Salvadro s'étaient également levés : « Il n'entrait pas dans nos intentions de vous insulter, Raud Keeper, et moins encore de vous soudoyer pour vous faire manquer à votre foi. Notre offre n'avait d'autre but que de vous aider à sauvegarder le Diadème, à assurer sa protection quand viendront les temps où ni vous ni nous ne serons plus d'aucun monde. Mais soit, n'en parlons plus. Nous repartons demain matin avec Yorn Nazvik qui a certaines affaires à traiter dans l'ouest. Néanmoins, il a prévu de repasser par Long Valley Town avant de regagner les Mers Chaudes, et nous profiterons de cette nouvelle escale pour revenir vous voir. D'ici là, réfléchissez encore à notre proposition. Demandez-vous si dans l'intérêt même du Diadème, vous ne feriez pas mieux de nous le confier ? »

Avant de prendre congé, ils tinrent à lui laisser leurs assiettes et la boule de lumicon. Raud accepta ces présents, afin surtout de bien montrer

qu'il ne conservait aucune rancœur à leur égard. Il se rendait parfaitement compte de l'intérêt qu'offrait pour eux le Diadème, et force lui était de s'avouer qu'ils seraient beaucoup plus aptes que lui à en prendre soin. Du moins, ils ne le tiendraient pas caché continuellement au fond d'un trou, dans une misérable cabane perdue, et sous la seule garde de deux chiens. Mais lui, Raud, avait nom Keeper. Eux pas. Pour eux, le Diadème n'était qu'un objet de valeur parmi beaucoup d'autres, alors qu'il représentait sa seule raison d'être.

Longtemps encore, engoncé dans son sac de couchage, incapable de trouver le sommeil, ses pensées tournèrent autour du Diadème et des visiteurs venus d'outre-ciel. En désespoir de cause, il se mit à tirer des plans pour sa chasse du lendemain.

Il partirait dès que la neige aurait cessé de tomber, en coupant à travers les sapins. Il emmènerait Brave avec lui, et Hardi resterait pour garder la crypte. Brave était le plus obéissant des deux, et meilleur chasseur ; Hardi se contentait de bondir sur l'animal tué ou blessé, alors que l'autre cherchait toujours à forcer ou à rabattre le gibier qui fuyait.

Il avait un besoin urgent de viande fraîche, et de peaux pour remplacer ses vêtements usés. Il songeait au blouson neuf qu'il pourrait se tailler bientôt, quand il finit par s'endormir...

Le soleil était déjà passé au zénith lorsque l'homme et le chien reprirent le chemin de la cabane. Les cerfs avaient émigré beaucoup plus loin que prévu, mais Raud avait eu le dernier mot : quatre mâles tués, dont les carcasses préalablement écorchées pendaient maintenant à quatre sapins, hors d'atteinte des loups et des renards. Il comptait laisser Brave à la maison et retourner chercher la viande avec Hardi attelé au traîneau. Le cœur en fête à l'idée de la viande saignante, il déboucha sur la piste qui descendait du village, à quinze cents mètres environ de la cabane. Alors il vit les traces dans la neige — et s'arrêta.

Trois hommes. Non, quatre. Quatre hommes étaient passés là, venant du village. Après que la neige avait cessé de tomber. L'un d'eux portait des bottes en cuir de phoque, comme en avaient tous les Norlandais. Mais les trois autres étaient chaussés à la mode des hommes du Sud : grosses semelles en matière plastique côtelée. Bizarre. Personne, au village, ne possédait ce genre de bottes — et lorsqu'il était parti en chasse, au lever du jour, Raud avait vu l'ISSA, l'astronef de Yorn Trader, décoller et disparaître en direction de l'ouest. Des déserteurs ? Peut-être, mais en tout cas, leurs intentions n'étaient pas pures. Raud défit la gaine de protection de son fusil, se la passa en écharpe autour du cou et arma. Ces pas dans la neige ne lui disaient rien qui vaille.

Ils lui plurent encore bien moins peu après, en lisant dans la neige que l'homme aux bottes norlandaises s'était arrêté pour examiner ses propres traces et celle de Brave, laissées par eux lors de leur départ. L'inconnu avait ensuite décrit un cercle complet autour de la cabane avant de rejoindre ses compagnons. S'étant alors délesté de leurs sacs, tous quatre avaient atteint le seuil de la maisonnette. Là, nouvel arrêt. Puis ils étaient

entrés, ressortis, avaient repris leurs sacs — et les traces repartaient droit dans la direction du nord pour se perdre à flanc de vallée.

— « Reste ici, Brave. Veille ! »

Il s'avança seul jusqu'à la cabane, évitant soigneusement d'effacer aucune des traces suspectes, sauf en atteignant le pas de la porte, où il ne put faire autrement.

— « Hardi... Hardi ! »

Mais son appel ne trouva que silence. Nul gémissement affectueux. Nul piétinement de pattes impatientes. Il empoigna la clenche et, fusil braqué, ouvrit la porte d'un coup de pied. Précautions inutiles : seule, l'accueillit une affreuse odeur de chair brûlée.

Le bloc de lumicon offert par Salvadro illuminait l'intérieur de la Maison des Keeper, et un seul regard suffit à Raud. Les peaux de bêtes avaient été déplacées, de même que la dalle. Et à mi-chemin de la porte gisait une masse informe, hideusement noire, dans laquelle une lumière moins vive n'eût jamais permis de reconnaître les restes de Hardi. Et Raud demeurait figé sur le seuil luttant contre l'envie qu'il avait de se précipiter vers le cadavre du grand chien, regardant autour de lui, reconstituant au fur et à mesure tout ce qui s'était passé...

En entrant, les quatre hommes savaient qu'ils ne trouveraient qu'un seul chien dans la cabane. Le premier braquait un pistolet à négatrons et, à l'instant même où Hardi bondissait, un projectile l'avait foudroyé. De plein fouet. Il n'y avait qu'à voir le poitrail littéralement éclaté, le cou et la tête calcinés, innommables, et ce qui restait des clous de cuivre du collier...

Toute cette horreur, où aboutissaient les traces laissées par les semelles de plastique, imposait une même conclusion : des hommes du Sud. Tous ceux qui venaient en Norlande, fussent-ils simples novices à bord d'un astronef, étaient munis de ce genre d'armes utilisant l'énergie destructrice. Massacrer. Ils n'étaient bons qu'à cela. Les restes de Hardi suffisaient à montrer le cas qu'ils faisaient de la viande et des peaux.

Lentement, Raud entra dans la maison des Keeper. Il abandonna son fusil sur la table, prit le lumicon, marcha d'un pas lourd vers la crypte d'où il ne mit guère de temps à ressortir. Il raccrocha la boule lumineuse à la poutre du plafond, puis se laissa tomber sur un escabeau. Il y demeura affalé, le regard figé en direction du lieu profané, cherchant désespérément à mettre ses idées bout à bout.

Et d'abord, les voleurs avaient su l'endroit exact où trouver le Diadème — et comment il était gardé : sitôt le chien tué ils avaient trouvé la dalle sans tâtonner à droite ou à gauche, avaient pris ce qu'ils cherchaient et avaient disparu. Quatre hommes, dont un chaussé de bottes norlandaises en cuir de phoque, les trois autres ayant des semelles en matière plastique à la mode des hommes du Sud. En outre chacun portait un sac à dos, et deux d'entre eux étaient armés de fusils.

Trois hommes de Yorn Trader. Des déserteurs. Et guidés par Vahr, fils de Farg.

Pas Dranigo ni Salvadro. Ils auraient certes pu quitter l'*Issa* à bord de la chaloupe aérienne et revenir jusqu'à la cabane en volant à basse altitude, durant le temps que Raud avait mis à poursuivre les cerfs. Mais dans ce cas ils se seraient posés tout près de la maison, sans avoir à s'encombrer de sacs. Et il n'y aurait eu personne avec eux.

Raud comprenait ce qui s'était passé. Vahr, fils de Farg, avait vu le Diadème, il avait été témoin de l'offre faite par les visiteurs venus des Etoiles Lointaines. Vingt mille jetons ! Plus que ne valait aucune marchandise à vendre au village. Mais l'homme était couard. Jamais il n'aurait osé affronter seul le fusil d'un Keeper ni les crocs de Brave ou de Hardi. Et comme nul villageois n'aurait consenti à perpétrer un tel crime contre le code moral de Norlande, Vahr s'était abouché avec trois hommes de l'*Issa* pour qu'ils désertent et se joignent à lui.

En outre, le fils de Farg avait entendu Dranigo dire que Yorn Trader repasserait par Long Valley Town une fois ses affaires terminées dans l'ouest. Long Valley Town, située de l'autre côté du bras que le Père des Glaces poussait dans cette région... Quinze jours de marche si on faisait le tour des moraines ; mais en coupant par le sommet du glacier, les voleurs étaient en mesure d'atteindre Long Valley Town suffisamment à temps pour y retrouver l'*Issa* avec Dranigo et Salvadro.

Eh bien, soit ! Car là où un Vahr, fils de Farg, pouvait faire passer trois pieds tendres des Mers Chaudes, il passerait à son tour. Lui, Raud Keeper.

*
* *

Les traces montaient à flanc de vallée et toujours vers la gauche, en direction du Père des Glaces. Après une heure de marche, Raud atteignit l'endroit où les quatre hommes s'étaient accordé un moment de pause, le temps de se soulager de leurs sacs en fumant des cigarettes. Il déchiffra tous leurs mouvements dans la neige puis repartit, suivi de Brave qui remorquait le traîneau. Quelques flocons commençaient à voleter. Il allongea le pas. Il connaissait grosso modo la direction prise par le fils de Farg et ses complices, mais préférait profiter de leurs traces tant qu'elles ne seraient pas effacées. Les flocons se firent de plus en plus serrés à mesure que la nuit approchait — et avec elle, la fatigue. Brave, lui-même, en venait parfois à vaciller sur ses pattes. Finalement Raud choisit un creux de terrain pour la halte nocturne, parmi les sapins, où il eût tôt fait d'allumer un petit feu de branchages. L'homme et le chien mangèrent puis s'endormirent ensemble, serrés l'un contre l'autre dans le même sac de couchage.

Ils s'éveillèrent aux premières lueurs de l'aube, dans un monde où tout n'était encore qu'un jeu immobile et confus d'ombres noires, blanches ou grises. La neige poudrait le sac de couchage et faisait plier les branches au-dessus d'eux.

Les traces avaient complètement disparu, effacées par les flocons qui tombaient toujours. Dès le matériel rechargé et Brave attelé, Raud reprit

sa route, longeant au plus près le flanc du Père des Glaces qui dominait sur la gauche.

Vers midi la neige s'arrêta et ce fut quelques instants plus tard, très loin devant lui, que Raud entendit la première détonation. Un coup de feu. Puis deux autres à très peu d'intervalle, presque simultanées. Le premier coup avait dû être tiré par le fils de Farg lequel, tout comme Raud, ne possédait qu'un fusil à un coup. Mais les autres provenaient d'une carabine légère du modèle en usage chez les hommes du Sud — une arme automatique alimentée avec des chargeurs de douze cartouches. Raud pensa qu'ils avaient dû tuer, ou du moins viser quelque gibier. Un cerf, probablement. Ce qui était sage de leur part, la chair de l'animal représentant pour eux une économie de viande séchée en prévision de la longue traversée du glacier. Et aussi ce qui prouvait qu'ils ne se croyaient toujours pas poursuivis. Trois heures plus tard, il atteignit l'endroit à partir duquel leurs traces redevenaient visibles.

La nuit était proche lorsqu'il arriva en vue des ruines d'une maison géante. Celle-ci avait mieux résisté à la destruction que la plupart des habitations des hommes des temps anciens. Elle atteignait vingt fois la hauteur d'un homme, et l'une de ses faces demeurait encore presque intacte. Mais l'autre était en grande partie éboulée, et Raud put utiliser cette pente pour se hisser jusqu'au sommet des ruines. Très loin dans le crépuscule, il vit alors poindre et grandir comme une minuscule étincelle. Un feu de camp. A deux heures de marche, pas plus.

Lui-même ne fit pas de feu ce soir-là. Il se contenta d'une portion de pemmican qu'il partagea avec Brave, après quoi tous deux se pelotonnèrent dans le sac de couchage en peau d'ours. Le chien s'endormit aussitôt, mais Raud demeura encore longtemps éveillé, à réfléchir. Il envisagea d'abord de prendre quelque repos, puis de repartir à marche forcée et d'attaquer les voleurs pendant leur sommeil. Car s'il voulait retrouver le Diadème, Raud devait les tuer tous. Tous les quatre. Cela, il l'avait admis dès le début comme condition inéluctable. Il n'ignorait pas comment les choses se passeraient si les policiers du Gouvernement intervenaient : ils s'en tiendraient à la parole d'un seul homme du Sud contre celle de dix Norlandais. Les voleurs auraient beau jeu d'affirmer que leur Diadème leur appartenait, et ce serait lui qu'on accuserait de tentative de vol. Dranigo ? Salvadro ? Apparemment leur cœur était pur, mais ne verraient-ils pas là l'occasion unique pour eux d'obtenir le Diadème ?... Non : il fallait que ce soit Raud lui-même qui apure ses comptes avec le fils de Farg. Lui seul, et avant que les quatre hommes n'aient eu le temps d'aller jusqu'à Long Valley Town.

S'il réussissait dès cette nuit, il s'épargnerait, ainsi qu'à Brave, les fatigues et les dangers de l'escalade du Père des Glaces. Mais était-ce possible ? Il avait deux fusils contre lui, dont un automatique et, selon toute vraisemblance, trois pistolets à négatrons. Une fois qu'il aurait fait usage de son fusil, il n'aurait plus pour continuer que son poignard et sa hachette — sans parler du piolet — et le courage de Brave. Il suffisait qu'un seul des quatre complices riposte, et Raud serait tué avant que lui et son chien

aient la moindre chance de les dépêcher. Quant au Diadème, c'en serait fait de lui à jamais. Il en était toujours au même point quand le sommeil le prit.

Au matin, il escalada une nouvelle fois les ruines de la maison géante, d'où il scruta longuement le versant sud du Père des Glaces. Selon toute évidence, les voleurs n'auraient pas trop de la journée entière pour atteindre l'endroit le plus propice à l'escalade : celui où le grand glacier se divisait en deux bras. Or, ils ne tenteraient pas leur ascension le soir même. Le fils de Farg, seul des quatre à bien connaître la difficulté, serait le dernier à accepter un tel risque. Dès lors Raud était sûr, s'il attaquait le versant sud en son point le plus rapproché et en faisant grimper Brave derrière lui, d'atteindre le sommet du Père des Glaces avant la nuit. C'était un effort terrible en perspective — et après lequel il fallait compter presque une autre journée de marche pour rejoindre le débouché de la longue ravine par où allaient passer les voleurs. Mais quand ils y arriveraient à leur tour, Raud serait là à les attendre. Il savait ce qu'il pouvait demander à son vieux fusil, et il ne manquait pas d'endroits, points de passage obligés pour les quatre hommes au cours de leur ascension, où Raud serait hors de portée des négatrons, alors que lui pourrait abattre ses ennemis l'un après l'autre, même en ne disposant que d'un simple fusil à un coup.

D'ailleurs, il savait à quoi s'en tenir sur les pistolets à négatrons. Leurs petits projectiles d'énergie, dont la vitesse était très grande, gardaient une trajectoire rectiligne, au contraire des véritables balles. Il n'était donc pas besoin de se soucier de la hausse pour ajuster un objectif plus ou moins rapproché. Par contre, leur énergie s'épuisait très vite, de sorte que les négatrons perdaient toute efficacité au-delà de cinq cents pas — alors que lui, Raud Keeper, pouvait facilement abattre son homme à huit cents mètres. Au total, il en arrivait presque à prendre en pitié le fils de Farg et ses complices.

Dès qu'il fut au pied des moraines, parmi les rocailles que le Père des Glaces avait peu à peu charriées, puis rejetées devant lui, il s'arrêta pour confectionner un paquetage léger réunissant le sac de couchage en peau d'ours, les cartouches, le plus de pemmican possible et la bourse contenant les jetons — estimant que si la poursuite l'entraînait jusqu'à Long Valley Town, la monnaie d'échange lui serait nécessaire. Puis il se passa autour de la taille un long rouleau de corde d'escalade en cuir brut. Il laissa Brave tout harnaché, se bornant à couper les traits qui l'attelaient au traîneau.

Au début, tant que la glace demeura en pente douce, l'homme et le chien progressèrent sans peine. Mais bientôt la montée se fit plus rude. Il fallut que Raud attache sa corde aux harnais de Brave, grâce à quoi il put le hisser en avançant de quelques mètres seulement à la fois. Peu après il se vit obligé de bloquer la corde en la fixant au manche du piolet pour se tailler, pas à pas, des degrés à la hache. Vers midi — selon sa propre estime — les flocons se remirent à tomber, et la vallée disparut tout entière dans les tourbillons de neige.

L'un hissant l'autre, ils atteignirent ainsi une étroite corniche que dominait un mur de glace presque vertical, et où ils purent s'accorder quelque

repos. Mais là, Raud comprit qu'il lui faudrait d'abord escalader l'impitoyable paroi, puis tirer le chien à bout de corde. Lentement, péniblement, cramponné d'une main à la base du piolet, et de l'autre se taillant des prises de pieds à la hache, il s'éleva peu à peu le long de la muraille de glace. Le poids du sac et du fusil le tiraient en arrière, faisant de chaque instant une menace de chute verticale dans le vide. Un dernier effort l'amena enfin sur la crête, et son premier soin fut de planter solidement le piolet dans la glace.

— « A toi, Brave ! » Il donnait en même temps une secousse à la corde. « A toi, mon bon chien, grimpe ! »

Brave voulut prendre son élan. Sauter. Il glissa, dérapa, recommença — et cette fois, Raud choqua la corde, empêchant son compagnon de retomber. A dix mètres au-dessous de lui le chien peinait, piétinait, dérapait sur place, jusqu'au moment où ses griffes trouvèrent l'appui d'une des prises taillées par l'homme. Raud tira à lui. Choqua de nouveau...

... Des heures. Cela semble durer une éternité. Les bras se fatiguent, deviennent douloureux. On a perdu toute notion du temps, du froid, du danger qui rôde sur l'étroite corniche. On oublie tout — le Diadème, et ceux qui l'ont volé. On ne sait même plus pourquoi on est là, ni même si on a jamais vécu ailleurs que contre cette paroi de glace... Plus rien ne compte, hormis retrouver à côté de soi un grand chien qu'on appelle Brave...

Et Brave atteignit enfin la corniche. Deux pattes d'abord, puis les deux autres. Il s'affala près de son maître, haletant et très fier de lui. Raud l'étreignit à pleins bras, ne trouvant de mots que pour lui répéter qu'il était Brave, le bon chien fidèle et courageux. Longtemps ils restèrent ainsi, reprenant lentement leurs forces l'un contre l'autre, et ils partagèrent la même portion de pemmican.

Ils en étaient encore à mâcher leur viande séchée, quand Raud entendit le bruit pour la première fois. Un détonation lointaine, très assourdie par la distance et la neige. On eût cru un coup de tonnerre, ou le grondement d'un début d'avalanche, et cela lui parut d'autant plus insolite que ce n'était pas la saison. Il prêta l'oreille. Le bruit retentit de nouveau — et cette fois, il comprit. C'était les pistolets à négatrons.

Sa première idée fut de supposer que les voleurs avaient peut-être maille à partir avec un groupe de chasseurs norlandais, et il eut peur. Mais non, ce n'était pas cela, car dans ce cas il aurait entendu également des détonations d'armes à feu. Mais n'était-ce pas plutôt les loups eux-mêmes qui se mangeaient entre eux ? Il songea aux débris du collier de Hardi, aux clous fondus, informes, et sentit croître son épouvante en imaginant ce à quoi les négatrons pouvaient réduire le Diadème.

Le grondement lointain cessa, pour reprendre presque aussitôt. Déjà Raud était sur pieds, appelant Brave. La corniche où ils avaient abouti allait en s'élargissant progressivement, amorçant une pente praticable en direction du nord. En la suivant ils se rapprocheraient du sommet du glacier et de l'endroit d'où devaient déboucher le fils de Farg et ses complices. L'un suivant l'autre ils reprirent leur ascension, Raud ouvrant la marche et

sondant longuement la neige à chaque pas avec son piolet pour y déceler les crevasses éventuelles. Ils ne tardèrent pas à se retrouver au pied d'une grande faille, une cassure de la glace dont la crête disparaissait dans les tourbillons de neige, et dont la pente s'orientait elle aussi vers le nord ; ils en entreprirent aussitôt l'escalade, et le moment vint où Raud n'entendit plus le tonnerre des négatrons.

L'obscurité était telle qu'il n'y avait pratiquement plus moyen d'avancer, lorsque Raud se retrouva sans transition en neige profonde, sur une sorte de plateau. Ce fut là qu'il passa le reste de la nuit, après avoir creusé un simple trou au fond duquel il installa le sac de couchage.

Il s'éveilla sous un ciel redevenu clair, où l'orient allumait une pâle lueur dorée. Un moment il demeura sans bouger au fond du trou, pelotonné contre son chien, les muscles douloureux, l'esprit en désarroi. Puis il s'obligea à se lever. Il fallait manger, et donner à manger à son compagnon. Vérifier le fusil. Refaire le sac. Repartir.

A présent, il ne doutait plus de la réussite de son plan. Quand Vahr et ses complices parviendraient au sommet du glacier, il aurait lui-même atteint depuis longtemps l'endroit où ils devaient obligatoirement passer. Déjà, il imaginait la suite : les quatre hommes débouchant de la ravine, un à un, Vahr ouvrant la marche... et lui, Raud Keeper, aux aguets derrière un monticule de neige... le piolet fiché verticalement, servant d'appui au bras gauche. Le fût de l'arme reposant sur son pouce tendu. La crosse calée dans le creux de l'épaule. La première balle pour Vahr, fils de Farg. Il les abattrait tous. Tous les quatre. L'un après...

Il s'arrêta, partagé entre l'incrédulité, la stupeur, le dépit, devant les traces de pas qu'il apercevait soudain dans la neige. Des traces qu'il ne connaissait que trop bien, désormais : celles de l'homme aux bottes en cuir de phoque, et les autres, laissées par les semelles en matière plastique. Mais allons donc ! Ce n'était pas possible ! Ils auraient dû se trouver encore engagés dans la ravine, à mi-chemin seulement du sommet, entre les deux bras du glacier... à plus de quinze kilomètres de Raud ! Pourtant la vérité s'imposait : c'étaient bien leurs traces, là devant lui, coupant la direction qu'il suivait et continuant vers l'ouest... Il fallait donc qu'ils aient eux-mêmes affronté la muraille de glace — et cela en un point très proche de celui où Raud et Brave avaient effectué leur ascension... Et soudain, il comprit. Il se rappela les détonations qu'il avait entendues la veille. Pendant que lui, Raud Keeper, attaquait le Père des Glaces à la hache, les hommes du Sud avaient forcé le passage en volatilisant des tonnes de glace à coups de négatrons.

— « Allons, Brave... » murmura-t-il, « le vieux Keeper n'a pas été tellement malin, tu ne crois pas ? En route. »

Vahr et ses complices marchaient à bonne allure, leurs traces en faisaient foi. Elles filaient droit, régulièrement espacées, sans qu'une seule empreinte de talon décelât un pas plus traînant que les autres. Une ou deux fois, Raud repéra l'endroit où ils s'étaient arrêtés pour souffler, et il espérait bien être en vue de leur bivouac dans la soirée.

Espoir qui fut déçu. Les quatre hommes ne devaient pas avoir suffi-

samment de combustible pour allumer un grand feu, encore moins l'entretenir longtemps. Mais le lendemain matin, au moment de se remettre en marche, Raud vit une fumée noire s'élever au loin.

Il avait eu déjà quelquefois l'occasion de survoler le Père des Glaces en chaloupe aérienne. Vu d'en haut, il lui était alors apparu comme une surface uniformément plate. Mais la réalité avait un tout autre aspect. Tantôt, parois vertigineuses succédant à des pentes douces, surgissaient de longues crêtes formées jadis par les glaces quand elles avaient recouvert collines et petites montagnes, ou provoquées par des cassures dans la masse même du glacier, une lèvre de la faille ainsi produite se soulevant au-dessus de l'autre. Tantôt c'étaient les vents dominants qui des siècles durant avaient creusé la neige fraîche en ravines profondes, ou qui au contraire l'avaient balayée, puis entassée sur des hauteurs dépassant souvent celles qu'atteignaient jadis les maisons géantes. Mais vu du ciel ou de très loin, tout ce chaos formidable se fondait dans la blancheur immense d'une haute plaine monotone.

Enfin, au sortir d'un dédale de falaises et de ravines, alors que son regard plongeait soudain au-delà d'une terrasse à peu près horizontale, pour la première fois il les vit. Quatre points minuscules échelonnés en file indienne — et si éloignés encore, qu'on les eût dits immobiles. Aussitôt Raud s'accroupit derrière une petite bosse, obligeant Brave à se coucher près de lui. Un seul des voleurs tournait la tête, et l'homme pouvait les repérer avec autant de facilité qu'il en avait lui-même. Il repartit dès qu'ils eurent disparu au hasard d'un autre monticule de neige. Pressa l'allure. S'embusqua de nouveau. Repartit encore. Toute la journée il s'en tint à cette tactique, courant et guettant tour à tour, et constatant qu'il gagnait progressivement sur eux. Le soir venu, il se trouvait à portée de fusil des quatre hommes. C'était bien Vahr qui marchait en tête. Même à cette distance, il l'identifiait facilement. De même pour les trois autres. Des hommes du Sud, évidemment. Anoraks et cagoules ouatées. Celui qui marchait tout de suite derrière Vahr avait des vêtements bleus et, tout comme le Norlandais, un fusil. Le deuxième, en jaune, ne possédait apparemment qu'un piolet. Le dernier, enfin. Anorak vert. C'était lui qui portait le Diadème, attaché sur son sac, et toujours enveloppé dans sa peau d'ours.

Il attendit jusqu'à la tombée de la nuit, guettant le moment où il verrait poindre la lueur du feu. Lui et Brave décrivirent alors un large cercle pour contourner leur camp. Ils ne s'arrêtèrent qu'une fois parvenus derrière une crête de neige située de l'autre côté d'une sorte de glacis, à plus de quinze cents mètres des quatre hommes. Ce fut sur cette crête que Raud creusa son trou. Mais il le fit plus spacieux que d'habitude, et le suréleva d'une murette dans laquelle il perça un créneau lui permettant de guetter ou de tirer sans être vu.

Il fut debout avant l'aube, le sac prêt, et à plat ventre derrière la murette de neige dès qu'il vit monter vers le ciel le filet de fumée noire. Le vieux fusil prenait appui sur sa housse pliée, le guidon pointé dans la bonne direction. Il attendit encore longtemps avant de les voir appa-

raître. Quatre points minuscules... échelonnés en file indienne... débouchant l'un après l'autre en plein glacis...

Ils avançaient à bonne allure, dans le même ordre que la veille. Vahr, fils de Farg, en tête. L'homme qui portait le Diadème fermant la marche. Ils ne se méfiaient de rien. Leurs silhouettes devenaient de plus en plus grandes, de plus en plus précises, et le moment vint où elles furent à la distance sur laquelle Raud avait réglé la lunette de son arme. Il raffermit la crosse au creux de son épaule, bois contre joue, et lorsque la silhouette de celui qui portait le Diadème fut dans le champ du viseur, il pressa la détente.

Le fusil tonna, cracha une courte flamme rose, meurtrit le défaut de l'épaule. Son canon se relevait encore sous l'effet de la secousse, que déjà Raud ouvrait la culasse, éjectait la douille vide, introduisait une autre cartouche...

Ils n'étaient plus que trois, maintenant. Le porteur du Diadème gisait dans la neige. Immobile. Vahr avait empoigné son fusil et sorti l'arme de sa housse. Moins rapide, l'homme à la carabine en était toujours à dégager son arme lorsque le Norlandais, qui avait dû repérer la flamme produite par le coup de feu, tira à son tour. Mais trop vite, car sa balle érafla la neige, et plusieurs mètres trop à gauche. Le troisième homme, lui, avait dégainé son pistolet : les négatrons semblaient jaillir de son poing fermé — longs éclairs étincelants qui, tous, venaient mourir très en deçà de l'objectif visé.

Raud ajusta sa lunette sur l'homme à la carabine, pendant que l'autre déserteur, comprenant enfin la puissance limitée des négatrons, entreprenait un ratissage systématique du glacis en faisant alterner coups longs et coups courts à une cinquantaine de pas devant lui. Raud ne put vérifier si sa deuxième balle avait porté, car entre le vieil homme et la cible visée étincelait soudain un lumière aveuglante, d'un bleu électrique, et un énorme nuage de vapeur jaillissait en sifflant vers le ciel. Il eut néanmoins la certitude d'avoir manqué son but. Il rechargea et guetta le premier mouvement qui se manifesterait à la limite du nuage opaque.

La vapeur de neige volatilisée se dissipait peu à peu. Mais quand elle eut complètement disparu, Raud ne vit plus rien. Le cadavre lui-même n'était plus là. Il cligna des yeux, sidéré. Il avait pourtant bien choisi son endroit, soigneusement repéré le glacis. Pas une faille à perte de vue. Pas une... Il grommela entre ses dents. Il ne s'était pas trompé, mais là où n'existait pas le moindre défilement, les hommes du Sud avaient pulvérisé la glace pour se retrancher dans le trou ainsi creusé, en emportant avec eux le corps de leur complice.

Il rampa jusqu'à l'endroit où il avait laissé Brave à garder son paquetage, calma le grand chien et alla dissimuler le sac un peu plus en contrebas de la crête, après quoi il regagna son poste d'observation. Un long moment s'écoula sans que rien ne se produise — et soudain, l'espace d'une ou deux secondes à peine, une tête apparut au bord du trou. Une cagoule verte. Raud étouffa un petit ricanement dans sa barbe, car c'était bien ce qu'il aurait fait en pareil cas : échanger sa cagoule contre celle du

mort, et laisser dépasser la tête du cadavre pour amener l'homme d'en face à tirer. La même manœuvre se répéta plusieurs fois au cours de l'heure qui suivit.

Il en était à se demander s'ils n'allaient pas rester sur cette position jusqu'à la nuit, quand tout à coup il vit le fils de Farg qui bondissait hors du trou. Sac et fusil en mains, il se mit à courir par brusques zigzags en gardant toutefois une direction qui était à peu près celle de Raud. Cette fois, le vieil homme trouva fort à rire : les hommes du Sud avaient tout bonnement chassé le Norlandais devant eux, le talonnant exactement comme le daim talonne ses femelles lorsqu'il flaire un danger quelconque ! S'ils n'entendaient aucun coup de feu, ils sauraient qu'ils pouvaient sortir sans crainte. Si au contraire Vahr était abattu, la perte ne serait pas grande, et la rançon du Diadème n'aurait plus qu'à être partagée en deux. Toujours courant, Vahr parvint à moins de deux cents mètres du créneau invisible, lâcha son sac et plongea derrière lui, le fusil immédiatement braqué en direction de la crête.

Deux, trois minutes s'écoulèrent, puis l'homme en cagoule jaune sortit à son tour, le Diadème attaché sur son sac. Il couvrit d'un bond la distance qui le séparait de Vahr, jeta son sac contre l'autre et plongea à côté du fils de Farg. Raud se mordit les lèvres. Ce n'était pas là ce qu'il avait escompté. L'homme du Sud disposait d'un pistolet, et il se trouvait désormais à bonne portée pour user efficacement des négatrons. En outre, il s'abritait derrière son sac. Derrière le Diadème. Et Raud, à présent, avait peur de tirer. Ce n'était pas souvent qu'il lui arrivait de manquer une cible, mais pas un homme au monde ne saurait prétendre à l'infaillibilité.

Le dernier à sortir du trou fut l'autre déserteur, celui qui avait la carabine automatique. Il s'engagea d'un pas circonspect sur le glacis, l'arme prête. Raud se raidit, tous muscles tendus pour bondir en arrière. Il visa longuement. Posément. Laissa l'homme parcourir une centaine de mètres hors du trou et l'abattit. A la même seconde il était sur pieds puis, faisant volte-face, dévala la crête à toutes jambes.

Six mètres, sept — et soudain, le retranchement que Raud venait d'abandonner n'exista plus. Il faillit culbuter sous le souffle de l'extermination, cependant que la glace volatilisée fusait jusqu'à lui et l'enveloppait d'un nuage de vapeur brûlante. Il continua de courir, abandonnant sac et piolet, suivi de Brave qui bondit immédiatement à son appel. Derrière eux, tout le long de la crête, d'autres négatrons tonnaient dans un jaillissement de lumière aveuglante et de vapeur. Raud fit un brusque crochet vers la gauche en direction d'une pente qu'il escalada puis, dévalant le versant opposé, se retrouva au fond de la ravine qui s'ouvrait de l'autre côté.

Là il s'arrêta pour éjecter la douille vide, s'assurer qu'il n'y avait pas de neige dans le canon, et recharger le fusil. Entre-temps les explosions avaient cessé, et quelques minutes plus tard, il entendit la voix de Vahr. Il en déduisit que le fils de Farg et son acolyte encore vivant avaient atteint la crête foudroyée. Ils n'allaient pas manquer d'y trouver son sac, ni

d'y relever ses traces et celles de Brave. Il se demanda si les deux hommes se lanceraient à sa poursuite, ou s'ils feraient un détour pour prendre un autre itinéraire. En de telles circonstances, le choix de Raud aurait été vite fait, mais il doutait que Vahr fût capable du même raisonnement que lui. L'homme du Sud, oui : il ne tenait sûrement pas à risquer de se retrouver pris au piège — trop loin pour pouvoir utiliser efficacement les négatrons, mais à bonne portée du fusil de Raud Keeper.

— « Viens, Brave... » Il jeta un rapide coup d'œil à la ronde, et reprit sa course.

A toi, Raud Keeper. Descends cette ravine. Traces-y une piste, qu'ils la suivent. Grimpe ensuite jusqu'en haut de cette autre crête qui la borde. Puis, reviens sur tes pas, attends-les, laisse-les passer. Et tire ! L'homme de l'*Issa*. Lui d'abord. Le fils de Farg doit avoir lui aussi un pistolet, maintenant, mais il n'a pas l'habitude de ce genre d'arme, il doit en avoir passablement peur...

La ravine s'arrêtait brusquement. Un verrou de glace l'obstruait, faisant un angle droit avec la crête par où Raud était arrivé. Mais entre les deux, montait un étroit couloir en V. Il s'y engagea. Un bon endroit pour commencer l'...

Ils étaient devant lui. A cinq pas. Vahr, fils de Farg et l'homme en cagoule jaune, débouchant de l'autre face du verrou. Ils avaient leurs sacs — la peau d'ours attachée sur celui du déserteur — et chacun un pistolet à la main.

La balle frappa l'homme du Sud en pleine poitrine, mais Raud avait eu soin de viser assez bas pour ne pas atteindre le Diadème. Et au même instant...

... « *A toi, Brave !* »

Le grand chien bondit. Jamais sur le renne, jamais sur le bœuf sauvage déjà abattus. Toujours droit à la gorge de la bête encore debout. Droit à la gorge de Vahr, fils de Farg. Droit à la gueule qui crache l'extermination. Et ce fut dans un éclair de lumière bleue que Brave mourut...

... Cependant que Raud retournait son fusil, crosse en avant, le lançait tel un harpon à la tête de Vahr — et à peine l'arme lâchée, couteau dégainé, se ruait à son tour. Son autre main trouva le poignet droit du fils de Farg, et il sut que la lame s'enfonçait dans la chair de l'homme, qu'il la retirait, frappait de nouveau, la retirait encore, frappait encore, et encore... tout en s'efforçant de détourner de lui le canon du pistolet... de lui et du cadavre en cagoule jaune.... jusqu'au moment où les doigts s'ouvrirent sur la crosse de l'arme, où le bras qui cherchait à parer ses coups s'abandonna, devint flasque...

... Il était agenouillé sur le cadavre de Vahr, fils de Farg. Il se redressa, voulut se relever, mais un vertige le fit vaciller. Il parvint enfin à se mettre debout et se dirigea en titubant vers le corps de l'homme du Sud. Il fut longtemps avant de pouvoir détacher le paquet enveloppé dans la peau d'ours. Il ouvrit ensuite le sac du mort, y trouva un quartier de viande séchée, commença à le partager en deux — et comprit soudain qu'il

n'y avait plus de grand chien pour recevoir sa part de venaison. Brave n'était plus là. Il l'avait envoyé à la mort.

Oui. Et après ? Brave avait été le chien d'un Keeper. Il était mort pour le Diadème, et tel était son devoir. Eût-il pu sauver la relique à ce prix, Raud aurait aussi bien donné sa propre vie. Mais ce n'était pas possible — car lui mort, c'en serait fait du Diadème.

Le ciel s'assombrissait rapidement et la neige blanchissait déjà le cadavre en cagoule verte lorsque le vieil homme, avec des gestes très lents, se mit en devoir d'établir son camp pour la nuit.

Quand il se réveilla, il neigeait toujours. Il se dressa sur son séant, s'étonnant d'abord de ne pas sentir Brave serré contre lui. Puis il se renfonça sous les sacs de couchage — ceux des morts étaient entassés par-dessus le sien — et chercha vainement à se rendormir. Il finit par se lever, mangea une portion de pemmican et rassembla ses affaires en vue du départ. Un instant, il demeura immobile, tourné vers l'est — d'où il était venu. Un instant, pas plus. Après quoi il prit la direction du couchant, vers le sommet du Père des Glaces.



La neige ne tombait plus lorsqu'il parvint en haut du glacier, et le soleil brillait quand il trouva un cheminement qui descendait en pente raide dans la vallée. Il allait s'y engager, lorsqu'un minuscule point noir apparut dans le ciel, en direction du nord. Il se rapprocha, devint de plus en plus gros, de plus en plus net, jusqu'au moment où Raud reconnut une chaloupe aérienne du Gouvernement, une de celles qu'utilisaient les hommes chargés d'observer et de mesurer la progression du glacier. Elle vira au-dessus de Raud, descendit en louvoyant et se posa à quelques mètres de lui. Un hublot s'ouvrit, par où une tête se pencha au-dehors.

— « Voulez-vous une place ? » offrit l'homme. « Nous nous rendons à Long Valley Town, et nous pouvons vous emmener jusque-là si c'est votre chemin. »

— « Oui. C'est bien là que je vais. » Raud parlait d'une voix lente, comme s'il venait de prendre conscience à l'instant seulement du but de son voyage. « Je vous remercie de votre obligeance. »

Il monta dans la chaloupe, et en moins de temps qu'il n'en fallait pour parcourir trois kilomètres le sac aux épaules, l'appareil se posait devant la Maison du Gouvernement à Long Valley Town.

Raud y pénétrait pour la première fois de sa vie. Murs et cloisons y étaient en verre entièrement transparent, et le sol en matière plastique d'une blancheur immaculée. Dans chacune des vastes salles, à hauteur de plafond, des rampes de lumicon couraient le long des murs en répandant une vive lumière. Quant aux cheminées, Raud n'en voyait nulle part, et pourtant il régnait partout une chaleur de bel après-midi d'été.

Traînant toujours avec lui son sac et son fusil, il s'approcha d'un bureau derrière lequel était assis un homme du Sud en chemise blanche :

— « Y a-t-il longtemps que l'*Issa,* que commande Yorn Trader, a fait escale à Long Valley Town ? »

— « Cinq ou six jours, » répondit l'autre, sans même daigner regarder le visiteur. « L'*Issa* effectue en ce moment une croisière commerciale dans l'ouest, mais Yorn Nazvik relâchera à Long Valley Town avant de remettre cap au Sud. Repassez dans une dizaine de jours. » Et, levant soudain les yeux : « Vous avez à traiter avec Nazvik ? »

Raud secoua la tête : « Pas avec Yorn Trader, non. C'est avec Dranigo et Salvadro que j'ai affaire — ses deux passagers qui viennent de Transgalaxie. »

L'homme du Sud prit une mine offusquée : « Ah ça ! Pour qui vous prenez-vous, le vieux ? Vous avez une de ces façons d'appeler le Prince Salsavadran et Lord Dranigrastan par leurs diminutifs !... »

— « Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Ce sont les noms qu'ils m'ont donnés, et j'ignorais qu'ils en avaient d'autres. »

L'homme du Sud partit à rire, puis il s'arrêta.

— « Et puis-je me permettre de vous demander votre nom, ainsi que le genre d'affaire que vous souhaitez traiter avec eux ? »

— « J'ai quelque chose à leur remettre, » expliqua Raud après s'être nommé. Un objet qu'ils désirent à tout prix. Si je peux trouver à me loger en ville, j'attendrai leur... »

L'homme se leva : « Attendez ici un instant, » dit-il. « Je n'en aurai pas pour longtemps. »

Abandonnant ses papiers, il passa dans une autre pièce d'où il revint un moment plus tard comme il l'avait promis, mais cette fois, son attitude était pleine de courtoisie :

— « Je me suis entretenu par radio avec Lord Dranigrastan... enfin, avec celui que vous connaissez sous le nom de Dranigo. Lui et le Prince Salsavadran se préparent dès maintenant à quitter l'*Issa* à bord de leur chaloupe personnelle pour venir vous voir ici même. Ils devraient être à Long Valley Town dans trois heures environ. Si entre-temps vous souhaitez prendre un bain et vous reposer, je puis vous procurer une chambre. De même, je suppose que vous désirez vous restaurer... »

*
* *

Il attendait dans le bureau, regardant à travers le mur transparent, quand la chaloupe aérienne se posa devant la Maison du Gouvernement. Il vit Dranigo et Salvadro sauter immédiatement à terre, gravir en courant la rampe d'accès à la porte...

— « Ainsi vous voilà, Raud Keeper ! » Dranigo étreignait ses deux mains dans les siennes et, tout de suite, aperçut le paquet enveloppé de peau d'ours qu'il avait sous son bras. « Vous l'avez apporté ? Mais ne saviez-vous pas que nous devions repasser par Long Valley Town dans quelques jours ? »

— « Etes-vous décidé à nous le céder ? » demanda à son tour Salvadro.

— « Oui. Je vous le vends pour le prix que vous m'en aviez offert. Je ne suis plus digne d'être un Keeper, car je l'avais perdu. On me l'avait volé, le lendemain de votre visite, et ce n'est qu'hier seulement que je l'ai repris. Mes deux chiens ont été tués. Désormais, il ne peut plus être en lieu sûr sous le toit des Keeper. Alors, mieux vaut que vous l'emportiez sur Dremna, loin de ce monde où il fut fabriqué jadis. Il m'est déjà souvent arrivé de penser que ce monde et moi étions bien trop vieux pour être encore bons à quelque chose... »

Dranigo répondit : « Ce monde a beau être très vieux, Raud Keeper, il n'en reste pas moins la Mère-Planète, celle qui a envoyé l'homme à la conquête des Etoiles — la Terre. Quant à vous... en admettant même que vous aviez perdu le Diadème, vous l'avez cependant récupéré. »

— « Mais la prochaine fois, je n'en serai plus capable. Trop d'hommes sauront désormais qu'il est bon à voler. Et cette fois, ils commenceront par me tuer. »

— « Soit, » articula Salvadro. « Nous avions parlé de vingt mille jetons. Ils seront à votre disposition ici même, dès que nous les aurons retirés de la Banque du Gouvernement. A moins que nous vous remettions un chèque qui vous permettra de retirer l'argent à votre convenance. » Raud ne comprenait rien à ces paroles, et Salvadro ne chercha pas à se montrer plus clair. « Ensuite, nous vous reconduirons chez vous en chaloupe. »

Il secoua la tête : « Je n'ai pas de maison. Celle où vous m'avez vu la première fois est la Maison des Keeper, et je ne suis plus un Keeper. Je vais rester à Long Valley Town, y trouver un logement, prendre quelqu'un qui s'occupera de mes affaires... »

Avec vingt mille jetons, il lui était possible d'obtenir tout cela. Il achèterait une maison où il finirait ses jours, trouverait une femme ayant perdu son compagnon, qui se chargeait de son entretien et de sa nourriture. Mais lui, Raud, devrait faire attention à son argent — creuser une crypte dans un coin... Et il se demanda s'il arriverait à se procurer un couple de chiens. Deux chiens fidèles qu'il dresserait, et qui lui garderaient son trésor...

(*Traduit par René Lathiere.*)



Douce-Agile ou La Licorne

(*The Silken-Swift*)

par THEODORE STURGEON

Et voici de nouveau Sturgeon, haï par les uns, encensé par les autres pour sa nouvelle « L'homme qui a perdu la mer » *dans notre numéro* 74 ! *Aimer quelqu'un comme Sturgeon ne se justifie pas : cela part du cœur. Dans le cas contraire, on ne peut que s'opposer violemment à lui. Nous sommes curieux en tout cas de savoir ce que ses admirateurs penseront de ce nouveau récit, car il est en marge de son œuvre habituelle. Il n'en reste pas moins qu'on y retrouve sa marque.*

Il s'agit d'une histoire poétique et fabuleuse, dans le style archaïque d'une sorte de chronique médiévale, et basée sur la légende de la Licorne (dont on sait que seule une vierge pouvait l'approcher et la capturer). Cela sort peut-être du genre habituel de « Fiction », *mais notre apanage est de n'avoir jamais voulu nous laisser enfermer dans des cadres.*



Il est un village près des Marais, et dans ce village un Manoir. Dans le Manoir vivait un Ecuyer qui avait de la terre, des trésors et une fille, Rita.

Au village vivait Del, dont la voix était un tonnerre dans l'auberge lorsqu'il y buvait, dont le corps noueux, cordé, avait la peau dorée, et dont la chevelure lançait des défis au soleil.

Au tréfonds des Marais, qui étaient saumâtres, il y avait un étang de l'eau la plus pure, abrité de saules et de trembles frémissants, dans une coupe de mousse d'un bleu merveilleux. Là poussait la mandragore, et il y avait d'étranges cris d'oiseaux au milieu de l'été. Personne ne les entendit jamais, sauf une fille débonnaire dont la beauté était si intérieure que rien n'en paraissait au-dehors. Son nom était Barbara.

Par une verte soirée, sans nul souffle de vent, Del prit son chemin habituel par l'allée du Manoir et vit une forme blanche flottant derrière les hautes grilles de fer. Il s'arrêta, et la forme blanche approcha, et devint Rita.

— « Fais le tour jusqu'à la porte, » dit-elle, « et je t'ouvrirai. »

Elle portait une robe semblable à un nuage, et un cercle d'argent autour de la tête. La nuit était prise en ses cheveux, le clair de lune en son visage et, dans ses grands yeux, nageaient des secrets.

Del dit :

— « Je n'ai rien à faire avec l'Ecuyer. »

© 1953, *by Fantasy House, Inc.*

— « Il est parti, » fit-elle. « J'ai renvoyé les serviteurs. Viens à la porte. »

— « Je n'ai pas besoin de porte. » Sautant, il empoigna le barreau supérieur de la grille et, d'un seul mouvement fluide, s'enleva, passa, et retomba près d'elle. Rita regarda les bras de Del, l'un, puis l'autre ; levant la tête, elle regarda ensuite ses cheveux. Elle pressa ses mains fines l'une contre l'autre, eut un petit rire, puis elle partit à travers les arbres taillés, légère, agile, sans regarder en arrière. Il la suivit à grandes enjambées, sentant un battement inconnu dans les veines de son cou. Ils traversèrent un massif de fleurs et une large terrasse de marbre. Il y avait une porte ouverte et, lorsqu'il l'eut franchie, il s'arrêta car Rita n'était nulle part en vue. Puis la porte se referma derrière lui dans un déclic et il fit volte-face. Elle était là, adossée au panneau, et riait dans la pénombre en levant la tête vers lui, Il se dit qu'elle allait venir à lui, mais non, elle passa souplement à côté, les yeux dans les siens. Elle sentait la violette et le santal. Il la suivit dans un grand vestibule, très sombre mais plein des douces lueurs du bois poli, du cloisonné, du cuir ouvragé, et de la tapisserie brodée d'or. Brusquement elle ouvrit une autre porte, et ils furent dans une petite salle avec un tapis fait de silences vermeils, et une table éclairée de chandelles. Deux couverts étaient préparés, chacun comportant cinq verres de cristal différents, et de l'argenterie ancienne employée avec autant de prodigalité que les piquets de la grille au-dehors. Six marches en bois de teck menaient à une grande fenêtre ouverte.

— « Ici, » dit-elle, « la lune se lèvera pour nous. »

Elle lui désigna un siège, et se dirigea vers une desserte qui portait une rangée de carafes — des vins rubis et blanc ; un qui luisait d'un étrange éclat brun ; un rosé, et un autre ambré. Elle prit la première, et versa. Puis elle souleva les dômes d'argent des plats posés sur la table, et une magie d'odeurs suaves emplit l'air. Il y avait des douceurs fumantes et savoureuses, de rares fruits de la mer et des morceaux de volaille, et des pièces de viandes étranges parées de pétales de fleurs, parsemées de fruits exotiques et de minuscules coquillages doux. Çà et là, il y avait des épices, chacune semblable à une voix dans le lointain murmure d'une foule : safran et sésame, cumin, marjolaine et macis.

Et pendant tout ce temps Del la regardait avec émerveillement, voyant comme les chandelles laissaient paraître le clair de lune sur son visage, et comme elle faisait entièrement confiance à ses mains qui se mouvaient si adroitement, comme sans être commandées... tant elle restait maîtresse d'elle-même, malgré tout le silencieux rire secret qui frémissait à ses lèvres, malgré tous les brillants mystères qui tourbillonnaient et nageaient en elle.

Ils mangèrent, et la fenêtre ovale jaunit et s'assombrit tandis que la lumière des chandelles augmentait. Elle versa d'un autre vin, et d'un autre encore et, avec les plats du souper, ils étaient comme Mai pour le crocus et comme le frimas pour la pomme.

Del savait que c'était de l'alchimie et il s'y plia sans question. Ce qui était volontairement trop doux serait relevé de piquante manière ; cette

soif provoquée serait étanchée avec un à-propos exquis. Il savait qu'elle le regardait ; il savait qu'elle se rendait compte de la chaleur en ses joues et de la démangeaison au bout de ses doigts. Son étonnement augmentait, mais il n'avait pas peur.

Durant tout le repas elle prononça à peine un mot ; mais finalement le festin fut terminé et ils se levèrent. Elle toucha un cordon de soie sur le mur, et un panneau s'écarta. La table roula silencieusement dans un réduit ingénieux et le panneau revint en place. Elle lui indiqua du geste un divan dans un angle et, tandis qu'il s'asseyait tout près d'elle, elle se tourna et décrocha un luth pendu au mur derrière elle. Del eut un moment de confusion ; ses bras étaient prêts à l'accueillir... mais pas avec le luth. Les yeux de la demoiselle étincelaient, mais son maintien restait composé.

Puis elle parla, cependant que ses doigts se promenaient et dansaient sur le luth ; et ses mots couraient et voletaient alentour de sa musique. Parfois elle chantait, parfois c'était un air sans paroles. Elle semblait par moments éloignée de lui, intriguée par le tour que prenait la musique, et à d'autres moments paraissait entendre le rugissement battant dans les tympans de Del, et l'accompagner d'un contrepoint rieur. Elle chanta des mots qu'il comprit presque :

Abeille pour floraison, miel pour rosée,
Griffe pour souris, et pluie pour arbre,
Lune pour minuit, moi pour toi ;
Soleil pour étoile, toi pour moi...

et elle chanta ceci :

Ake ya rundefle, rundefle fye,
Orel ya rundefle kown,
En yea, en yea, ya bunderbee bye
En sor, en see, en sown.

qu'il crut comprendre aussi.

Et d'une autre voix, elle lui conta l'histoire d'une grande araignée velue et d'une petite fille rose qui la trouvait entre les feuilles d'un livre à demi ouvert ; et d'abord il ne fut que peur et pitié pour l'enfant ; mais ensuite elle continua, disant ce que souffrait l'araignée, dont la maison était détruite par cette géante jacasseuse, et elle contait avec tellement de vie qu'à la fin il rit de lui-même et pensa pleurer pour la pauvre araignée.

Ainsi les heures s'écoulèrent, et soudain, entre deux chants, elle fut dans ses bras ; et au même instant, elle s'était faufilée hors de sa portée, le laissant abasourdi. Elle dit :

— « Non, Del. Nous devons attendre la lune. »

Les cuisses de Del lui faisaient mal et il s'aperçut qu'il s'était à moitié levé, les bras étendus, sentant encore dans ses mains l'extraordinaire tissu de sa robe, bien qu'il l'eût lâchée ; et il retomba sur la couche en s'y enfonçant avec un étrange bruit faible. Il fléchit les doigts et, comme à regret, la sensation de blancs fils de la Vierge les abandonna. Finalement il la regarda à travers la pièce ; elle rit et sauta légèrement, et ce fut comme si elle

s'arrêtait en plein air pour s'étirer un instant avant de se poser près de lui, de se pencher et l'embrasser sur la bouche, et de bondir à l'écart.

Le grondement dans les oreilles de Del devint plus fort, et parut acquérir un poids tangible. Sa tête s'inclina ; il enfonça ses phalanges dans ses orbites et reposa ses coudes sur ses genoux. Il pouvait entendre le doux friselis de la robe de Rita, tandis qu'elle évoluait dans la salle ; il pouvait sentir une odeur de violette et de bois de santal. Elle dansait, immergée dans la joie du mouvement et de la proximité de Del. Elle faisait sa propre musique, chantonnant, murmurant parfois tout en suivant les mélodies dans sa tête.

Et finalement il s'aperçut qu'elle s'était arrêtée ; il ne pouvait rien entendre, bien qu'il sût qu'elle était encore proche. Lourdement il leva la tête. Elle était au centre de la pièce, en équilibre comme une énorme phalène blanche, les yeux maintenant très sombres, cachant leurs secrets. Elle regardait la fenêtre, calme, en attente.

Il suivit son regard. Le grand ovale n'était plus noir, mais empoussiéré de lumière d'argent. Del se leva lentement. La poussière devint une brume, un mirage, et puis, sur un bord, il y eut une écharpe de lune qui rampa et grandit.

Del s'arrêta de respirer ; il put entendre le souffle de Rita, rapide et si profond que ses cordes vocales versatiles vibraient faiblement.

— « Rita... »

Sans répondre elle courut à la desserte et emplit deux petits verres. Elle lui en donna un, puis :

— « Attends, » souffla-t-elle, « oh ! attends. »

Sous le charme, il attendit, tandis que la tache blanche progressait au travers de la fenêtre. Il comprit tout à coup qu'il devait rester tranquille jusqu'à ce que le grand ovale fût entièrement sous le clair de lune, parce qu'ainsi cela donnait une limite prévisible à son attente ; et cela lui faisait mal, car rien dans la vie, pensa-t-il, ne s'était jamais déplacé aussi lentement. Il eut un instant de rébellion, pendant lequel il se maudit de se prêter au jeu compliqué de la fille ; mais en même temps il réalisa que l'obscurité disparaissait de la fenêtre, elle était maintenant large d'un doigt, puis, d'un fil, et ensuite, et *ensuite*...

Elle poussa un fragile cri félin et bondit en haut des marches sombres vers la fenêtre. Si vive était la lumière que son corps était un camée de jais par opposition. Si délicatement ciselée était sa robe qu'il pouvait voir les épaulettes de lumière argentée que lui donnait la lune. Elle était si belle que les yeux de Del lui firent mal.

— « Bois, » murmura-t-elle, « bois avec moi, chéri, chéri... »

Pendant un moment il ne comprit point et ce ne fut que graduellement qu'il se souvint du petit verre qu'il tenait. Il le leva vers elle et but. Et de tous les chocs et titillements du goût qu'il avait éprouvés ce soir, celui-ci fut le plus stupéfiant ; car *cela* n'avait point de goût du tout, presque aucune consistance, et une température presque semblable à celle du sang. Il regarda stupidement son verre, puis de nouveau la fille. Il pensa

qu'elle s'était retournée et le regardait, bien qu'il ne pût en être sûr, car sa silhouette était la même.

Et alors il reçut un choc terrible, car la lumière s'évanouit.

La lune était disparue, la fenêtre, la pièce aussi ; Rita n'était plus là.

Pendant un instant, comme assommé, il resta tendu, écarquillant les yeux. Il lâcha le verre et pressa ses paumes contre ses paupières, écrasant la soie raide de ses cils. Puis il écarta vivement les mains, et il faisait toujours sombre, et plus que sombre : ce n'était point le *noir*. C'était comme d'essayer de voir avec un coude ou avec la langue ; ce n'était pas le noir, c'était le néant.

Il tomba à genoux.

Rita rit.

Une partie inconnue, alerte, de l'esprit de Del, perçut le rire et le comprit, et l'horreur et la fureur s'étendirent à travers tout son être ; car c'était le rire qui avait frémi toute la soirée sur les lèvres de Rita, et c'était un rire dur, cruel, sûr de lui. Et en même temps, à cause de sa colère, ou en dépit de cette dernière, le désir explosa crûment en lui. Il se dirigea vers le son, tâtonnant, jurant. Il y eut sur les marches une faible, rapide série de bruits de froissement et soudain un tissu léger, solide, tomba autour de lui. Il le frappa du poing, et reconnut cette chose inoubliable — sa robe. Il s'en saisit, la déchira, la piétina. Il entendit ses pieds nus courir légèrement près de lui, et s'élança, et ne trouva rien. Il se releva, haletant douloureusement.

Elle rit encore.

— « Je suis aveugle, » dit-il d'une voix rauque. « Rita, je suis aveugle ! »

— « Je sais, » dit sa voix fraîche près de lui. Et de nouveau elle rit.

— « Que m'as-tu fait ? »

— « Je t'ai regardé être un sale animal d'homme, » dit-elle.

Il grogna et plongea encore. Ses genoux frappèrent quelque chose — un fauteuil, un coffre — et il tomba lourdement. Il pensa avoir touché son pied.

— « Ici, amant, ici ! » se moqua-t-elle.

Il tâtonna à la recherche de l'objet qui l'avait fait choir, le trouva, l'utilisa pour s'aider à se relever. Il regarda inutilement autour de lui.

— « Ici, amant ! »

Il bondit, et s'écrasa contre le chambranle de la porte : joue, clavicule, hanche, cheville furent un vaste éclair de souffrance. Il se retint au bois poli.

Après un temps, il dit avec désespoir :

— « Pourquoi ? »

— « Aucun homme ne m'a jamais touchée et aucun ne le fera, » chanta Rita. Son souffle était sur la joue de Del. Il avança le bras et ne toucha rien, et alors il l'entendit sauter de son perchoir : un piédestal de statue près de la fenêtre, où elle avait grimpé et s'était penchée pour lui parler.

Aucune souffrance, aucune cécité, ni même la connaissance que c'était son breuvage de sorcière qui agissait en lui, ne pouvait éteindre le désir sauvage qu'il ressentait à sa proximité. Il tituba à sa poursuite, mugissant.

Elle dansa autour de lui en riant. Une fois elle le poussa avec fracas dans une clinquante garniture de cheminée. Une fois elle le prit par le coude et le fit virevolter. Et une fois, incroyablement, elle sauta à côté de lui et, en l'air, l'embrassa encore sur la bouche.

Il descendit en Enfer, environné par le sûr petit clapotis de pieds nus et de doux rire frais. Il se rua et s'écrasa, il s'accroupit et saigna et gémit comme un lévrier. Son cri et sa balourdise eurent un écho, et ce devait être le grand vestibule. Et puis il y eut des murs qui semblaient être plus que résistants : ils rendirent les coups. Et il y eut des murs où s'appuyer en haletant, qui devinrent de béantes ouvertures lorsqu'il s'y appuya. Et toujours le néant noir, la poignante tentation du piétinement de chair ferme sur les pierres douces, et la fureur dévorante.

Il fit plus frais, et il n'y eut plus d'écho. Il perçut le murmure du vent dans les arbres. Le balcon, se dit-il ; et alors, juste en son oreille, si bien qu'il sentit son souffle chaud : « Viens, amant... » et il bondit. Il bondit et la manqua, et alors, quand il s'y attendait le moins, il reçut une volée de coups tandis qu'il roulait au bas des marches de marbre.

Il devait lui rester un lambeau de connaissance, car il sentit vaguement l'approche de ses pieds nus, et la petite main prudente qui touchait son épaule et allait à sa bouche, puis à sa poitrine. Puis la main se retira, et elle rit de nouveau — ou ce rire était peut-être encore dans la tête de Del.

*
* *

Au tréfonds des Marais, qui étaient saumâtres, il y avait un étang de l'eau la plus pure, abrité de saules et de trembles frémissants, dans une coupe de mousse d'un bleu merveilleux. Là poussait la mandragore, et il y avait d'étranges cris d'oiseaux au milieu de l'été. Personne ne les entendit jamais, sauf une fille débonnaire dont la beauté était si intérieure que rien n'en paraissait au-dehors. Son nom était Barbara.

Personne ne remarquait Barbara, personne ne vivait avec elle, personne ne s'en souciait. Et la vie de Barbara était très remplie, car elle était née pour recevoir. D'autres naissent en *souhaitant* recevoir, aussi portent-ils des masques brillants et font-ils des bruits attrayants, semblables à des cigales, afin que d'autres soient obligés, d'une manière ou d'une autre, de *leur* donner. Mais les antennes de Barbara étaient grandes ouvertes, et l'avaient toujours été, si bien qu'elle n'avait nul besoin de substituts pour la lumière du soleil à travers un pétale de tulipe, ou les bruits de l'aurore montante, ou l'odeur âcre-douce de l'acide formique — qui est le seul cri d'agonie possible pour une fourmi —, ou n'importe laquelle des mille choses dédaignées par les gens qui peuvent seulement souhaiter recevoir.

Barbara avait un jardin et un verger, et portait des légumes au marché quand l'envie l'en prenait, et le reste du temps, elle le passait à prendre ce qui lui était *donné*. Les mauvaises herbes poussaient en son jardin mais, étant donné qu'elles étaient bien accueillies, elles ne poussaient qu'aux endroits où elles pouvaient empêcher les melons d'eau d'être brûlés de soleil. De même les lapins étaient les bienvenus, aussi s'en tenaient-ils aux

deux rangées de carottes, à la rangée de laitue, et à celle de plants de tomates qui étaient plantées spécialement pour eux, et ils laissaient le reste intouché. La *verge d'or* s'élevait près des fèves des marais pour les aider à grimper, et les oiseaux ne mangeaient que les figues et les pêches des branches du haut les plus agitées, et en échange ils patrouillaient dans les basses branches contre les chenilles et les mouches pondeuses. Et si un fruit restait vert deux semaines de plus jusqu'à ce que Barbara ait le temps d'aller au marché, ou si une taupe pouvait conduire l'humidité aux racines du maïs, eh bien c'était le moins qu'ils pussent faire.

Depuis une paire d'années, Barbara avait erré de plus en plus loin, entraînée par une chose qu'elle ne pouvait nommer — si toutefois elle s'en rendait compte. Elle savait seulement que l'autre-côté-de-la-butte était un lieu étrange et accueillant, et qu'il était réjouissant en y arrivant de trouver une nouvelle butte à gravir. Il est très possible que ce fût parce que maintenant elle avait besoin d'aimer quelqu'un, car aimer est une chose très *recevante,* comme quiconque peut l'attester qui a été aimé sans payer de retour. C'est celui qui est aimé qui doit donner et donner. Et elle trouva son amour, non point en ses promenades, mais au marché. La carrure de son amour, ses couleurs et sa voix, étaient tant en elle que, lorsqu'elle le vit pour la première fois, ce fut sans surprise ; et par la suite, pendant très longtemps, ce fut suffisant qu'il existât. Il lui donnait par le fait d'être en vie, de faire vibrer l'air de sa puissante voix, par sa démarche qui était, pour un homme à pied, l'analogie exacte de ce que le cavalier nomme « une assiette parfaite ».

Après l'avoir vu, bien sûr, elle *reçut* deux fois plus et encore deux fois plus que jamais auparavant. Un arbre était droit et haut pour le fait magnifique d'être droit et haut, mais la droiture n'était-elle point une partie de son amour, ainsi que la hauteur ? Le loriot *donnait* maintenant plus qu'un simple chant, et l'épervier plus que sa course dans les airs, car n'avaient-ils pas des cœurs comme celui de son amour, du sang chaud, et la même lutte à fournir pour le conserver tel jusqu'au lendemain ? Et de plus en plus, l'autre-côté-de-la-butte devint son lieu préféré, car là seulement elle trouvait plus et plus encore de choses semblables à son amour.

Mais lorsqu'elle trouva le pur étang dans les Marais saumâtres, il n'y eut plus pour elle d'autre-côté-de-la-colline. C'était un endroit sans dureté ni haine, où les trembles ne s'agitaient que par émerveillement, et où tout contentement était récompensé. Là chaque lapin était le champion des *fronceurs-de-nez,* et chaque flamant pouvait rester *le plus longtemps* sur une seule patte, et en était fier. Des *langues-de-bœuf* s'accrochaient aux troncs des saules, assurant ce certain pourpre unique dont le crépuscule est incapable, et un rouge-gorge et un cardinal échangeaient gravement leurs définitions du *rouge.*

Là Barbara apporta un cœur léger de bonheur, grand d'amour, et le posa sur la mousse bleue. Et puisque le cœur amoureux peut recevoir plus que tout autre, il est très utile; Barbara prit donc les plus beaux chants d'oiseaux, et les plus riches couleurs, et la paix la plus profonde, et toutes autres choses qui valent le plus la peine d'être données. Les écureuils lui

portaient des noix lorsqu'elle était affamée et les plus jolies pierres lorsqu'elle ne l'était point. Un serpent vert lui expliqua, en pantomime, comment une rivière de joyaux peut couler vers *le sommet* d'une colline, et trois loutres lui décrivirent comment un *paquet de joie* peut plonger et glisser sans arrêt dans l'eau et y trouver toujours plus de plaisir. Et il y eut le moment où un moucheron la survola, et puis une abeille, et puis un bourdon, et enfin un colibri ; et ils restèrent là, jouant un chœur en sourdine.

Puis un jour l'étang se fit silencieux, et Barbara apprit pourquoi l'eau en était pure.

Les trembles s'arrêtèrent de trembler.

Les lapins sortirent tous du fourré et s'assemblèrent sur la rive bleue, le dos droit, les oreilles en l'air et le nez aussi immobile que le corail.

Les flamants marchèrent à reculons, comme des courtisans, et s'arrêtèrent au bord de l'eau avec la tête tournée de côté, un œil clos pour mieux voir de l'autre.

Les écureuils vidèrent respectueusement leurs bajoues, frottèrent leurs pattes et les cachèrent dans leur dos ; puis ils se tinrent cois comme des piquets de tente.

Toute poussée, toute croissance autour de l'étang s'arrêta : l'herbe même attendit.

Le dernier bruit qu'on entendit — et il fut très léger — fut le doux froissement des paupières d'un hibou qui s'éveillait pour regarder.

ELLE arriva comme un nuage, le sol lui-même se creusant pour recevoir chacun de SES sabots d'or. ELLE s'arrêta sur la berge et abaissa la tête, et pendant un bref moment SES yeux rencontrèrent ceux de Barbara, et celle-ci vit un univers de sagesse et de compassion. Puis il y eut l'arche du col magnifique, l'éclair aveuglant de SA corne d'or.

Et ELLE but, et ELLE partit. Chacun sait que l'eau est pure où boit la LICORNE.

Combien de temps était-ELLE restée ? Le temps avait-il attendu aussi, comme l'herbe ?

— « Et n'aurait-ELLE pu rester ? » pleurait Barbara. « Ne pouvait-ELLE rester ? »

Avoir vu la Licorne est une chose triste : on ne peut plus jamais LA revoir. Mais... *avoir vu* la Licorne... !

Elle commença à inventer un chant.

Il était tard lorsque Barbara revint des Marais, si tard que la lune était pâle de froidure et s'enfuyait à l'horizon. Elle atteignit la route juste au-dessous du Manoir et tourna pour le dépasser et regagner sa maison-jardin.

Près de la grand-porte verrouillée aboyait un animal. Un animal malade, un grand animal...

Barbara pouvait mieux que la plupart voir dans la nuit, et vit bientôt la créature accrochée à la grille, poussant ce gémissement rauque en grimpant. Au sommet elle glissa, tomba vers l'extérieur, fut suspendue ; puis il

y eut le bruit d'un déchirement, et elle tomba lourdement à terre et resta tranquille et silencieuse.

Barbara courut vers la forme, qui recommençait à gémir. C'était un homme : et il pleurait.

C'était son amour, son amour, qui était grand et droit et si vif — son amour, battu et saignant, boursouflé, brisé, les vêtements déchirés... pleurant.

Pour une amoureuse, c'était le moment ou jamais de recevoir, de prendre à l'être aimé sa souffrance, son trouble, sa peur.

— « Oh ! chut, chut, » murmura-t-elle, ses mains frôlant le visage contus comme de légères plumes. « C'est fini maintenant. »

Elle le tourna sur le dos et s'agenouilla pour le faire asseoir. Elle passa autour de son épaule un bras de Del. Il était très lourd, mais elle était très forte. Quand il fut debout, haletant faiblement, elle examina la route dans le clair de lune. Rien, personne. Le Manoir était obscur. De l'autre côté de l'allée, cependant, était une prairie avec de hautes haies qui devaient briser un peu le vent.

— « Viens mon amour, mon cher amour, » chuchota-t-elle. Il tremblait violemment.

Le portant presque, elle lui fit traverser la route, passer le fossé profond, et par une brèche de la haie. Là elle faillit choir avec lui. Elle grinça des dents et le posa doucement. Elle l'adossa contre la haie, puis courut amasser de grandes brassées de doux genêt. Elle en fit un tas serré, élastique, et le posa près de lui ; elle mit par-dessus un pan de son manteau, et soutint doucement sa tête jusqu'à cet oreiller. Elle drapa le reste de son manteau sur lui. Il avait très froid.

Il n'y avait pas d'eau à proximité, et elle n'osait pas le quitter. De son mouchoir elle nettoya un peu le sang de son visage. Il avait toujours très froid. Il dit :

— « Démon. Petit démon maudit. »

— « Chut. » Elle rampa à son côté et fit un berceau pour sa tête. « Tu auras chaud dans une minute. »

— « Laisse-moi, » grogna-t-il. « Continue à fuir. »

— « Je ne fuirai pas, » chuchota-t-elle. « Oh ! mon chéri, tu as souffert, tellement souffert. Je ne te quitterai pas. *Je promets* de ne pas te quitter. »

Il ne bougeait pas. Il émit encore un grondement.

— « Je vais te dire une chose merveilleuse, » fit-elle doucement. « Ecoute-moi, pense à la chose merveilleuse, » poursuivit-elle. « Il est un lieu dans les Marais, un étang d'eau pure, où vivent bellement les arbres, trembles, et saules, et bouleaux, où tout est pacifique, mon amour, et les fleurs y poussent sans déchirer leurs pétales. La mousse y est bleue et l'eau comme des diamants. »

— « Tu me contes des histoires avec mille voix, » murmura-t-il.

— « Chut. Ecoute, mon chéri. Ce n'est pas un conte, c'est un endroit réel. A quatre milles au nord et un peu à l'ouest, et tu peux voir les arbres

au bord avec les deux saules nains. Et je sais pourquoi l'eau est pure ! » s'écria-t-elle joyeusement. « Je sais pourquoi ! »

Il ne dit rien. Il aspira profondément et cela lui fit mal, car il frissonna douloureusement.

— « La Licorne boit là-bas, » poursuivit-elle. « Je L'ai *vue !* »

Il ne dit toujours rien. Elle ajouta : « J'en ai fait une chanson. Ecoute, voici la chanson que j'ai faite :

ELLE *brilla soudain ! Et mes yeux éblouis,*
Passés du soleil vif à la pénombre verte
Et secrète, encontrèrent sans nulle surprise
La vision. Mais après seulement, quand l'éclat,
La splendeur de son pas, loin de moi disparurent,
Je connus à la fois joie, surprise et douleur
*Qu'*ELLE *vînt — et passât — qu'*ELLE *ne restât point,*
La Douce-Agile, la magnifiquement Bonne !
*Qu'*ELLE *vînt — et passât — qu'*ELLE *ne restât point.*
C'est pourquoi depuis lors je dois marcher sans fin,
Par la très longue route montant vers le jour,
Marcher avec l'espoir que me sera donné
De nouveau cet instant merveilleux, haut et doux,
Quelque part — lande pourpre et colline venteuse —,
Me souvenant encore de SES *pieds délicats,*
De rêve et de magie me souvenant encore ! »

La respiration de Del était plus régulière. Barbara dit :

— « Je l'ai *vraiment* vue ! »

— « Je suis aveugle, » dit-il. « Aveugle, je suis aveugle ! »

— « Oh ! mon chéri... »

Il chercha maladroitement la main de Barbara, la trouva. Pendant un long moment il la tint. Puis, lentement, il la caressa, la retourna, la serra. Soudain il gronda, assis à demi.

— « Tu es là ! »

— « Bien sûr, mon chéri. Bien sûr je suis là. »

— « Pourquoi ? » hurla-t-il. « Pourquoi ? Pourquoi tout ceci ? Pourquoi m'aveugler ? » Il s'assit, vociférant, et mit sa grande main sur la gorge de Barbara. « Pourquoi faire tout cela si... » Les mots se perdirent en un bruit bestial. Le vin et la sorcellerie, la colère et l'angoisse bouillonnaient dans ses veines.

Une fois elle cria.

Une fois elle sanglota.

— « Et maintenant, » dit-il, « tu n'attraperas plus de Licornes. Eloigne-toi de moi. » Il la frappa.

— « Tu es fou. Tu es malade, » pleura-t-elle.

— « Va-t'en, » fit-il menaçant.

Terrifiée, elle se releva. Il prit le manteau, le lança vers elle. Elle faillit tomber dessus en s'enfuyant, pleurant silencieusement.

Après un long moment, derrière la haie, les sanglots rauques, souffreteux, reprirent.

*
* *

Trois semaines plus tard Rita était au marché lorsqu'une dure main prit son bras et la pressa dans l'angle d'un mur. Elle ne tressaillit pas. Levant rapidement les yeux, elle le reconnut, et dit calmement :

— « Ne me touche pas. »

— « J'ai besoin que tu me dises quelque chose, » dit-il. « Et dis-moi que *tu le feras !* » Sa voix était aussi dure que sa main.

— « Je te dirai tout ce que tu voudras, » dit-elle. « Mais ne me touche point. »

Il hésita, puis la relâcha. Elle l'affronta tranquillement.

— « Que veux-tu ? » Son regard parcourut le visage de Del et ses cicatrices presque guéries. Le petit sourire frémit au coin de sa bouche.

Les yeux de Del étaient d'étroites fentes.

— « Je *dois* savoir ceci : pourquoi as-tu fait tout ce mal... cette splendeur, ce repas, ce poison... rien que pour moi ? Tu aurais pu m'avoir pour *moins.* »

Elle sourit :

— « Rien que pour toi ? C'était ton tour, c'est tout. »

Il fut franchement surpris.

— « C'est déjà arrivé avant ? »

Elle fit *oui* de la tête :

— « Chaque fois que la lune est pleine — et que l'Ecuyer est absent. »

— « Tu mens ! »

— « Tu t'oublies ! » dit-elle sèchement. Puis, souriante : « C'est la vérité, pourtant. »

— « J'aurais entendu parler... »

— « Vraiment ? Dis-moi... combien de tes amis connaissent ton aventure humiliante ? »

Il baissa la tête.

Elle fit :

— « Tu vois ? Ils s'en vont au loin jusqu'à leur guérison, puis ils reviennent et ne disent rien. Et ils feront toujours ainsi. »

— « Tu es un démon... Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi ? »

— « Je te l'ai dit, » dit-elle ouvertement. « Je suis femme et j'agis comme une femme, à ma façon. Pourtant, aucun homme ne me touchera jamais. Je suis vierge, et le resterai. »

— « Tu es *quoi ?* » rugit-il.

Elle leva son gant seigneurial pour le faire taire.

— « S'il te plaît ! » dit-elle, blessée.

— « Ecoute, » dit-il, calmé, mais avec une telle intensité que pour une fois elle fit un pas en arrière. Il ferma les yeux, réfléchissant profondément. « Tu m'as raconté... l'étang, l'étang de la Licorne, et une chanson, attends... attends. « *La Douce-Agile, magnifiquement Bonne...* » Tu te sou-

viens ? Et ensuite je t'ai... je me suis arrangé pour que tu ne prennes plus *jamais* de Licorne ! »

Elle secoua la tête, la candeur complète sur son visage.

— « Cela me plaît, « *la Douce-Agile* ». Joli. Mais crois-moi... non ! Ce n'est pas de moi. »

Il approcha son visage de celui de Rita et, bien qu'à peine murmurés, ses mots jaillirent comme des balles.

— « Menteuse ! Menteuse ! Je n'ai pas pu oublier. J'étais malade, j'étais blessé, j'étais empoisonné, mais je *sais* ce que j'ai fait ! »

Il tourna les talons, et s'en fut à grands pas.

Pendant une seconde elle porta le pouce de son gant à sa bouche, puis courut derrière lui.

— « Del ! »

Il s'arrêta mais, grossièrement, ne se retourna pas. Elle le dépassa et lui fit face.

— « Je ne veux pas que tu crois cela de moi... c'est la seule chose qui me reste, » dit-elle en tremblant.

Il n'essaya pas de cacher sa surprise. Elle contrôla son expression avec un effort visible et ajouta : « S'il te plaît. Dis-m'en encore un peu plus... sur l'étang, sur la chanson, et le reste. »

— « Tu ne te souviens pas ? »

— « Je ne *sais pas !* » fit-elle promptement. Elle était profondément agitée.

Il dit, avec une patience moqueuse :

— « Tu m'as parlé d'un étang à Licorne là-bas dans les Marais. Tu disais que tu L'avais vue y boire. Tu en avais fait une chanson. Et alors je t'ai... »

— « Où ? Où était-ce ? »

— « Oublies-tu si vite ? »

— « Où ? Où cela s'est-il passé ? »

— « Dans le pré de l'autre côté de l'allée, face à ton portail, où tu m'avais suivi, » dit-il. « Et où la vue m'est revenue au lever du soleil. »

Elle le regarda déconcertée, et lentement son visage changea. D'abord le sourire emprisonné luttant pour se libérer, et puis... elle fut elle-même de nouveau, et elle rit. Elle partit d'un grand éclat de ce rire tintant qui avait fait tant de mal à Del, et elle ne s'arrêta que lorsqu'il mit une main derrière son dos, puis l'autre main, et qu'elle vit ses épaules se gonfler sous l'effort qu'il faisait pour ne pas la tuer d'un coup de poing.

— « O animal ! » dit-elle, avec bonne humeur. « Sais-tu ce que as fait ? Oh !... oh ! *animal !* » Elle regarda autour d'eux pour s'assurer qu'aucune autre oreille ne pouvait l'entendre. « Je t'ai quitté au pied des marches de la terrasse. » Ses yeux pétillaient. « A l'intérieur des grilles, comprends-tu ? Et tu... »

— « Ne ris pas, » dit-il calmement.

Elle ne rit plus.

— « C'était une autre, dehors. *Qui,* je l'ignore. Mais ce n'était pas moi. »

Il pâlit.

— « Tu m'as suivi dehors. »

— « Sur mon âme, je ne t'ai pas suivi, » dit-elle avec simplicité. Puis elle repartit à rire.

— « C'est impossible, » dit-il. « Je n'aurais pu... »

— « Mais tu étais aveugle, aveugle et fou, Del-mon-amant ! »

— « Fille de l'Ecuyer, prends garde, » siffla-t-il. Puis il passa sa grande main dans ses cheveux. « Ce n'est pas possible. Il y a trois semaines de cela ; j'aurais été accusé... »

— « Certaines ne t'accuseraient pas, » sourit-elle. « Ou... ou peut-être le fera-t-elle, en son temps. »

— « Il n'y a jamais eu de femme aussi odieuse, » dit-il d'une voix blanche, la regardant droit dans les yeux. « Tu mens — tu *sais* que tu mens. »

— « Que dois-je accomplir pour prouver le contraire — à part ce que je ne laisserai faire à aucun homme ? »

La lèvre de Del se retroussa.

— « Attrape la Licorne, » dit-il.

— « Si je le faisais, tu croirais que je suis vierge ? »

— « Forcément, » admit-il. Il se retourna puis ajouta par-dessus son épaule : « Mais... vierge, *toi ?* »

Elle le regarda pensivement jusqu'à ce qu'il eût quitté la Place du Marché. Ses yeux brillaient ; alors elle marcha vivement jusque chez l'orfèvre, à qui elle commanda une bride en or.

***

Si l'étang de la Licorne était dans les Marais, raisonna Rita, quelque familier de ces lieux saumâtres devait le connaître. Et lorsqu'elle fit dans sa tête la liste du peu de gens qui parcouraient les Marais, elle sut à qui s'adresser. De là vint facilement l'autre déduction. Son rire attira les regards tandis qu'elle traversait la Place du Marché.

A la stalle des légumes elle fit halte. La fille leva patiemment la tête. Rita balança son précieux gant dans sa main, avec un demi-sourire.

— « Ainsi c'est toi ! »

Elle étudia le visage neutre, fermé, pacifique, jusqu'à ce que Barbara dût détourner les yeux. Rita dit, sans autre préambule :

— « Je veux que dans deux semaines tu me montres l'étang de la Licorne. »

Barbara releva la tête, et ce fut alors Rita qui baissa les yeux. Rita ajouta : « Bien sûr, je puis le faire trouver par une autre. Si cela te déplaît. » Elle parla très clairement, et les gens se retournèrent pour écouter. Ils regardèrent Barbara et Rita, et attendirent.

— « Cela ne me déplaît pas, » dit faiblement Barbara. Dès que Rita

fut partie en souriant, elle réunit ses affaires et regagna silencieusement sa maison.

L'orfèvre, évidemment, ne fit point secret d'une commande aussi extraordinaire ; et cela, en plus des commères qui avaient entendu Rita parler à Barbara, transforma l'expédition en cavalcade. Le village entier se déplaça pour voir, les garçons freinant le pas pour laisser Rita marcher en tête ; ces jeunes sangs se rangèrent derrière elle — certains moins indifférents qu'ils n'eussent dû l'être — d'autres riant sous cape. Après eux venaient les filles, une ou deux un peu pâles, les autres avides de voir échouer la Fille de l'Ecuyer, et peut-être même... mais après tout, elle seule avait la bride en or.

Elle la portait avec indifférence, mais cette indifférence ne pouvait cacher la bride, qui n'était point enveloppée, et qui se balançait et rutilait au soleil. Rita avait une robe blanche, coupée un peu court pour qu'elle pût affronter le difficile terrain des Marais ; elle avait aussi une ceinture d'or, de petites sandales d'or, et une chaîne d'or entourait sa tête et ses cheveux, semblable à un tortil.

Barbara marchait tranquillement un peu en arrière de Rita, enfermée dans ses propres pensées. Pas une seule fois elle ne regarda Del, qui avançait sombrement tout seul.

Rita fit halte un instant, se laissa rattraper par Barbara, et marcha à son côté.

— « Dis-moi, » fit-elle doucement, « pourquoi es-tu venue ? Il n'était pas besoin que ce soit toi. »

— « Je suis SON amie, » dit Barbara. Elle toucha rapidement la bride de son doigt. « A la Licorne. »

— « Oh ! » dit Rita. « La Licorne. » Elle regarda avec malice l'autre fille. « Tu ne trahirais point *tous* tes amis, n'est-ce pas ? »

Barbara la regarda pensivement, sans se fâcher.

— « Si jamais... Quand tu prendras la Licorne, » dit-elle avec circonspection, « que feras-tu d'ELLE ? »

— « Quelle question stupéfiante ! Je LA garderai, bien sûr ! »

— « Je pensais pouvoir te persuader de LA laisser partir. »

Rita sourit, et passa la bride à son autre bras.

— « Tu ne peux faire cela. »

— « Je sais, » dit Barbara, « mais je pensais pouvoir le faire. C'est pourquoi je suis venue. » Et avant que Rita ait pu répondre, elle repassa en arrière.

La dernière levée de terrain, celle qui bordait l'étang de la Licorne, entendit une série d'exclamations lorsque les rangs des villageois y parvinrent, l'un après l'autre, et qu'ils virent l'autre versant ; car c'était en vérité magnifique.

O surprise, ce fut Del qui prit l'initiative de crier, de sa grande voix : « Que chacun attende ici ! » et chacun obéit. Le sommet de la butte se peupla lentement, d'un bout à l'autre, de gens à l'affût, chuchotant, et puis Del s'élança à la suite de Rita et Barbara.

Barbara dit :

— « Je m'arrête ici. »

— « Attends, » fit Rita, impérieusement. A Del, elle demanda : « Pourquoi viens-tu ? »

— « Pour voir si tout se passe loyalement, » grommela-t-il. « Le peu que je connais de sorcellerie fait que je n'aime guère tout ceci. »

— « Très bien, » dit-elle. Puis elle sourit de son sourire très particulier : « Puisque tu insistes, la compagnie de Barbara me plairait aussi. »

Barbara hésita. « Viens, fille, » ajouta Rita. « Il ne te fera pas de mal. Il ne connaît même pas ton existence. »

— « Oh ! » fit Barbara d'un air étonné.

Del dit d'un air bourru :

— « Si, je la connais. Elle a la stalle des légumes. »

Rita sourit à Barbara, les secrets brillant dans ses yeux. Barbara ne dit rien, mais alla avec eux.

— « Tu devrais retourner, sais-tu, » dit Rita à Del d'une voix soyeuse, dès qu'elle le put. « N'as-tu pas déjà été assez humilié ? »

Il ne répondit point. Elle fit :

« Animal entêté ! Crois-tu que je serais venue jusqu'ici si je n'avais été sûre ? »

— « Oui, » dit Del. « Je crois que tu en es capable. »

Ils atteignirent la mousse bleue. Rita la lissa avec le pied, puis s'assit. Barbara resta seule à l'ombre des saules. Del frappa lentement un tremble du poing. Rita, souriante, installa la bride sur ses genoux, prête à être posée.

Les lapins restaient cachés. Il y avait un malaise dans le val. Barbara se mit à genoux, et étendit la main. Un écureuil accourut s'y blottir.

Cette fois il y eut une différence. Ce ne fut point le silence des êtres vivants qui prévint de SON approche, mais le soudain babillage des villageois sur la crête.

ELLE vint.

ELLE arriva lentement cette fois, SES sabots d'or piquant SES pas comme autant d'aiguilles à broder. ELLE portait haut SA splendide tête. ELLE considéra gravement les trois silhouettes sur la berge, puis examina la crête un moment. Enfin ELLE approcha de l'étang par l'allée de saules. Arrivée sur la mousse bleue, ELLE s'arrêta pour regarder dans l'eau. Il sembla qu'ELLE prenait une profonde, claire inspiration. Alors ELLE courba le col, et but, et secoua la tête pour chasser les gouttes brillantes.

ELLE se tourna ensuite vers les trois humains saisis et les regarda l'un après l'autre. Et ce ne fut point vers Rita qu'ELLE vint ni vers Barbara. Elle vint à Del et, avec SES yeux, but dans les yeux de Del comme ELLE en avait usé avec l'étang : profondément et à loisir. La beauté et la sagesse furent présentes, et la compassion, et ce qui paraissait être une pointe de blanche colère. Del sut alors que la créature avait tout lu, et qu'ELLE les connaissait tous trois d'une manière inconnue aux êtres humains.

Il y eut une tristesse étrange dans la façon dont ELLE se détourna ensuite, et pencha SA tête brillante, et s'approcha délicatement de Rita.

Celle-ci poussa un soupir et se souleva un peu, élevant la bride. La Licorne abaissa SA corne pour la recevoir...

... et relevant SA tête, arracha la bride de l'étreinte de la fille, envoya l'objet d'or dans les airs. Il tournoya dans le soleil, et tomba dans l'étang.

Et à l'instant où il toucha l'eau, l'étang fut un marais et les oiseaux quittèrent les arbres en se lamentant. La Licorne les regarda et se secoua. Puis ELLE trotta vers Barbara et s'agenouilla, et posa SA tête immaculée dans son giron.

Les mains de Barbara restèrent à ses côtés sur le sol. Son regard caressa la chaude beauté blanche jusqu'à la pointe de la corne d'or.

Le hurlement fut effrayant. Les mains de Rita étaient érigées comme des griffes, et elle s'était mordue la langue : il y avait du sang dans sa bouche. Elle hurla encore. Elle s'élança sur la mousse maintenant flétrie, vers la Licorne et vers Barbara.

— « Elle ne peut l'être ! » cria Rita. Elle se cogna dans la large dextre de Del. « C'est faux, je te dis. Toi et elle... »

— « Je suis satisfait, » fit Del d'une voix profonde. « Eloigne-toi, Fille de l'Ecuyer. »

Elle se rejeta en arrière, fit comme si elle allait l'encercler. Il avança d'un pas. Elle enfonça le menton dans une épaule, puis dans l'autre, en un geste de totale défaite, se tourna subitement et courut vers la crête.

— « ELLE est à moi, ELLE est à moi, » cria-t-elle. « Je vous le dis, ELLE ne peut être à *elle,* comprenez-vous ? Je n'ai jamais... pas une seule fois... tandis qu'*elle, elle...* »

Elle ralentit et s'arrêta, alors, et devint silencieuse devant le bruit qui s'élevait de la crête. Cela débuta comme le premier clapotis de la pluie sur la feuillée du chêne, et cela augmenta jusqu'à devenir un grondement puis un mugissement. Elle regarda, le visage crispé ; le bruit déferla sur elle. Elle se recroquevilla.

C'était une houle de rires.

Elle regarda une fois en arrière, une supplication commençant à se former sur son visage. Del la fixa impassiblement. Alors elle fit face à la crête, et carra ses épaules, et monta la levée de terre, vers les rires, à travers les rires, poursuivie par les rires tout le long de la route du Manoir, et tous les jours de sa vie.

Del se tourna vers Barbara juste comme elle se penchait sur la belle tête. Elle dit :

— « Douce-Agile... va en liberté. »

La Licorne leva la tête et regarda Del. La bouche de Del s'ouvrit ; il fit un pas maladroit en avant, s'arrêta.

— « *Toi !* »

La figure de Barbara était mouillée.

— « Tu ne *devais* pas le savoir, » s'étrangla-t-elle. « Tu ne devais *jamais* le savoir... J'étais si heureuse que tu sois aveugle, parce que tu ne le saurais jamais ! »

Il tomba à genoux près d'elle. Et quand il le fit, la Licorne toucha de SON nez de satin la figure de Barbara, et toute la beauté celée de la fille émergea. La Licorne se releva et hennit doucement. Del regarda Barbara, et seule la Licorne était plus belle. Il passa la main sur le col étincelant et, pendant un instant, sentit sous ses doigts la soie incroyable de cette crinière. La Licorne recula ensuite, fit demi-tour et, d'un grand bond, traversa le marais, et de deux autres bonds fut sur la crête de l'autre côté. Là ELLE s'arrêta brièvement, et puis ELLE disparut.

Barbara dit :

— « Pour *nous,* ELLE a perdu SON étang, SON si bel étang. »

Et Del dit :

— « ELLE en aura un autre. *Il le faut.* » Avec difficulté il ajouta : « ELLE ne doit point être... punie... de SA magnifique Bonté. »

(Traduit par P. J. Izabelle.)



Vous pouvez vous abonner à "Fiction" en Suisse et en Belgique

TARIF DES ABONNEMENTS
payables en francs suisses

	Poste ordinaire	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois ...	10	13,40
1 an	19,50	26,25

NUMÉROS ANTÉRIEURS : F 1,60 des nos 1 à 40
F 1,85 à partir n° 41

pour envoi recommandé ajouter 0,50 F par paquet de 1 à 20 exemplaires.

RELIURES : réduction 10 % aux abonnés.

1 reliure : 5,10 F ; 2 reliures : 10 F ; 3 reliures : 14,70 F
Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous reporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser à

M. VUILLEUMIER

56, boulev. Saint-Georges, GENÈVE

C. C. P. GENÈVE 1-61 12

TARIF DES ABONNEMENTS
payables en francs belges

	Poste ordinaire	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois ...	115	153
1 an......	223	300

NUMÉROS ANTÉRIEURS : F 18,50 des nos 1 à 40
F 21,50 à partir du n° 41

pour envoi recommandé ajouter 6 F par paquet de 1 à 20 exemplaires.

RELIURES : réduction de 10 % aux abonnés.

1 reliure : 60 F ; 2 reliures : 115 F ; 3 reliures : 170 F
Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous reporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser à

M. DUCHATEAU

226, avenue Albert, BRUXELLES

C. C. P. BRUXELLES 3500-41

Le souvenir et la réflexion

(*Remembrance and reflection*)

par MARK CLIFTON

De plus en plus, l'industrie, en France comme à l'étranger, éprouve le besoin d'entretenir des relations humaines avec ses ouvriers, la nécessité de jeter un pont pour éviter des conflits souvent inutiles et toujours coûteux. En Amérique, le « conseiller en relations humaines » est aussi respecté qu'un président de conseil d'administration. Son rôle est à la fois de prendre contact avec tous les nouveaux ouvriers ou employés lorsqu'on les engage, de maintenir ce contact directement et par l'entremise de délégués syndicaux, et de recevoir tout ouvrier ayant à se plaindre.

Parmi ces conseillers, Mark Clifton, qui exerce ce métier depuis un quart de siècle, est un des plus connus et des plus influents aux Etats-Unis. Le héros de sa nouvelle est également conseiller en relations humaines, mais sa tâche est fort particulière : il cherche à engager des hommes et des femmes doués de pouvoirs singuliers, extra-sensoriels. Le récit se passe aux Etats-Unis de nos jours. C'est un fait historique et parfaitement établi que les hautes autorités militaires américaines croient aux pouvoirs parapsychologiques — ou facultés psi *— et que la célèbre corporation Rand est en train de les étudier pour le compte du Pentagone* (1). *A partir de cette base de faits solides, Mark Clifton a construit une nouvelle en marge de la science-fiction, dont la conclusion vous étonnera.*



Combien le souvenir est proche de la réflexion !
Quelles fragiles cloisons séparent la sensation de la pensée !
Alexander Pope, *Essai sur l'Homme.* 1 : 225-226.

I

« Vous connaissez quelque chose à l'hypnotisme, Sara ? » demandai-je à ma secrétaire quand elle m'apporta mon courrier matinal.

Elle lâcha les lettres dans ma corbeille d'arrivée et s'éloigna à reculons de mon bureau comme d'un foyer incandescent.

— « Voyons, Mr. Kennedy, » fit-elle d'une voix hésitante, « vous n'allez par recommencer à tout bouleverser ? » On aurait dit qu'elle avait envie de regagner son bureau précipitamment et peut-être de quitter la maison sans même demander son compte.

(1) Lire notamment à ce sujet ces articles récents : « *La transmission de pensée arme de guerre* » (dans « *Constellation* » de décembre 1959) et « *Le secret du Nautilus* » (dans « *Science et Vie* » de février 1960). (N. D. L. R.)

© 1957, *by Fantasy House, Inc.*

— « Est-ce qu'il ne serait pas grand temps ? » dis-je, songeur.

— « Pourquoi réveiller le chat qui dort, Mr. Kennedy ? » demanda-t-elle plaintivement. « On a été si tranquilles ces derniers mois. »

— « Je ne connais rien de plus inutile qu'un chat qui dort, » grommelai-je. « C'est là l'ennui. L'ennui avec tout le monde. Tout le monde est collectivement nourri, collectivement diverti, collectivement tranquillisé... »

— « Mais la paix, c'est merveilleux, » murmura-t-elle.

— « C'est la situation la plus dangereuse devant laquelle se soit trouvé le pays, » dis-je. « Voulez-vous que je vous dise, Sara ? Même les intellectuels habitués à rouspéter sont tombés dans un état d'euphorie tel qu'ils considèrent celui qui ne partage pas leur optimisme comme un pauvre type. Ça m'épouvante, Sara, alors que le reste du monde... »

— « Chaque fois que vous vous mettez dans ces états, il arrive des choses à la Compagnie des Calculatrices, » objecta Sara. « Pourquoi ne pas être simplement un Directeur du Personnel comme d'autres ? Pourquoi ne pas vous contenter de faire normalement votre travail ? »

— « Qu'est-ce que je néglige dans mon travail normal, par exemple ? »

— « Il y a suffisamment de quoi vous occuper dans ces notes arrivées au courrier... »

— « Je vais vous dire ce qu'il y a dans ces notes avant même de les avoir regardées, » coupai-je. « Il va y en avoir une du Service Technique de Sécurité se plaignant qu'un certain contremaître plonge la main dans les machines pour en retirer des fragments de métal sans prendre la précaution d'arrêter d'abord toute la chaîne de montage, ce qui est la meilleure façon de se faire broyer les doigts. Il va y avoir la réplique du contremaître me priant de dire au Service Technique de Sécurité de ne pas fourrer le nez dans ses affaires et déclarant que s'il lui plaît de se faire écraser les doigts, cela le regarde puisqu'ils sont à lui. Grave problème d'autorité pour le Service du Personnel, Sara. »

— « Vous connaissez les effets des accidents sur nos primes d'assurance, » me fit-elle remarquer.

— « Je connais les effets d'une protection exagérée sur la production, » répliquai-je. « Ensuite, il y aura une note du Chef des Gardes de Sécurité se plaignant que le Contrôleur de l'Entretien refuse de s'arrêter pour vérification d'identité quand il passe par les postes de sécurité. La note qui fera pendant à celle-là viendra du Contrôleur de l'Entretien qui se plaindra qu'il passe vingt fois par jour devant chacun de ses bon dieu de gardes et que si, depuis le temps, ils ne savent pas encore qui son arrière-grand-mère a embrassé à son premier rendez-vous, ils ne le sauront jamais, que tout cela, d'ailleurs, c'est de la foutaise et que c'est à qui fera son petit détective fédéral. »

— « Ça, c'étaient les notes d'hier, » dit Sara d'un ton détaché.

— « D'accord, » répondis-je. « Mais celles d'aujourd'hui seront du même tonneau. Par exemple, il y a un moment que je n'ai eu de réclamation du Service des Fournitures de Bureau me disant que les dessinateurs refusent de rendre les bouts de crayons usagés quand ils réclament des crayons neufs. »

— « Je vais surveiller ça et je vous apporterai la réclamation dès qu'elle parviendra, » promit Sara en rejetant en arrière d'un coup de tête sa longue chevelure rousse.

— « Vous savez ce qui m'inquiète le plus, Sara ? » demandai-je.

Elle prit de nouveau un air circonspect.

« Le Pentagone, » dis-je. « Plus particulièrement la Division des Esprits Frappeurs. Voilà plus d'un an que je n'ai reçu de nouvelles de la Division des Esprits Frappeurs du Pentagone. »

— « Oh ! vous connaissez les services administratifs, » dit Sara pour essayer de me consoler. « Ils commencent par se lancer dans de grandes choses. Tout le monde se met fiévreusement à pondre des formules, des rapports et des statistiques pour frapper le public. Et ils sont tellement occupés à remplir ces formules, rédiger ces rapports et dresser ces statistiques qu'il ne leur reste absolument plus le temps de *faire* quoi que ce soit. Vous devriez essayer ça, Mr. Kennedy. Rien de tel que les grands tableaux, les graphiques et les courbes aux encres de couleurs pour convaincre les gens de votre importance. Couvrez-en les murs de votre bureau et vous n'aurez pas besoin de faire autre chose. Sinon de veiller à ce qu'on les époussette. »

Je dédaignai ses conseils.

— « Même le général Sandfordwaithe a cessé de me pourchasser, » dis-je. « Depuis l'incident avec George, il m'a flanqué une paix royale. »

— « Vous devriez en être heureux. »

— « Ça m'inquiète, Sara. Ça m'inquiète bougrement. Quand notre Pentagone cesse de nous pourchasser, nous autres hommes de science... »

— « Vous autres hommes de science ! » dit-elle d'un ton railleur. Puis, craignant d'avoir été trop loin : « Il a eu beau vous pourchasser, cela ne vous a pas empêché de produire de nouveaux éléments anti-gravité. »

— « Ça, c'est différent, » dis-je. « Ce faux Swami reste là dans son confortable laboratoire, à caresser les mains des ouvrières de la chaîne de montage, et jusqu'ici il n'a pas été fichu d'apprendre à exciter les cylindres anti-gravité avec un semblant de régularité. »

— « Et alors, que pouvez-vous y faire ? » questionna-t-elle sur un ton m'informant que je devais accepter l'inévitable.

— « Peut-être que l'hypnotisme... » commençai-je.

— « C'est là que vous en étiez quand je suis entrée, » répondit-elle. Et ce disant, elle sortit.

Je me levai et la suivis jusqu'à la porte de communication entre nos deux bureaux. Elle s'était déjà assise derrière sa table et ne pouvait plus battre en retraite sans le faire de façon vraiment trop voyante. Je m'appuyai contre le chambranle de la porte.

— « Auriez-vous le temps de faire un saut jusqu'à la bibliothèque de l'université ce matin, » lui demandai-je, « pour voir s'il est question quelque part des rapports entre l'hypnose et les pouvoirs *psi,* à supposer qu'il en existe ? »

Elle jeta un regard significatif sur sa corbeille de courrier d'arrivée,

Il y en avait une épaisseur de trente centimètres, et cette vision suffit à me rappeler que Sara essayait de se charger de toutes les questions de détail pour me laisser le seul travail créateur. Si l'on pouvait appeler ça un travail créateur !

— « Ça ne fait rien, » dis-je. « Je trouverai le temps d'aller à la bibliothèque au cours de la matinée. Peut-être est-ce préférable parce que je sais ce que je veux. » Je rectifiai : « Je crois que je sais ce que je veux. »

Je fermai la porte et repris place à mon bureau. Je pris la pile de notes inter-services. Celle du dessus émanait de Mr. Henry Grenoble, notre Directeur Général, dit Tête de Pioche. Il mentionnait, en termes assez courtois, qu'il y avait déjà pas mal de temps que je n'avais été surpris en train d'essayer de couler la Compagnie. Que faisais-je donc ? Je restais simplement à attendre que ma paye me tombe ?

Je me sentis mieux. J'avais pu me rendre compte que George se chargeait de plus en plus des fonctions de production de la Compagnie des Calculatrices et que les ouvriers ressemblaient de plus en plus à des fourmis auxquelles un pouvoir central communiquait la tâche qui leur était impartie. Travail merveilleusement efficace et je craignais que cet état de choses n'ait incité Tête de Pioche à s'endormir sur ses lauriers. Apparemment il n'en était rien et je me sentais moins seul maintenant.

Ma visite à la bibliothèque de l'université se révéla en fait être une perte de temps. Oh ! on avait bien essayé sans grande conviction d'éveiller des pouvoirs *psi* au moyen de l'hypnotisme, avec des résultats à peu près aussi décevants que par d'autres procédés. Il semblait que je dusse me livrer à mes propres expériences. Tandis que je feuilletais les quelques références, je me demandais quel succès j'aurais comme hypnotiseur.

Evidemment, j'aurais pu me faire aider par le Swami, mais l'habitude de feindre était tellement ancrée en lui qu'on ne pouvait dire quand il était sincère, parce qu'il ne le savait même pas lui-même.

Je m'arrangeai pour accrocher au passage deux professeurs du département de psychologie, mais mes questions sur le sujet rencontrèrent le même dédain que si je leur avais demandé de me dire toute la vérité sur les Objets Volants Non Identifiés. J'aurais dû m'en douter. Il existe une espèce de gens qui se parent du nom d'hommes de science et qui ne sont en réalité soucieux que de maintenir la réputation que leur ont acquise leurs connaissances ésotériques. Dès que le profane s'empare de leur idée, ils la laissent tomber comme un charbon ardent, car laisser le public y rattacher désormais leur nom équivaudrait pour eux à s'associer aux intouchables. Bridey Murphy et divers programmes de télévision avaient vulgarisé l'hypnotisme au point de ces hommes, dont la seule préoccupation était leur propre prestige, refusaient d'y prendre plus longtemps intérêt. Leur attitude envers les pouvoirs *psi* était la même, pour la même raison.

En remontant dans ma voiture, je réfléchissais qu'il en existait heureusement quelques-uns, pas beaucoup, mais un petit nombre quand même, pour qui le savoir l'emportait sur la *réputation.*

*
* *

En arrivant à l'usine, Sara avait pour moi une surprise qui attendait dans mon bureau. J'avais parlé du loup ce matin ! C'était un colonel du Pentagone.

— « Logart, » dit-il, se présentant. Je dois dire à sa décharge qu'il n'ajouta pas, avec une insistance crispante : « *Colonel* Logart. » Il laissa parler pour lui les aigles de ses pattes d'épaules. Il ajouta cependant : « Division des Esprits Frappeurs, au Pentagone, » mais à ces mots son visage se fendit en un large sourire.

En civil, il eût été d'un physique plus ou moins indéfinissable, blond, sans rien de la robuste prestance qui caractérise le militaire de carrière, mais avec toutefois un petit quelque chose dénotant des relations possibles dans les hautes sphères. J'acquiesçai de la tête, lui serrai négligemment la main et l'invitai à prendre place dans le fauteuil grinçant devant mon bureau.

— « Vous connaissez quelque chose à l'hypnotisme collectif ? » demandai-je pour entamer la conversation.

— « Après quinze ans de services ? » répliqua-t-il. « Que croyez-vous que soient l'instruction militaire et tout ce qui s'ensuit ? »

Je l'avais regardé machinalement jusque-là, mais par une soudaine réaction je le découvrais seulement maintenant.

— « Parfait, » fis-je avec un sourire aussi large que le sien. « Comment avez-vous pu réussir à survivre ? »

Il prit ma question au sérieux.

— « Un des faits plus ou moins valables au sujet de l'hypnotisme est qu'on ne peut être hypnotisé si l'on s'y oppose. Cela présuppose évidemment qu'on sache ce qui se passe — or c'est ce que beaucoup ignorent. Mais moi je le savais. Et je savais aussi que le seul moyen de survivre à cela, ou à toute autre entreprise d'hypnotisme collectif, était de parvenir à un mimétisme total. »

— « Parfait, » répétai-je. « Nous pourrions travailler ensemble, vous et moi. Nous avons vu défiler une série de grincheux empaillés qui... »

— « Je sais, » coupa-t-il. « Vous vous êtes fait une réputation au Pentagone, Kennedy. Pour ce qui est de mettre fin à de belles et prometteuses carrières, je veux dire. Nous ne manquons pas d'hommes braves capables de tenir le coup sous les obus ou les bombes, ou même en face du ridicule quand il vient de l'extérieur. Mais quand un homme devient ridicule à ses propres yeux... Vous avez un sacré talent pour cela, Kennedy. » Il cessa de sourire, mais ses yeux continuaient d'étinceler d'une gaieté non feinte. Cependant un homme qui pouvait apprendre sciemment à pratiquer le mimétisme au point de donner l'illusion qu'il se croyait un créateur était capable de simuler à peu près n'importe quoi. C'est pourquoi je voulais espérer que sa gaieté était réelle.

— « C'est pourquoi il m'a été relativement facile de me faire affecter à cette Compagnie. Le général Sandfordwaithe ne savait à quel saint se vouer. Il pouvait commander à ses hommes d'aller à la mort sous le feu de l'ennemi sans un scrupule de conscience, parce que cela fait partie de

l'hypnose. Mais commander à un homme de ruiner sa carrière est autre chose. Je pense donc qu'il a été plutôt soulagé quand je me suis porté volontaire, ou plutôt quand j'ai sollicité cette affectation. »

Il s'arrêta et me regarda.

— « Evidemment ce n'est pas tout, » dis-je en poussant vers lui une boîte de cigarettes. Il en prit une, l'alluma, et je fis de même.

— « Non, » dit-il. « Ce n'est pas tout. Loin de là. »

— « Bien sûr. »

— « Je m'intéresse à George, » dit-il. « Je savais depuis toujours que tôt ou tard un George entrerait en scène. C'est-à-dire si j'ai bien compris l'histoire. Vous plairait-il... »

Je lui répétai l'histoire de George. Comment ces cinq étudiants étaient venus me trouver pour me raconter que, par un processus d'identification mentale, d'action réciproque et de rétroaction, ils étaient parvenus à créer une super-entité, un être incorporel dont ils n'étaient que le corps et les membres. Contrairement à l'entité fugitive qui prend naissance dans une foule ou dans une autre assemblée de personnes capables, sur le plan mental, de contre-réaction et d'action réciproque, George était, à titre permanent, durable, une... voyons... une personnalité ? une qualité ? un être ?... en tout cas une chose ou une autre.

Je lui dis comment, pendant des mois, j'avais essayé de trouver quelque chose que seul un George pût accomplir, quelque chose que ne pouvaient pas faire cinq garçons sans liaison les uns avec les autres, quelque chose réclamant une communication et une coordination instantanées. Je lui expliquai comment je n'avais rien pu imaginer, parce que la science et l'industrie sont toutes deux organisées pour compenser le manque de communication et de coordination instantanées. Je lui dis comment George s'était graduellement déployé et avait commencé à prendre en main les fonctions de planification de la production de l'usine ; l'émoi causé par l'exécution de contrats en temps utile, pour changer ; l'enquête et la démonstration faite aux officiers du Pentagone de la réalité de George comme entité. Et la démonstration de son pouvoir.

— « La démonstration de *l'un* de ses pouvoirs, » rectifiai-je. « Les autres pouvoirs qu'il pourrait avoir, ou acquérir, j'ai... j'ai été un peu trop nerveux pour les découvrir... »

Il approuva de la tête comme s'il comprenait et écrasa le bout de sa cigarette dans mon cendrier.

— « C'est à peu près ce qui est indiqué dans le rapport, » reconnut-il. « J'avais peur qu'on n'ait... euh... brodé. Ça vous paraît bizarre que vous n'ayez rien pu trouver à faire faire à George ? »

— « Oui, » dis-je avec force. « J'avais une impression agaçante, cruellement décevante, qu'il devait y avoir des douzaines, des centaines de choses. Seulement je ne pouvais en amener une au premier plan. C'était comme un mot ou un nom qu'on a sur le bout de la langue et qui ne veut ni sortir ni s'effacer. »

— « Un des côtés intéressants de l'hypnotisme, » dit-il comme s'il s'écartait délibérément de la question, ou peut-être comme s'il y revenait,

« c'est que le sujet est en partie conscient et sait qu'il existe des choses hors de portée de sa volonté. Mais il ne peut penser et agir que selon les contraintes qui lui sont dictées, selon ce qui entre dans le cadre de ses directives. Vous est-il jamais venu à l'idée que ce que vous appelez « cadres » pourrait être une sorte de limite de contraintes qu'il est impossible de franchir ? Vous dites que l'industrie et la science sont organisées pour compenser le manque de communication et de coordination instantanées parce que de telles choses ne peuvent exister chez les gens. Quelque chose à exécuter par George sortirait de votre cadre de contraintes. »

— « Ecoutez, » dis-je. « Ne forcez-vous pas un peu la définition de l'hypnotisme ? Après tout, un mot aussi a certaines limites d'ordre sémantique. »

— « Qui peut tracer une séparation entre l'hypnotisme et la suggestion ? » demanda-t-il. « Où cesse la suggestion et où commence l'enseignement ? Où cesse l'enseignement et où commence la propagande ? Et quelle est la frontière entre la propagande et la persuasion ? La séparation entre la persuasion et la contrainte ? La limite entre la contrainte et l'hypnotisme ? »

— « C'est le serpent qui se mort la queue, » dis-je d'un ton désinvolte. Mais ma désinvolture ne faisait que masquer quelques émotions complexes dont je n'avais pas encore fait le tri. Plus que par les mots, j'étais frappé par les harmoniques sémantiques qu'ils comportaient, par les conséquences de l'introduction des notions d'*enseignement* et de *propagande*. Voulait-il dire ainsi tout enseignement ?

Ceux dont le métier est de gérer un personnel, habitués qu'ils sont à connaître vingt versions par jour de la seule façon correcte de penser, acquièrent un détachement qui leur permet de voir ces versions en perspective. Mais c'était quelque chose de différent que je ressentais ; j'avais un tel champ de vision que je pouvais considérer de haut les êtres humains, comme des créatures en deux dimensions, emprisonnées à jamais entre les murs de leurs contraintes, incapables de faire une brèche dans les suggestions hypnotiques de leurs cadres. Mais ce n'était qu'une vision.

Car cette compréhension fut remplacée par une réaction bien plus prosaïque. Une profonde déception à l'égard de ce Logart. J'avais déjà rencontré des hommes de ce modèle, en de nombreuses occasions. Pour moi, il était étiqueté et classé. C'était l'exhibitionniste mental. L'homme qui rêve de choses surprenantes à dire pour attirer l'attention et faire impression sur les gens. Il n'est pas utile que ces choses aient une signification, simplement qu'elles aient l'air d'en avoir une. Certainement, au Pentagone, où les concepts philosophiques doivent être, au mieux, au niveau primitif — sinon le cadre militaire ne pourrait avoir d'existence —, il avait dû faire sensation avec sa gymnastique sémantique. Et il pensait, sans aucun doute, que ces boniments éprouvés me mettraient K. O. aussi facilement.

Après cinquante mille personnes environ, il semble que nous ne puissions jamais tomber sur un original. Dès les quelques premières douzaines, nous commençons à voir des copies au carbone, des gens qui occupent un cadre dédoublé et ne font donc tous que reproduire les mêmes problèmes

inhérents à ce cadre. L'espoir de pouvoir — peut-être aujourd'hui même ! — rencontrer un original nous permet d'endurer la monotonie mortelle de ce défilé ininterrompu d'individus qui, tous, se croient différents. Mon espoir d'en avoir découvert un aujourd'hui s'éteignit.

Chose curieuse, son intérêt à mon égard sembla s'éteindre en même temps. Peut-être était-ce ma remarque désinvolte, et cependant, s'il avait été vraiment perceptif, il aurait compris... Par conséquent, en se disant qu'il ne m'avait pas impressionné tout compte fait, il me donnait la mesure du niveau inférieur auquel il opérait. Ses yeux semblèrent se voiler, s'éloigner. Extérieurement, il était toujours cordial, de même que moi. Mais le rapport qui avait paru un instant si près de s'établir entre nous était maintenant plus lointain que jamais. Je comprenait Logart et il était en tout cas assez perceptif pour s'en rendre compte.

— « Et voilà, » dit-il après un assez long silence. « Je passais juste pour faire connaissance. Naturellement, vous comprendrez que, avant de discuter avec vous de ma mission réelle, je doive la présenter à Mr. Grenoble, votre Directeur Général. »

— « Mais bien sûr, » dis-je. « N'oubliez pas que je ne suis que Directeur du Personnel. Je ne puis parler au nom de la Société qu''à ce seul titre. »

Nous nous levâmes avec ensemble et nous nous serrâmes la main pardessus le bureau. Je crus lire dans ses yeux un peu de la tristesse qu'il éprouvait à me voir ainsi. Et peut-être lut-il la même chose dans les miens. Il était déçu de n'avoir pas produit l'impression escomptée et je l'étais qu'il s'y fût essayé à un tel niveau. Il sortit de mon bureau.

Quand il fut parti, la pièce me sembla nue et vide. Et cela était singulier parce que, s'il n'avait pas produit sur moi d'impression profonde, pourquoi me faisait-elle cet effet ? Ma première réaction avait-elle été bonne et non pas la seconde ? Evidemment non. L'homme était un poseur ; cela sautait aux yeux. Le malheur était qu'il n'avait pas besoin de poser. Parce qu'il y avait en lui quelque chose...

Quelque chose comme un mot ou un nom qu'on a sur le bout de la langue ne voulait pas s'effacer. Comme si une sorte de contrainte hypnotique me coupait de... Balivernes, voyons !

II

Le lendemain, Tête de Pioche et le colonel Logart partirent pour Washington. L'affaire proposée par le Pentagone devait être bonne, et assez intéressante pour que le Directeur Général décidât de faire le voyage. Avant de partir, il ne me laissa pas entrevoir ce qui pouvait être en cause. D'ordinaire, j'arrive à deviner ce qui se manigance, même quand il croit jouer serré, parce qu'il a besoin de tel ou tel spécialiste. Mais cette fois je n'avais aucun indice de la sorte.

Il y en eut cependant quant à l'envergure de l'affaire, car Tête de

Pioche resta plus d'une semaine à Washington. On pouvait en déduire qu'il était obligé d'attendre que les huiles trouvent, chacune à leur tour, le temps de le recevoir. A en juger par la durée de son absence, certains de ces personnages devaient être bougrement haut placés.

J'eus toutefois une ou deux indications sur le côté d'où soufflait le vent. Avant son départ, quand Henry me convoqua à son bureau pour me tenir le discours d'usage, ce qui équivalait généralement à me recommander de tenir l'œil sur la boutique pendant son absence, il trahit au moins un motif d'intérêt.

— « Comment se comporte George ces temps-ci, Ralph ? » demanda-t-il avec ce qu'il considérait comme un sourire amical et désintéressé. Chez lui, cela évoquait toujours un tremblement de terre crevassant le flanc d'une montagne de granit.

— « Vos rapports de production vous le diront mieux que je ne saurais le faire, » répondis-je. « Il a pratiquement pris en main la direction de la production. J'ignore ce que vous en pensez, mais quant à moi, mon travail s'en est trouvé réduit de moitié. Les réclamations ont pratiquement cessé. »

— « Je ne peux pas me plaindre de la production en qualité ni en quantité, » admit-il. Ce qui, dans sa bouche, signifiait que le rendement dépassait ses rêves les plus extravagants.

— « Je sais que je me crée des ennuis, » dis-je, « mais je suis un peu inquiet quand même. »

La disparition de la crevasse dans la falaise de granit m'indiqua qu'il s'apprêtait à entendre la mauvaise nouvelle. Il garda le silence.

— « Vous savez, Henry, » dis-je avec hésitation, « j'ai l'impression que George est comme un gosse absorbé à jouer avec un train. Je me demande parfois ce qui se passera s'il se fatigue des gadgets et se met à chercher autour de lui autre chose pouvant l'intéresser. En tout cas, » dis-je avec détachement, « jouer au train est un amusement d'une autre génération. J'ai l'impression que George est encore comme un très petit garçon, et les petits garçons d'aujourd'hui s'intéressent aux astronefs. »

Il me jeta un regard vif sous ses sourcils en broussaille pour voir si mes mots cachaient une ruse, dévoilant ainsi celle que cachaient les siens.

— « Si le gouvernement faisait à nos gars une bonne offre, vous croyez qu'ils nous quitteraient.. et qu'ils emmèneraient George avec eux ? »

— « Je ne suis pas suffisamment intime avec eux, » dis-je. « Mais j'en doute. Dans son souci de sécurité, le gouvernement est en train de tuer la poule aux œufs d'or en s'efforçant de modeler les individus exceptionnels pour les ramener à des normes médiocres. Les hommes de science n'aiment pas travailler pour le gouvernement, et ils ne le feraient pas s'ils pouvaient obtenir des conditions comparables dans l'industrie privée. Si nous perdons George, ce sera entièrement notre faute. »

— « Merci, Ralph, » dit-il d'un air absent, comme s'il avait obtenu le renseignement qu'il désirait.

— « Bon voyage, » lui dis-je en prenant la porte. Je doute qu'il m'ait entendu.

Une autre indication sur les intentions de notre Directeur Général vint d'une direction imprévue, Sara me demanda de recevoir Annie Malasek.

Annie Malasek, Ajusteuse P-1, était chez nous depuis plusieurs années. Elle était la mère de Jennie Malasek, la petite fille médium qui avait réalisé la première l'excitation des cylindres Auerbach pour en faire des éléments anti-gravité. Je m'étais moi-même mis en quatre pour aider Jennie à sortir du cadre *psi* et rentrer dans la normale, ce qui m'avait valu la gratitude éternelle de sa mère, Annie. A son tour, Annie m'avait aidé à faire sur le faux Swami, qui prétendait posséder des pouvoirs *psi*, une expérience qui avait prouvé qu'il les possédait réellement, bien qu'il crût feindre.

Quand Sara fit entrer Annie dans mon bureau, j'éprouvai une légère surprise en voyant que le Swami l'accompagnait. Ils étaient tous deux entourés de cet intangible je ne sais quoi qui me permit de connaître les nouvelles qu'ils m'apportaient avant qu'il eût fini de la faire asseoir et de se trouver un siège.

— « Nous avons voulu que vous soyez le premier informé, Mr. Kennedy, » dit Annie avec un sourire niais. « Le Swami et moi, nous allons nous marier. »

Je me levai et contournai mon bureau.

— « Un coup d'œil sur vous deux et n'importe qui serait au courant, » dis-je en traversant la pièce. Je pris la main de la femme et celle du Swami dans chacune des miennes, les serrai et les réunis. Le Swami souriait comme un jeune sot et Annie se mit à pleurer comme une jeune sotte. Je retournai à mon bureau, ouvris un tiroir, y pris un mouchoir propre et le tendis à Annie. Ce n'était pas la première fois, mais cette fois-ci ses larmes n'étaient pas causées par le chagrin. Tandis que le Swami lui essuyait les yeux avec une tendre sollicitude, je repris ma place derrière mon bureau.

Je ne savais lequel des deux féliciter. A mon point de vue, le Swami n'était pas un parti bien intéressant, alors qu'Annie était une femme besogneuse, loyale et fidèle qui valait son pesant d'or. Mais ce n'était pas mon point de vue qui importait. Elle avait connu le sort triste et monotone d'une pauvre ouvrière d'usine, menant une lutte incessante pour joindre les deux bouts, et pour elle le Swami devait incarner tout ce que la vie pouvait offrir de mystérieux et de merveilleusement romanesque. Peut-être était-ce son indignité même qui le lui rendait d'autant plus précieux. Aux yeux des diverses ouvrières de l'usine, fortement portées au mysticisme, elle avait sans aucun doute décroché le gros lot. A quel titre aurais-je pu lui dénier le droit à ce triomphe ? Ou prétendu que chacun d'eux n'avait pas le droit de posséder ce qu'ils désiraient le plus : elle de goûter l'étreinte matérialisée de l'infini mystérieux, lui d'avoir une femme qui travaillerait joyeusement pour lui et apporterait tous ses soins à le bien nourrir.

Je jetai un coup d'œil à son turban blanc. Annie devait déjà s'occuper de son blanchissage. La marque graisseuse qui en souillait habituellement les bords avait disparu. Et maintenant que j'y songe, mes narines n'avaient

pas enregistré cette légère bouffée de mauvaise odeur dégagée par sa lourde robe rouge et or quand je m'étais approché de lui.

— « Parfait, parfait, » dis-je avec une cordialité non déguisée. « Je ne saurais imaginer un couple mieux assorti. »

La légère lueur d'appréhension et de circonspection qui s'attardait au fond des immenses yeux noirs du Swami disparut et son regard se chargea de réelle gratitude. Le cœur d'Annie fondait littéralement de joie. Mon approbation leur était précieuse. Mais Annie était Annie et son caractère reprit vite le dessus.

— « Nous avions deux choses à vous dire en venant vous voir, Mr. Kennedy, » dit-elle. « L'autre, c'était au sujet de Jennie. »

— « Oh ? » dis-je. « Je croyais qu'elle était au lycée et qu'elle y travaillait très bien. Des ennuis ? »

— « Non, » répondit-elle. « Pas encore en tout cas. C'est ce nouveau colonel venu de Washington. Il a voulu me voir au sujet de Jennie. Il connaissait tout sur... sur les troubles qu'elle a eus. Il m'a demandé l'autorisation de la voir, de lui parler. »

— « Oh ! vraiment ? » dis-je.

Le colonel Logart ne perdait pas de temps. D'abord ces questions d'Henry au sujet de George, qui ne pouvaient signifier qu'une chose : que Logart s'était entretenu avec nos cinq gars. Et maintenant Jennie.

— « Je ne veux plus que Jennie souffre, » dit Annie. « Elle était malheureuse de ne pas être comme les autres enfants. Maintenant elle est comme eux et elle est heureuse. »

— « Le colonel Logart vous a-t-il parlé ? » demandai-je, me tournant vers le Swami.

— « Oui, en passant, » répondit le Swami de sa voix profonde et sonore. « Mais je suis d'accord avec ma petite fiancée. Je ne voudrais pas que sa fille souffre. » Ces paroles avaient une résonance autoritaire et ferme. Les mots « petite fiancée » ne parurent pas écœurer Annie de la façon dont ils m'écœuraient. Elle le regarda avec adoration.

— « Ne vous tracassez pas à ce sujet, » leur dis-je à tous deux. « Si le colonel Logart ramène la question sur le tapis, envoyez-le-moi. »

— « C'est ce que j'ai déjà fait, » dit Annie en se levant, imitée aussitôt par le Swami.

Quand ils furent partis, je pris le téléphone et demandai le jeune Jim Bellows, au Service Technique.

— « Dites-moi, mon ami, pendant son séjour ici, le colonel Logart a-t-il tenté de vous persuader de travailler pour le gouvernement ? » demandai-je.

— « Oui, monsieur, » répondit-il aussitôt. « Nous lui avons dit de s'adresser à vous. Nous ne voulions pas prendre de décision sans que vous soyez au courant, surtout après tout ce que vous avez fait pour nous et pour George. »

— « Merci, » dis-je et je raccrochai. Je leur étais reconnaissant de cette preuve de loyauté.

J'envoyai un télégramme à l'hôtel où était descendu Henry à Washington :

AI APPRIS LOGART A ESSAYÉ DÉBAUCHER NOS EMPLOYÉS SPÉCIAUX DERRIÈRE MON DOS. METTEZ-Y LE PAQUET, HENRY.

KENNEDY.

Sa réponse télégraphique me parvint en quelques heures.

JUSTE CE QU'IL ME FALLAIT POUR Y ALLER ÉNERGIQUEMENT. MERCI, RALPH.

TÊTE DE PIOCHE.

Je regardai le télégramme pendant plusieurs minutes avant de trouver ce qui me gênait. Ce surnom était si souvent présent dans mes pensées que je n'avais pas tout de suite été choqué en le voyant écrit.

Je décrochai le téléphone et appelai la salle du courrier.

— « Demandez donc à la compagnie des télégraphes qu'elle vous confirme l'authenticité de la signature du message que je viens de recevoir, » dis-je.

— « C'est déjà fait, Mr. Kennedy, » me répondit la jeune employée. « On déclare qu'il l'a signé lui-même comme ça. »

— « Oh ! c'est bon alors, » dis-je avec un soupir. « Je suppose qu'il devait apprendre tôt ou tard comment nous l'appelons. »

*
* *

Le colonel Logart passa me voir dès son retour de Washington avec Henry. Il se posta devant mon bureau et je ne le priai pas de prendre un siège.

— « Je veux que vous sachiez, » dit-il à travers ses lèvres serrées, « qu'en parlant à vos employés spéciaux, je ne faisais qu'exécuter des ordres. »

Mes lèvres formaient une ligne aussi mince que les siennes. Débaucher des employés de valeur est une pratique courante, je le sais, mais je m'abstiens d'y recourir et je ne l'apprécie nullement quand j'en suis la victime.

— « Vous autres, militaires, » dis-je avec froideur, « vous paraissez croire que l'exécution des ordres justifie tout acte, de l'affront plus ou moins grave au délit caractérisé. Parlez-moi de cadres hypnotiques ! Nous sommes peut-être devenus une nation militariste, mais nous ne sommes pas encore sous la loi martiale. »

Il s'assit au bord du fauteuil grinçant, sans que je l'y aie invité, et fit la moue comme pour cacher l'amusement qui lui tiraillait les lèvres. Il ne fit par contre aucun effort pour dissimuler l'éclair de malice dans ses yeux.

— « Oh ! je n'en sais rien, » dit-il, songeur. « Dans la vie d'un individu, la plus grande partie de l'argent qu'il dépense ne va-t-elle pas à ce qu'il désire le plus posséder ? Alors, voyez notre budget national. »

— « Il y a des nécessités vitales, » dis-je, « qui déterminent la façon dont une personne ou une nation emploie son revenu. »

— « Et alors, Mr. Kennedy, » répliqua-t-il, gravement cette fois, « ne trouvez-vous pas que, chez ceux dont les pensées sont les plus superficielles, en particulier, ce qu'une personne considère comme une nécessité peut être une chose dont une autre personne ne ressent même pas le besoin ? »

— « Nous en revenons à la mentalité du groupe, » dis-je. « Si tout le monde... »

— « Exactement, » approuva-t-il.

— « Je ne crois pas que nous puissions résoudre les problèmes de politique nationale, militaires ou autres, » dis-je sèchement. « Pas à nous deux uniquement. »

— « Non, » répondit-il. « C'est impossible. Et c'est d'une énorme importance. Vous vous en souviendrez, Mr. Kennedy, n'est-ce pas ? Cela vous aidera à comprendre, quand... »

Il laissa la phrase inachevée et se tut. Je voyais là d'autres tentatives pour énoncer des choses surprenantes, conformément à sa mesquine habitude d'essayer de paraître original.

— « Je crois que nous nous écartons du sujet, » lui rappelai-je. « Nous parlions de votre venue ici pour essayer de débaucher certains de mes employés spéciaux derrière mon dos. »

— « Tout cela fait partie du même tableau, » dit-il.

— « Je n'en doute pas. Avez-vous apporté vos cartes d'état-major et vos épingles de couleur pour faire une démonstration de ce tableau ? »

Il dédaigna mon sarcasme.

— « Travailler sur un certain projet gouvernemental aurait été une belle promotion pour la mère de Jennie, par exemple, » dit-il sans colère. « Elle n'aurait plus eu à exercer un métier manuel. En attendant, avec son consentement, et avec la bonne volonté de Jennie, nous pourrions essayer de rétablir l'aptitude de Jennie à exciter les cylindres anti-gravité. Non pas les espèces de petits cylindres pour rire accumulés dans votre cave blindée, mais l'objet réel... De gros cylindres. »

— « En admettant que vous puissiez y parvenir, » objectai-je.

Je pris une cigarette et poussai la boîte vers lui. Il considéra le geste comme une invitation à prendre une position plus confortable dans son fauteuil. Il alluma une cigarette.

— « Quant à George, » poursuivit-il à travers un nuage de fumée, « combien de temps pensez-vous qu'il se contentera de jouer à faire marcher une usine ? Il y a une chose que vous semblez avoir négligé, Kennedy. C'est que Jennie, le Swami, George, ne sont que des enfants. Oh ! bien sûr, les cinq gars dont « George » est l'émanation sont des jeunes gens à l'esprit mûr, et le Swami a dépassé la trentaine, mais en ce qui concerne leur développement *psi,* ce sont encore des enfants. Les enfants ont besoin de grandir, et pour grandir il leur faut la nourriture convenant à leur croissance. »

— « A supposer que vous sachiez ce que les pouvoirs *psi* demandent comme nourriture, » dis-je.

— « Travailler sur certain projet gouvernemental aurait donné à ces jeunes gens une réelle envergure, et à George quelque chose pour stimuler sa mentalité en plein développement. Parce que, sachez, Kennedy, » dit-il calmement, « que nous étions *capables* de trouver quelque chose que seul un George peut faire. »

Mon bras se figea, ma cigarette à distance de mes lèvres. Je le regardai fixement pendant une bonne minute, puis, sans en tirer une autre bouffée, j'écrasai ma cigarette dans le cendrier.

— « C'est la façon dont vous vous y êtes pris, » dis-je lentement. « Sinon, je n'ai jamais empêché un employé de profiter d'une occasion intéressante. »

Il leva un sourcil, car c'était une déclaration téméraire de la part d'un Directeur du Personnel d'une entreprise privée.

« Je sais, » dis-je. « La plupart des maisons ont pour principe de maintenir un homme dans l'emploi où elles en tirent le maximum d'avantages, sans se soucier beaucoup de ce qui lui conviendrait en réalité. Pas moi. Je pars du principe qu'il est préférable de garder peu de temps un homme ambitieux et intelligent plutôt que de subir un imbécile à titre permanent. Je me suis taillé une réputation sur cette règle de conduite. C'est pourquoi les garçons les plus intelligents et les plus adroits tiennent à venir travailler chez nous. Ils savent que j'essaierai de les pousser, soit dans la maison, soit pour les en faire sortir. Si vous étiez venu me trouver, au lieu d'agir à mon insu... »

— « Vous m'auriez donné vos employés spéciaux, » dit-il. « Je le savais. Ainsi j'ai commis une erreur dans la façon dont j'ai exécuté les ordres. L'erreur est apparue quand vous avez envoyé ce télégramme à Henry Grenoble. Aussi nous n'avons pas mis les enfants doués de pouvoirs *psi* sous le contrôle du gouvernement, avec tout ce que cela comporte d'espionnage des employés, de mouchardage et de surveillance, comme pour les savants. Vous pensez que des individus possédant des talents *psi* pourraient le supporter ? »

— « Ou bien, n'ayant pu atteindre votre but, » dis-je lentement, « vous avez reçu une nouvelle série d'ordres pour donner maintenant la meilleure interprétation possible de votre erreur. »

Il haussa les épaules et eut un sourire.

— « Vous êtes libre de penser ce qu'il vous plaira, Kennedy, » dit-il tranquillement. « Le fait demeure que la Compagnie des Calculatrices est chargée du travail qui, jusqu'à présent, a été l'un des secrets les plus jalousement gardés parmi ceux qu'exploite le gouvernement. »

— « Parce que, » dis-je, « George est indispensable pour ce travail. »

— « George est indispensable, » admit-il « Dites-moi, avez-vous déjà vu l'intérieur de la cabine des commandes d'une des grosses superforteresses modernes, Kennedy ? »

Je fis oui de la tête. Il continua :

« Aucun esprit humain ne peut voir tous ces instruments simultanément et faire les manœuvres nécessaires, aussi nous efforcerons-nous de diviser le travail et la responsabilité entre les membres de l'équipage. Cette solution donne satisfaction aussi longtemps que tout fonctionne bien, mais si quelque chose cloche, on en parle dans les journaux. Presque chaque jour, en fait, on en parle dans les journaux. Et ce n'est là que le simple petit problème du survol de la surface de la Terre, pour lequel tous les facteurs sont connus et calculés à l'avance. »

J'attendis. Je voulais bien admettre qu'il n'avait pas l'intention de faire de George un équipage de navigation aérienne.

« Si les problèmes de coordination deviennent de plus en plus insurmontables quand il s'agit simplement de voler dans l'atmosphère, » dit-il, « pensez à ceux qui se présenteraient pour voyager à travers l'espace jusqu'à une autre planète.

» Il est certain, » poursuivit-il, « que nous avons fait des progrès avec les projectiles téléguidés, en réalisant des servo-mécanismes capables de traiter de tous les facteurs connus, mais pour ce qui est des facteurs inconnus ? Et même une complexité de facteurs connus exigerait une immense salle de servo-mécanismes. Pour merveilleux qu'il soit, le projectile téléguidé est un esprit à voie unique, équipé pour accomplir une mission unique, pour faire un choix unique quand une condition donnée se présente. Et même dans ce cas, l'exactitude laisse beaucoup à désirer. »

Je ne l'interrompis pas. Je voyais où il voulait en venir.

« En abordant le problème de la traversée de l'espace, nous n'avons pas eu le choix. Nous avons dû l'attaquer à la lumière de notre expérience du projectile téléguidé, parce qu'aucun groupe d'humains ordinaires ne pourrait travailler avec la vitesse et la coordination instantanées nécessaires pour commander l'astronef de l'intérieur, pour analyser les facteurs inconnus à mesure qu'ils se présentent et prendre des décisions efficaces parmi une multitude de choix. »

— « Mais George le pourrait, » dis-je.

— « George aurait une chance de le faire, » rectifia-t-il. « Nous devons aboutir à quelque chose. Ou bien il nous faut reconsidérer les machines cybernétiques sous un jour entièrement nouveau, de manière à les ramener à des dimensions telles qu'elles puissent être embarquées dans l'engin sans accaparer toute la place, ou bien il nous faut apprendre à créer synthétiquement d'autres George. Nous avons toujours admis que seule la première solution était la bonne, mais George peut nous faire changer d'avis. C'est pourquoi, maintenant, » dit-il en posant ses mains sur ses genoux et en commençant à se lever, « au lieu d'amener George au projet, nous allons faire venir le projet à George. Je n'en ai pas parlé à vos gars. Je suis d'abord venu solliciter votre autorisation. »

— « C'est un projet gigantesque, » dis-je. « Que de temps et d'opérations entre le moment où l'on décide de construire un engin spatial commandé de l'intérieur et celui où on le lance pour un essai. »

— « Nous aimerions que George soit embauché dès le début, » répon-

dit-il. « Il serait essentiel qu'il sache tout ce qu'il y a à savoir sur l'astronef proprement dit. Parce que, dans l'espace, nous ignorons quel détail il lui sera vital de connaître. »

— « Dès que vous serez prêt, » dis-je, « je parlerai à mes hommes. »

— « Je suis prêt maintenant, » dit-il. « Le gouvernement a déjà pris des mesures pour condamner toute une zone autour de votre usine. Le déblaiement et la nouvelle construction iront vite. Dans l'intervalle, les plans et les calculs peuvent être repris à partir du point où ils ont déjà été amenés par le personnel du Pentagone. Vos hommes ont une formation technique suffisante, mais il faudra vérifier qu'ils s'adaptent bien aux caractéristiques particulières de cette tâche. »

— « J'espère que vous êtes disposé à écouter leurs idées, » dis-je, « au lieu de leur faire adopter les vôtres. »

— « Bien entendu. »

— « Et où Jennie et le Swami entrent-ils en scène ? »

— « Nous espérons propulser notre astronef avec des éléments antigravité, » dit-il. « Autrement, nous ne pourrions pas lui donner une portée illimitée. Pour ne rien dire de la manœuvrabilité. »

— « Je vais mettre ça au point avec Henry, » dis-je en me levant aussi. « Je vais en parler à mes gars. Je vais en parler avec la mère de Jennie et avec son futur beau-père, le Swami. Et aussi avec Jennie elle-même. Tout dépend de ce qu'ils seront disposés à faire. »

Je le suivis jusqu'à la porte et le regardai traverser le bureau de Sara et s'en aller. Je m'appuyai contre le montant de la porte.

— « Je ne peux pas m'expliquer ce type-là, » dis-je à Sara. « J'ai commencé par le trouver très bien. Puis j'ai pensé avoir affaire à un vulgaire m'as-tu-vu. Maintenant, je ne sais plus. »

— « Il est agréable de voir que tous les gens ne sont pas de simples pions sur votre échiquier, » dit Sara avec un soupir.

— « Il y a de fortes chances pour que j'en sois un sur le sien, » dis-je. « Mais je ne sais pas quel jeu il joue. »

— « Est-il forcé qu'il joue un jeu déterminé ? » demanda-t-elle.

— « Je n'en sais même rien. »

— « Fichtre, » fit-elle avec un sourire taquin qui émoussait le tranchant de ses paroles. « Avant de vous y reconnaître, vous allez vous retrouver au niveau de nous autres, pauvres pions aveugles et stupides. »

— « Je n'ai peut-être jamais dépassé ce niveau, » répondis-je avec sérieux. « Je ne suis peut-être qu'une victime hypnotisée sans un certain cadre, l'une de mes directives étant de penser que j'ai le contrôle de mes pensées et de mes actions. »

— « Tout ça, c'est un peu trop fort pour moi, patron, » répondit-elle d'un ton léger en plongeant la main dans sa corbeille à courrier pour y prendre une poignée de rapports.

*
* *

Henry me confirma que nous nous lancions maintenant dans la construction des astronefs, comme activité accessoire, en plus de notre affaire normale de calculatrices, ce qui n'avait rien d'extravagant, étant donné qu'un astronef sans servo-mécanismes et sans calculatrices ne serait qu'une grande carcasse inutile. J'allais avoir fort à faire, me dit-il, pour recruter les spécialistes nécessaires, même avec tout l'appui que je pourrais avoir du gouvernement.

— « Moins j'aurai d'appui du gouvernement, mieux ça ira, » dis-je sèchement. « Leur idée de la valeur individuelle s'appuie plutôt sur la vie sexuelle d'un homme, sur telle remarque futile qu'il a pu faire incidemment il y a vingt ans, ou sur le fait qu'il ait pu ou non être arrêté par un flic.

Avez-vous remarqué, Henry, que lorsqu'un homme devient l'ennemi d'un autre, il prend aussi les caractéristiques de cet autre homme ? On dirait que la même règle s'applique aux nations. »

— « Très intéressant, » commenta-t-il impassible. « Mais je croyais que nous parlions de la construction d'un astronef. »

— « Ce n'est pas sans rapport, » dis-je. « Cela a peut-être quelque chose à voir avec le fait que lorsque vous prenez un cadre, vous prenez tous les problèmes et les défauts qu'il comporte. Edicter des lois contre ces défauts est aussi vain que de décréter que ce sera un crime pour un couple aux yeux bleus d'avoir un enfant aux yeux bleus. Si se couple doit avoir des enfants, ils auront les yeux bleus, crime ou pas crime. C'est pourquoi je ne marche pas pour que le gouvernement ait son mot à dire sur le genre d'hommes que nous engagerons. Tout ce que je veux savoir, c'est s'ils sont intelligents, et s'ils sont toujours capables de se servir de leur cerveau malgré tout ce que nous avons fait pour les en empêcher. »

— « C'est afin de vous les obtenir que Logart va diriger le projet, » dit-il.

— « Voilà que ça recommence, » grognai-je. « Il va falloir qu'ils lui plaisent. »

— « Il n'est plus colonel, » dit Henry. « A partir de demain, il n'est plus que Mr. Logart, un simple citoyen. »

— « Il peut laisser de côté son uniforme et ses insignes sans pour cela se dépouiller de sa manière de penser, » répliquai-je. « C'est ainsi que nous sommes devenus une nation militarisée ; nous avons été saturés. »

— « Vous n'êtes pas d'humeur très constructive aujourd'hui, Ralph, » dit-il avec suffisamment d'irritation pour me montrer que j'avais atteint la limite. « Vous travaillerez avec lui comme vous le faites avec les autres chefs de services. Tout ce qu'il a à dire, c'est si l'homme est techniquement capable. C'est le rôle de tout chef de projet. »

— « Je ne sais pas ce que j'ai, Henry, » dis-je lentement. « C'est sans doute que je n'ai pas confiance en Logart. Il y a quelque chose sur quoi je n'arrive pas à mettre le doigt. »

— « Il connaît son affaire, » dit Henry. « Mieux peut-être que quiconque dans notre pays. Je m'en suis soigneusement assuré. Tout le monde dit que c'est l'homme qui convient parfaitement à l'emploi. Si vous avez

l'intention de construire un astronef, vous devez confier le travail à quelqu'un qui sache au moins à quoi doit ressembler un astronef. Moi je l'ignore. Et vous ? »

— « Je suis surpris qu'il soit expert à ce point. Peut-être est-ce ce qui est inquiétant. Il me surprend toujours. Je n'arrive à le rattacher à rien... »

— « Pourquoi devrait-il être rattaché à quelque chose ? »

— « Allez faire un tour au dépôt de matériel de l'usine, Henry. Nous y avons des milliers de pièces détachées, mais toutes s'adaptent quelque part dans les machines que nous fabriquons. Si l'on connaît les machines et qu'on regarde les pièces détachées, on peut dire exactement à quoi sert telle ou telle pièce et où elle s'adapte. Supposez maintenant que vous tombiez sur une pièce qui n'ait sa place nulle part. Cela ne vous inquiéterait-il pas ? »

— « Vous ne cessez de me rappeler que les hommes ne sont pas des machines, Ralph. »

— « Mais ils s'adaptent quelque part, » dis-je. « Ils s'adaptent dans un cadre reconnaissable, tous, sauf un George, ou une Jennie, et parfois un Swa... »

Je laissai la phrase en suspens et regardai Henry.

— « Vous croyez que Logart pourrait être de ceux-là aussi ? » demanda Tête de Pioche.

— « S'il en est un, » dis-je lentement, « il n'en a rien laissé voir. Et encore, est-ce bien sûr ? Sans vouloir mettre en doute votre aptitude à négocier, Henry, ne vous a-t-il pas semblé que nous nous sommes lancés dans cette affaire d'astronef bien vite et docilement ? »

Tête de Pioche ne répondit pas pendant une minute, puis il poussa un interminable soupir, comme s'il s'était retenu de respirer pendant tout ce temps.

— « Nous sommes dans le bain maintenant, » dit-il enfin. « La façon dont ils se sont démenés, au Pentagone, pour me fournir tout ce que je réclamais, m'a donné à penser que je devenais vraiment un as dans mon métier. Vous ferez bien de tenir l'œil sur Logart, Ralph. On ne sait pas ce qu'il peut mijoter. »

— « Que pourrais-je y faire ? » demandai-je.

III

Mon entretien avec les cinq employés ne fut pas sans rappeler celui qui avait précédé leur entrée à la Compagnie. Je connaissais bien leurs noms maintenant, et j'avais eu évidemment l'occasion de leur parler quelquefois pendant leur travail. En les voyant dans leurs services respectifs, je n'avais jamais eu de difficulté à les identifier, mais lorsqu'ils franchirent à la file la porte de mon bureau, je fus incapable de mettre sur chaque visage le nom qui convenait. Cela n'avait d'ailleurs pas d'importance.

En quelques mots, je les mis au courant du projet et du rôle que, nous l'espérions, George pourrait jouer.

— « Nous savions »
« que vous finiriez par trouver »
« quelque chose, »
« monsieur. »

C'étaient les numéros Un, Deux, Trois et Quatre qui avaient répondu. Le numéro Cinq se contenta d'approuver de la tête.

— « Je tiens à ce que vous ne sous-estimiez pas ceci, » dis-je. « Il s'agit de quelque chose de nouveau. Vous serez les premiers à quitter la Terre dans un vaisseau spatial. Vous devez vous attendre à des pépins, c'est fatal. Tous les talents de George seront mis à contribution. »

— « Vraiment ! » firent-ils d'un ton d'extase, les yeux brillants.

— « Il y a le danger physique, » dis-je avec autant de solennité que je pus. « Tout ce que nous connaissons vient des renseignements fournis par les satellites. Cela paraît beaucoup. Mais c'est probablement très peu. Peut-être nous faisons-nous des illusions sur la possibilité de construire les mécanismes nécessaires pour commencer. Et naturellement, nous ne pouvons les construire qu'en fonction des facteurs connus ou déduits. Il peut y en avoir d'autres. »

Ils communiaient apparemment tous les cinq dans les nuages, perdus dans un rêve si optimiste que, machinalement, je reniflai l'air pour voir si une légère odeur de cigarette à la marijuana ne se dégageait pas de leurs vêtements. Mais non, eux n'avaient pas besoin d'employer de tels moyens.

— « Vous collaborerez à la conception de l'astronef, » dis-je, sans être sûr d'être entendu. « Vous ne serez responsables que devant Mr. Logart, chef du projet. Naturellement, vos salaires seront augmentés en considération de vos nouvelles fonctions. »

Ou bien ces paroles parvinrent à destination ou bien la conférence silencieuse à cinq était terminée.

— « Nous avons une nouvelle pour vous, monsieur, » dirent simultanément les numéros Trois et Cinq. « Nous allons tous nous marier. »

— « Pas avec la même fi... » m'exclamai-je sans réfléchir. « Evidemment non, » me hâtai-je de rectifier.

— « Evidemment non, » opinèrent-ils en chœur.

Je voulais leur demander quelque chose, peut-être pour leur donner un avertissement, mais dans ce domaine un homme intervient rarement dans les intentions d'un autre. J'étais alarmé au sujet de George. Celui-ci ne pouvait avoir d'existence que s'ils restaient tous les cinq dans la plus étroite communion, mais une jeune femme n'a en général rien de plus pressé que de couper son mari de sa vie passée et de lui aliéner tous ses anciens camarades. C'est instinctif et cela se produit quand bien même ni l'homme ni la femme ne le désire. Qu'adviendrait-il de George dans ces conditions ? Visiblement, ils y avaient pensé eux aussi.

— « Il y a un an, » dirent-ils, « quand George était limité à nous cinq, cela aurait pu le détruire. Mais plus maintenant. De toute façon, ce sont deux jumelles et des triplées, toutes sœurs, alors elles ont au moins quelque notion de ce que peut être un George. Tout ira bien, monsieur, ne vous

tourmentez pas. Et.. nous avons besoin de femmes, comme tout le monde. »

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Ce sont des filles vraiment épatantes, » dit le numéro Cinq avec timidité.

— « Bien sûr, » fis-je.

Ils s'entre-regardèrent avec des yeux pétillants de malice.

— « Il est possible, » dit le numéro Deux, « qu'il y ait un jour une Mrs. George. »

Je ne répondis rien. Ils étaient dans un cadre où je n'avais pas accès.

— « Ce doit être le printemps, » dis-je finalement. « Une vraie épidémie. »

— « Oui, » firent-ils dans un souffle, les yeux brillants.

*
* *

J'allai aux ateliers et obtins d'une surveillante de travaux la permission de parler sur place à Annie Malasek.

— « Cela vous ennuie, Annie, si je vous parle pendant que vous travaillez ? » demandai-je en m'arrêtant près de son établi.

— « Oh ! non, monsieur, » dit-elle. « Je pourrais faire mon travail pendant mon sommeil. »

Ses doigts, qui voltigeaient, s'immobilisaient un court instant, voltigeaient de nouveau, s'attardaient sur un module, l'une des pièces les plus compliquées d'une calculatrice, me rappelaient des papillons voletant au-dessus d'un parterre de fleurs, se posant sur l'une, y entrant, en ressortant, s'élançant sur une autre pour la goûter rapidement. Je vis son visage coloré de plaisir et le regard qu'elle jeta de biais, pour s'assurer qu'on avait bien remarqué dans le service que je m'étais dérangé pour venir la voir au lieu de la faire demander. Apparemment, elle y attachait de l'importance.

— « C'est au sujet de Jennie, » dis-je à voix basse, juste assez fort pour qu'elle pût m'entendre par-dessus le bourdonnement continu de l'atelier. « Logart veut que vous l'autorisiez à lui parler, pour voir si nous pouvons lui rendre un de ses anciennes... euh... capacités. Il est très important maintenant que nous essayions. Si vous y consentez et elle aussi. »

Elle me lança un regard qui resta rivé sur mon visage, interrogateur et anxieux. Mais ses doigts continuèrent de se mouvoir avec la même sûreté.

— « Je ne veux pas qu'elle recommence à lancer des choses sans les toucher, » dit-elle avec un reste de cette vieille obstination qui était un trait dominant de son caractère avant que nous eussions fait connaissance et appris à avoir confiance l'un en l'autre. « Je ne veux pas qu'elle recommence à allumer du feu sans allumettes. Avant, Jennie était seule et malheureuse. Maintenant c'est une des filles les plus populaires de la classe et elle obtient les meilleures notes. C'est beau quand on a une mère comme moi. »

— « Elle est plus âgée maintenant, » dis-je avec douceur. « Il y a une faible possibilité qu'elle puisse passer d'un cadre à l'autre à volonté. »

Ses yeux quittèrent mon visage et se portèrent sur le montage qu'elle venait de terminer. Elle le fit tourner dans ses mains expertes, examinant chaque pièce d'un regard aigu. Satisfaite de son travail, elle le souleva de son établi et le plaça sur la courroie transporteuse qui passait sur le côté. Elle prit une autre carcasse d'appareil dans une boîte et ses doigts commencèrent à plonger dans de plus petits récipients pour en sortir des écrous, des boulons et des fils métalliques. Comme s'ils avaient été pourvus d'une volonté propre, ses doigts se mirent à mettre les pièces en place. Ses yeux revinrent se poser sur moi.

— « Je ne comprends rien à vos histoires de cadres, » dit-elle.

— « C'est simplement un terme technique pour des conditions différentes, » dis-je. J'allais employer l'expression d'Einstein de « système coordonné », mais je pensai que cela ne ferait que rendre les choses encore plus confuses. « Par exemple, quand vous étiez une jeune fille dans les montagnes balkaniques d'où vous venez, les choses étaient différentes de ce qu'elles sont ici. Des choses vraies là-bas ne sont pas vraies ici. »

— « Vous pouvez le dire, » approuva-t-elle avec chaleur.

— « Mais vous pourriez retourner là-bas pour un court séjour, » dis-je. « Sans perdre votre citoyenneté américaine. Vous pourriez comprendre les coutumes de votre ancien pays parce que vous avez grandi parmi elles. En même temps, vous vous souviendriez des coutumes américaines et quand vous reviendriez, vous pourriez reprendre sans mal les coutumes américaines, parce que vous les comprendriez aussi. C'est ce que nous voulons dire quand nous parlons de cadres différents. »

— « Vous croyez que Jennie vivait dans un... » (elle hésita sur le nouveau mot, comme si elle en goûtait préalablement la signification sur le bout de sa langue) « ... un cadre différent ? »

— « J'en suis sûr, » dis-je.

— « Et elle pourrait aller de l'un à l'autre sans danger ? »

— « C'est possible. Nous n'en avons pas la certitude. »

— « Mon Dieu, » dit-elle. « Pensez donc. C'est une fameuse fille que j'ai là, hein, Mr. Kennedy ? »

— « Vous pouvez le dire, » approuvai-je.

— « Ce Logart, » dit-elle. « Ça me paraît être un homme assez bien. Terriblement jeune pour être colonel. Je pense que ça ne ferait pas de mal à Jennie, s'il lui parlait... à condition que vous soyez là. Vous croyez que ça lui ferait du mal ? »

— « Elle sera libre de refuser, » dis-je. « Je ne ferai aucune pression sur elle. C'est ma règle de conduite avec elle depuis deux ou trois ans que je la connais. »

— « Alors je vais lui dire d'aller vous voir demain après-midi, en sortant de l'école. »

Je m'en allais déjà quand je me retournai.

— « Comment va le Swami ? » demandai-je.

Elle rougit.

— « C'est le plus merveilleux... » Elle s'interrompit et me fit un sourire

malicieux. « Mais vous ne comprendriez rien à son comportement dans ce cadre. »

J'essayai de me représenter le Swami dans le rôle d'un amoureux passionné. Ce n'était pas trop difficile. Il avait dû porter cet exercice à la hauteur d'un art, complément de son prétendu pouvoir de lire dans les lignes de la main, dire la bonne aventure et voir l'avenir dans une boule de cristal. Peut-être valait-il mieux laisser à Annie ses illusions.

— « Non, » dis-je en riant. « Je crois que vous avez raison. Je ne comprendrais rien à ses capacités dans ce cadre-là. »

— « Jennie raffole de lui, » dit-elle. « Parfois je pense qu'ils se comprennent mieux tous les deux que je ne comprends l'un ou l'autre. »

— « Oh ! » m'exclamai-je.

— « Ils sont bien assortis, » dit-elle. « Ils jouent ensemble. » Puis, elle ajouta cette remarque énigmatique : « Mais c'est très bien, parce qu'il est là pour voir qu'il ne lui arrive rien de mal. »

A ces mots, je sentis mes yeux s'agrandir. Nous n'aurions peut-être pas trop de difficulté à replacer Jennie dans son ancien cadre, tout compte fait.

« Ils disent qu'ensemble ils peuvent réaliser des choses que ni l'un ni l'autre ne peut faire seul, » dit-elle.

— « S'ils sont si proches l'un de l'autre, » dis-je, « il vaudrait sans doute mieux que le Swami vienne avec Jennie demain après-midi. »

Son visage s'éclaira et le dernier vestige de doute la quitta.

— « Alors je sais que tout ira bien, » dit-elle avec confiance.

C'était ce que j'espérais moi aussi.

***

Sara fit attendre Jennie et le Swami dans l'antichambre jusqu'à ce qu'on eût trouvé Logart. Ce qui ne fut d'ailleurs pas difficile ; il avait averti la standardiste qu'il serait en conférence avec Tête de Pioche et demandé qu'on le prévînt dès que je serais prêt. Il s'excusa aussitôt auprès de Tête de Pioche et je me pris à espérer que celui-ci comprendrait qu'il y avait vraiment des moments où une petite fille et un Swami simulateur étaient plus importants qu'un Directeur Général.

Ils entrèrent tous trois ensemble dans mon bureau et je fis les présentations en leur offrant des fauteuils.

— « Vous êtes plus grande que je ne m'y attendais, » dit Logart à Jennie. « Plus belle aussi. »

Je surpris un éclair de noire jalousie dans les yeux du Swami. Jennie, encore gamine à un moment donné et jeune fille l'instant d'après, devint subitement une demoiselle très modeste et très timide. Apparemment, Logart surprit l'expression du Swami lui aussi, car il se mit à adresser à celui-ci la plupart de ses remarques et je pus le voir gagner peu à peu la confiance de ce personnage au caractère terriblement capricieux et instable.

Je m'étais imaginé conduisant la conversation, les faisant sortir de

leur réserve pour les rapprocher les uns des autres et, finalement, introduisant avec subtilité le sujet des pouvoirs *psi*. Mais ce fut Logart qui prit aussitôt la parole et je fus réduit au rôle de spectateur muet. En fait, je n'étais pas tellement sûr de saisir toutes les passes du jeu, ni de bien comprendre celles que je voyais.

Quoi qu'il en soit, Jennie était complètement subjuguée. Cependant, c'est vers le Swami qu'elle se tourna pour venir se placer tout près de lui. Soudain, je compris que ce n'était plus sur Jennie, distincte du Swami, mais sur tous les deux formant équipe, que Logart exerçait son charme. Logart avait, je ne sais comment, saisi les implications des jeux auxquels le Swami et Jennie jouaient ensemble lorsque, associant leurs dons, ils pouvaient faire des choses dont ni l'un ni l'autre n'étaient capables séparément.

Si Logart avait été encore en uniforme, j'aurais pu expliquer leur façon de se tourner vers lui, d'accepter son autorité, que dis-je, sa domination, comme une soumission au prestige militaire. Mais il avait délaissé son uniforme et ses insignes de gradé pour devenir un civil que rien ne distinguait du commun. Rien, sauf pour eux deux ! Ils reconnaissaient en lui quelque chose que je ne pouvais voir. Ils donnaient leur assentiment longtemps avant qu'il le leur demandât. En fait, il ne le leur demanda pas, il le considéra comme acquis. Et il le lui donnèrent dans le même esprit.

A un certain moment, je dus les arrêter ; ils allaient trop vite vers leur destination, quelle qu'elle pût être.

— « Hé là ! » m'écriai-je. « Attendez un peu. Vous ne pouvez pas retirer Jennie de l'école et la mettre au laboratoire simplement parce que vous voulez l'employer. Il y a des lois scolaires et des lois sur le travail juvénile, ici, en Californie. »

— « N'est-ce pas là un problème qui vous concerne, Mr. Kennedy ? » demanda Logart avec une note d'impatience dans la voix.

— « Oui, » dis-je calmement. « Et c'est un fichu problème. Il est vrai qu'il existe des dispositions spéciales pour les jeunes acteurs, par exemple. L'Etat donne des autorisations spéciales quand il est fourni aux enfants un enseignement approprié en compensation. Je peux faire donner cet enseignement à Jennie sans difficulté. Le problème n'est pas là. L'Etat admet le cas des jeunes acteurs. Mais qu'invoquerais-je comme raison pour la retirer de l'école et la faire travailler dans notre usine ? »

— « Il me semble que le succès ou l'échec du premier astronef de la Terre est plus important que quelque stupide production cinématographique, » dit Logart dont l'impatience augmentait.

— « Ah ! » dis-je. « Mais nous avons affaire à un cadre bureaucratique. Rappelez-vous votre cadre militaire, Mr. Logart. On va me demander ce que cette petite fille possède de si nécessaire à notre succès, que les diplômés de nos meilleurs collègues techniques ne possèdent pas. »

— « Quelle est la procédure employée avec les autres enfants exceptionnels ? » demanda-t-il.

— « Les enfants exceptionnels sont censés ne pas exister, » dis-je.

« Toute la question est là. Il ne doit y avoir de gens exceptionnels d'aucune sorte, ni de circonstances exceptionnelles. Qu'avez-vous fait de ces jeunes gens exceptionnels que vous avez recrutés pour l'armée, *colonel* Logart ? Vous les avez broyés et réduits à une conformité et une médiocrité complètes, ou vous les avez détruits en essayant de les « ramener à la norme. » Maintenant, la maladie n'est plus limité au domaine militaire. Rien n'étant fait pour renverser ce processus quand l'homme a fini son temps de service, toute notre civilisation est en proie à ce nivellement par le bas. »

Ils me considéraient tous trois avec des expressions différentes. Jennie attendait poliment qu'un adulte eût fini de dire quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Le Swami me regardait, les sourcils arqués de surprise. Logart écoutait patiemment, un petit sourire d'amusement et de pitié sur les lèvres. Je ne pouvais interpréter cette expression à ce moment ; je ne la compris que des mois plus tard, quand le plan qu'il élaborait dès cet instant eut produit son inévitable résultat.

J'étais surpris moi aussi. Je m'étonnais moi-même. Je ne m'étais jamais particulièrement inquiété du sort final de notre civilisation. Je reconnaissais qu'il ne me restait guère d'illusions, mais j'avais toujours eu pour devise : « Ceux que tu ne veux vaincre, fais-t'en des alliés. » Et cependant, chaque fois que j'étais en présence de Logart, ou même que je pensais à lui, je me juchais littéralement sur une caisse à savon pour philosopher dans les nuées. Et moi qui passais pour habile à maintenir les gens sur le sujet débattu jusqu'à ce que celui-ci eût été épuisé !

— « Ce que je disais, » ajoutai-je un peu gauchement, car ce n'était pas du tout ce que j'avais dit, « c'est que lorsqu'on a affaire à un cadre particulier, on doit faire certaines concessions, dussent-elles se révéler gênantes. Or, je ne vois qu'un seul moyen de justifier l'emploi à temps complet de Jennie au laboratoire de l'usine ; c'est de lui attribuer le rôle d'une jeune artiste. L'Etat pourrait comprendre cela, parce qu'il y a des précédents. Il nous faudra donc nous atteler à la réalisation d'un film sur la construction au jour le jour de cet astronef. L'Etat comprendra que ce documentaire soit présenté comme s'il était vu à travers les yeux d'une enfant, parce que l'Etat est convaincu que les gens ont une mentalité enfantine. »

Je me préparai à me lancer dans une autre diatribe sur l'attitude administrative consistant à ne dire aux gens que ce que le gouvernement juge bon qu'ils sachent et à leur cacher ce qu'il les croit incapables de soupçonner, parce que trop innocents. Mais je résolus de me taire. Maintenant que je voyais l'effet de Logart sur moi, je devais au moins me tenir sur mes gardes. Mais quel effet faisait-il sur les autres ? Eveillait-il aussi en eux de profonds concepts latents... et des capacités ?

— « Comme vous le dites, » reconnut-il, « un film sera un ennui de plus. Mais s'il faut cela pour décoller de la surface de la Terre, nous le ferons. » Sa voix vibrait d'un désir profond et impatient.

— « Ce ne sont pas les ennuis de cette sorte qui manqueront, » dis-je sèchement.

IV

Les ennuis ne manquèrent pas.

Le moins grave ne fut pas l'abandon soudain par George des services de production de l'usine. George avait largement délaissé la paperasserie administrative en faveur de sa forme de communication plus rapide. Quand il se retira pour se consacrer aux plans de construction d'un astronef, comme un gamin qui laisse là son tricycle sans un regret quand il voit son père détacher une vraie bicyclette du pare-chocs arrière de la voiture, cette forme de communication fut subitement coupée. Personne ne savait plus que faire.

La paperasserie n'est pas seulement un moyen de communication, c'est aussi l'historique de l'activité d'un service. Non seulement personne ne savait plus que faire, mais personne ne pouvait, d'après les rares documents d'archives, dire ce qui avait été fait.

Les ouvriers se tournèrent vers leurs contremaîtres. Les machines étaient ici, le stock de matières premières là. Mais que devaient-ils en faire ? Les contremaîtres se tournèrent vers les services de planning de production. Où étaient les ordres de fabrication, les bons de travail ? Le Planning de Production se tourna vers le Service Technique. Où étaient les plans ? Le Service Technique se tourna vers la Direction des Ateliers. Que fallait-il faire? La Direction des Ateliers se tourna vers la Direction Générale. Hélas, Tête de Pioche n'avait personne vers qui se tourner. Edifier une immense organisation pièce par pièce est une chose ; avoir cinq mille employés inoccupés qui posent la question : « Que devons-nous faire ? » en est une autre.

Dans cette période fiévreuse de réorganisation, où j'eus à me débattre dans un océan de différends, de réclamations, de griefs, je me sentis envahi d'un état d'esprit singulier. Habituellement, je ressens de la joie à pouvoir jongler avec des douzaines de problèmes sans en laisser tomber un seul, mais il n'y avait pas de joie dans ma tâche actuelle. Las et morose, j'arrivais péniblement à la fin de la journée. J'accusais le surmenage, les soucis, et le fait que j'eusse voulu prendre une part active aux projets préliminaires de construction de l'astronef. Par comparaison, veiller à ce que l'usine fonctionnât de nouveau de façon satisfaisante semblait la plus insipide des corvées.

Pendant tous ces mois, je ne pus vraiment contribuer effectivement à la construction de l'astronef. J'étais constamment occupé par des problèmes accessoires, qui revenaient en quelque sorte à recoller les morceaux que Logart laissait tomber à mesure qu'il avançait dans le projet. Il ne me tenait pas à l'écart des affaires, mais c'était plutôt qu'il n'avait pas besoin de moi au centre des opérations et qu'une tâche urgente se présentait toujours pour m'empêcher d'y participer réellement.

Il y avait par exemple le problème de la mise en route de la production du film — subterfuge. Il me fallait pour cela traiter avec trente-deux

syndicats qui avaient leur mot à dire dans le tournage d'un film professionnel, pour ne pas mentionner les Comités Fédéraux, les Comités Locaux et les bureaucrates à tous les niveaux. Celui qui pense encore que nous vivons sous le régime de la libre entreprise retarde d'un siècle. Rien que le mal que j'eus à obtenir que Jennie pût recevoir de Logart le complément d'enseignement obligatoire m'empêcha d'assister aux sessions pour voir ce qui se faisait.

Les problèmes épineux s'accumulaient, et comme il était de règle à la Compagnie des Calculatrices, chacun se débrouillait sur le dos du voisin jusqu'à ce que l'affaire échouât finalement sur mon bureau. C'est ainsi qu'il n'y avait aucune raison pour que j'eusse à m'occuper des actions en justice qui devaient condamner les propriétaires des terrains adjacents à nous fournir de l'espace. Mais j'héritai cela aussi.

C'est le moment que choisit une petite vieille, comptant parmi ces propriétaires, pour décider que la science avait été assez loin comme ça. Elle reprit la fameuse boutade sardonique d'Asimov datant de l'époque où le satellite américain avait été décrit pour la première fois au public : « Si Dieu avait voulu que les ballons de basket-ball volent, il leur aurait donné des ailes. » Elle s'y accrocha avec la plus ardente conviction et mentionna la Tour de Babel. Elle fit tant et si bien que l'idée finit par s'accréditer que si l'homme quittait la Terre, où il avait été placé pour expier ses péchés, tout le plan de l'univers serait détruit. Elle eut un nombre imposant d'adeptes. La presse, qui avait commencé par refuser de la prendre au sérieux, reconnut peu à peu qu'elle pouvait avoir raison. Et, en dépit du jugement rendu contre elle, quand elle s'installa dans son petit salon avec un fusil de chasse sur les genoux, défiant quiconque de l'expulser de force, notre Service des Relations Extérieures me laissa me débrouiller. La raisonner, l'amener à croire que l'homme suivait le plan prédestiné de l'univers et que la science était la preuve que l'homme avançait dans l'expiation du péché originel, cela me prit du temps. Quand j'eus fini, sa maison n'était plus qu'une petite île au milieu d'une mer de bulldozers.

Tête de Pioche ne me fut d'aucun secours.

— « Je croyais m'être fait à l'opinion du gouvernement, » me dit-il un jour, « selon laquelle un type n'a rien du chef d'entreprise s'il ne parvient pas à s'arranger pour qu'un projet de dix mille dollars coûte un demi-million au contribuable, mais là vraiment, Ralph, je trouve que le coût de ce projet est ridicule. »

J'eus beau lui dire que plus nous gaspillions d'argent, plus nous faisions de bénéfices, selon la coutume admise, je ne parvins pas à influencer ses tentatives de réduction des frais. L'étonnant Logart était parvenu à nous ouvrir par je ne sais quel moyen le tiroir-caisse fédéral, de sorte que nous n'avions qu'à tendre la main pour y puiser. Mais Tête de Pioche prétendait que ce n'était pas pour l'argent, mais pour le principe. Seulement, plus il essayait de réduire les frais, plus les clameurs s'enflaient et plus les problèmes que j'avais à résoudre s'amoncelaient.

Je voyais déblayer le terrain, monter le hangar de l'astronef et les

bâtiments accessoires sans pouvoir y prendre une part quelconque. Mais maintenant il semblait que je n'avais plus le pouvoir de le déplorer.

Quand Logart déclara qu'il lui fallait un laboratoire séparé de tout le reste, où seuls, lui, Jennie, le Swami et George pussent pénétrer, et quand il désigna à cet effet une résidence privée au nord de notre propriété, il ne me vint même pas à l'idée de contester que ce fût à moi de la lui procurer. Je l'obtins, bien entendu, par l'intermédiaire de notre service juridique. Qu'on en pense ce qu'on voudra, je ne pus jamais me décider à faire remarquer que le Directeur du Personnel ne peut se voir refuser l'accès d'un local quelconque de la Compagnie, et qu'il a d'autre part son mot à dire dans le programme d'instruction professionnelle de tout employé. Quand ils se furent installés dans leur nouveau « laboratoire », je ne pus même pas y jeter un coup d'œil. Le plus surprenant dans l'affaire, c'est que je semblais m'en moquer.

Je continuais à penser que c'était parce que j'avais trop de travail !

La coque de l'astronef prenait déjà forme quand je m'aperçus que, parmi tous mes casse-tête, je n'avais pas eu la charge de trouver une ribambelle de spécialistes. Or, quelque génie que puisse posséder un homme, il ne peut tout savoir. Peut-être plus encore qu'un autre, un homme de génie a besoin d'être entouré de spécialistes, ne serait-ce que pour vérifier son travail. Il me fallut un bon moment pour comprendre qu'on s'écartait si radicalement de tous les concepts antérieurs en matière de vol dans l'espace, que des spécialistes ne feraient que nous créer des ennuis supplémentaires.

En tout cas c'était George qui piloterait l'astronef. Il lui appartenait donc d'en faire les plans.

Il y avait aussi la corvée d'expliquer à notre Service des Relations Extérieures, afin qu'il pût l'expliquer à son tour à la presse, pourquoi nous ne suivions pas les conceptions d'un certain réalisateur de dessins animés pour construire notre astronef. Personne d'autre ne semblait se soucier de savoir si les Relations Extérieures et la presse recevaient une réponse à cette importante question.

Mais comment pouvais-je expliquer qu'un dessinateur de cinéma n'avait peut-être pas toutes les connaissances voulues pour concevoir un astronef réel ? Le public n'accepterait jamais cela. Il avait déjà adopté l'astronef tel qu'il était représenté dans le dessin animé et il s'attendrait à voir quelque chose de semblable. Après tout, n'était-ce pas lui qui payait ? (1).

Comment pouvais-je expliquer ce que je ne comprenais pas moi-même ? Car pour moi non plus, cela ne ressemblait pas à un astronef. S'il avait fallu faire une comparaison, j'aurais plutôt trouvé que notre œuvre ressembait davantage à une petite maison de rapport !

On entrait dans ce qui était de toute évidence un sous-sol. Vous voulez me faire croire que cet espace exigu sur le côté sera la salle des commandes

(1) L'auteur fait ici allusion à un dessin animé de vulgarisation scientifique de Walt Disney, consacré au vol dans l'espace. Ce film n'est pas sorti en France (N. D. L. R.).

tout entière ? Oui, je vois qu'il y a des coffres et des placards, mais si cet engin fonctionne, ne voulez-vous pas le faire aller dans la Lune ? Ou peut-être dans Mars ou Vénus ? Où allez-vous emmagasiner suffisamment de nourriture, d'oxygène et d'eau ? Pour ne rien dire de mille autres choses indispensables ? A moins que ce ne soit qu'un modèle d'essai ?

Aucune des réponses que Logart me fit ne me satisfaisait. Tout semblait se ramener à me conseiller de ne pas mettre mon petit cerveau à la torture. Quant aux organes de propulsion, Jennie ne prenait pas beaucoup de place, n'est-ce pas ? Une lueur espiègle s'éveilla dans ses yeux quand il me fit cette réflexion, aussi compris-je qu'il me faisait marcher. Je l'espérais du moins.

Il y avait un puits qui passait par le centre du plafond, mais sans ascenseur à l'intérieur. Un escalier aux marches métalliques montait en vrille autour de ce puits, pour que les gens ordinaires, comme moi, pussent gagner les ponts supérieurs. Au rez-de-chaussée se trouvaient cinq chambres, petites, mais aussi confortablement et complètement équipées qu'une bonne remorque de camping. Le premier étage avait encore cinq chambres et c'était tout.

C'était un astronef ça ?

Je préférais n'y pas penser. Je savais naturellement qu'il n'était pas question de le propulser en plaçant Jennie dans un coin et en lui faisant appliquer énergiquement ses pouvoirs *psi*. Le Dr. Auerbach avait déjà terminé la construction d'un grand cylindre, du format approximatif d'une chaudière de cent vingt litres, et l'avait livré au laboratoire dont Logart avait commandé l'installation.

Je n'eus pas à me demander longtemps si Jennie et le Swami, bénéficiant de l'enseignement spécialisé de Logart, pourraient faire fonctionner les cylindres.

Un matin, en effet, je me rendais de la partie ancienne de l'usine à l'endroit où était abrité l'astronef, lorsque, sur ma droite, je vis la résidence privée, devenue le laboratoire de Logart, se soulever au-dessus de ses fondations et flotter à environ trente centimètres en l'air. J'entendis le bruit sourd de la maçonnerie fissurée, des canalisations d'eau, d'électricité et d'égout arrachées.

L'eau se mit à jaillir des tuyaux et je me souviens que, tout en courant vers le bâtiment, je me félicitai qu'il n'y eût pas de conduite de gaz dans cette maison.

La maison retomba lentement, mais pas tout à fait d'aplomb, sur ses fondations. Je courus à la porte et la martelai frénétiquement de mes poings. Au bout d'un moment, Logart vint entrouvrir le battant de quelques centimètres.

— « Oui ? » fit-il, comme si j'étais un colporteur.

— « Elle... elle a flotté en l'air, » dis-je avec peine.

— « Oui ? » C'était encore le ton de l'interrogation. Que voulais-je ?

— « Ça a cassé vos conduites d'eau, votre tout-à-l'égout et vos fils électriques, » dis-je gauchement.

— « Ah ! oui, » répondit-il un peu distraitement. « C'est bien possible. Voudriez-vous avoir l'obligeance de les faire réparer, Kennedy ? » Sur quoi il referma la porte.

Un ennui de plus.

Un peu plus tard, ce matin-là, je vis le camion-grue s'arrêter devant le laboratoire et prendre le cylindre qui avait été garé sur la véranda. A voir la façon dont il le soulevait, je compris que le cylindre était maintenant inerte. Je ne demandai pas comment il était parvenu sur la véranda. Il y avait dans cette maison, outre le Swami et Logart, cinq hommes jeunes et vigoureux. J'étais sûr qu'ils avaient pu le sortir sur la véranda, par un moyen ou un autre.

Le camion-grue emporta le cylindre vers l'astronef — je ne pouvais toujours pas me le représenter autrement que comme une maison à locataires — et l'installa sur un bâti dans la cloison nord du sous-sol. Il y avait des bâtis semblables dans les trois autres cloisons, et Auerbach terminait trois autres cylindres qui lui avaient été commandés. Je supposais qu'il y avait à cela une raison « *psientifique* ». J'avais renoncé à poser des questions.

J'étais maintenant dans un état de tension nerveuse perpétuelle, en partie du fait du surmenage et des soucis incessants causés par trop de problèmes, en partie parce que je me rendais compte de ma complète ignorance de certaines choses.

Logart, par exemple, avait insisté pour faire faire, avec un alliage métallique d'une formule spéciale, des blocs du volume approximatif d'une brique. Son idée semblait être d'accumuler le maximum de molécules dans un espace aussi restreint que possible. Un jour, je me risquai à demander à quel usage ces blocs de métal étaient destinés.

— « Les pouvoirs du tandem Jennie-Swami sont limités, » dit Logart, d'un ton plutôt triste à ce qu'il me parut. « Ils ont besoin de molécules d'une sorte ou d'une autre ; ils ne peuvent fabriquer de la nourriture, de l'eau, d'autres choses, en partant de rien. »

— « Sûrement que non, » dis-je. Je me demandais vaguement ce que les mots « d'autres choses » pouvaient comprendre. Mais je n'étais plus curieux de rien et je n'insistai pas.

— « La prescience du Swami est irrégulière, » dit-il. « Votre idée d'augmenter les pouvoirs *psi* par l'hypnotisme a ses limites. »

Au cours de ces mois agités, j'avais complètement oublié mon intention d'essayer l'hypnotisme sur les pouvoirs *psi*. Logart, lui, n'avait apparemment pas oublié.

— « Nous ne savons pas ce dont nous pouvons avoir besoin avant de nous rematérialiser, » poursuivit-il.

— « Evidemment non, » approuvai-je.

— « C'est pourquoi il est bon d'avoir un stock de molécules sous la main. »

— « Certainement, » dis-je. De ma lointaine enfance remonta le souvenir d'un conte de fées dont l'héroïne était la Petite Trois-Yeux. « Petite

table apparaît, » disait-elle, et l'on voyait une table chargée de tous les délices qu'une enfant affamée peut imaginer. « Petite table, va-t'en, » disait-elle après avoir mangé, et le problème de la machine à laver les assiettes se trouvait automatiquement résolu. Trois-Yeux ? Le troisième œil était-il un organe du sens *psi* ? Le conte se fondait-il sur des faits d'un lointain passé ? Pour le moment, il semblait rendre les besoins humains du tandem Jennie-Swami véritablement faciles à satisfaire.

Pour le moment, je ne m'apercevais pas que j'étais ébloui au point de croire le plus facilement du monde que, s'ils avaient faim, ils n'auraient rien de plus à faire qu'à se tailler un morceau de la Lune, gigantesque fromage.

Les briques en alliage furent coulées et entassées dans le « sous-sol » jusqu'à ce qu'il ne restât plus que d'étroits couloirs. Les ouvriers qui faisaient ce travail semblaient n'avoir jamais éprouvé de curiosité. Notre service des Relations Extérieures avait complètement échoué auprès de la presse et celle-ci avait conclu définitivement que l'affaire n'était qu'une mystification. Un comité nommé par le Congrès avait promis de faire une enquête sur la folie du Pentagone.

Chacun avait donc cessé de témoigner la moindre curiosité. Il n'y avait là rien d'étonnant de la part du public. Soumis par les journaux et les reporters de la télévision à une nouvelle surprise désagréable au moins tous les trois jours, il répondait en perdant intérêt à tout nouveau sujet au bout d'environ trois jours. Mais le fait surprenant, c'est que nous, profondément engagés dans l'affaire, nous eussions cessé de poser des questions.

Je me souviens d'une curieuse conversation à peu près à cette époque. Je n'y avais pas accordé suffisamment de réflexion sur le moment, peut-être parce que l'avais eue avec le Swami, lui dont je respectais le moins les attitudes et les opinions.

Il entra dans mon bureau avec un air de chien battu et me dit qu'il voulait me parler, m'expliquer quelque chose.

— « Je ne veux pas... personne d'entre nous ne veut que vous vous sentiez blessé, » dit-il. « Après. »

— « Après quoi ? » demandai-je.

— « Après que tout cela sera terminé. »

— « Au sujet de quoi ne dois-je pas me sentir blessé ? »

— « Rien que de l'expliquer, cela vous blesserait. »

— « Ecoutez, mon vieux, » dis-je, légèrement exaspéré, « il y a longtemps que je pratique le commerce de mes semblables. J'ai été offensé de toutes les manières concevables. On m'a menti, on m'a filouté, on m'a trahi, on a dit sur moi les pires mensonges, et aussi la vérité. J'ai surmonté tout cela et j'espère surmonter ce que vous avez à dire. »

— « Je suppose, » dit-il lentement « que vous avez un vocabulaire d'environ vingt-cinq mille mots. »

— « Plus ou moins, sans doute, » reconnus-je.

— « Et un vocabulaire aussi important de combinaisons de mots, puis un autre bloc de combinaisons d'expressions, si bien que, tout compte fait,

vous avez une capacité probable d'environ cent mille concepts. Mettons cent mille pour les besoins de la discussion. »

— « Pour les besoins de la discussion, » admis-je.

— « Supposons que vous viviez en étant le seul être humain parmi une bande de grands singes, qui aient un vocabulaire de grognements, de grondements, de rugissements, de sifflements et de coups frappés du poing sur la poitrine, le tout donnant un total de cent concepts. La proportion est de un pour mille, n'est-ce pas ? »

J'allais lui dire qu'il aurait dû être mathématicien, mais l'expression de tristesse que je lus dans ses grands yeux noirs m'en empêcha.

« Mais malgré vos cent mille concepts, » dit-il, « vous pouvez néanmoins être blessé, tomber malade, ressentir une piqûre de moustique, avoir trop froid, trop chaud, trop faim. Et vous ne pouvez communiquer avec eux que dans les limites de leurs cent concepts. Ils vous jugent dans ces limites-là. Ils n'ont pas les moyens de connaître ou d'apprécier le vaste nombre de concepts que vous ne pouvez leur communiquer. Pour eux, vous êtes une créature à peu près sans valeur. Vous ne pouvez pas les vaincre dans un combat, vous ne vous intéressez pas à leurs femelles et vous ne vous battez pas pour elles, vous ne cherchez pas à devenir le chef du troupeau parce que cela ne vous intéresse pas, vous n'appréciez pas la délicatesse de la nourriture cachée sous l'écorce des arbres en putréfaction ; vous êtes chétif, maladif, et, de toute évidence, vous êtes également lâche selon leurs normes de jugement. »

— « Mais je possède cent mille concepts, ce qui me rend supérieur à eux, » dis-je.

— « Non, » contesta-t-il. « Pas supérieur. Car vous jugez selon quelles normes, les leurs ou les vôtres ? »

— « Différent d'eux, alors, » dis-je.

— « Différent, » répondit-il. « Voilà le point important. Maintenant, supposez qu'un jour vous rencontriez un groupe d'êtres humains, vos égaux. Supposez que vous trouviez le moyen de vous échapper de la tribu de singes, pour fonder une communauté d'êtres humains, de sorte que vos cent mille concepts acquièrent une valeur. Et plus encore, de sorte que vous puissiez en faire usage, ainsi que de tout ce qu'ils représentent. Ne le feriez-vous pas ? »

— « Vous voulez parler des pouvoirs *psi,* évidemment, » dis-je, « et je vois l'analogie. Mais supposez que les singes reconnaissent ma différence, reconnaissent que je puis penser dans des domaines qui leur sont interdits. Supposez, par exemple, qu'ils voient la relation existant entre l'arbre pourrissant et une source de nourriture sous son écorce. Supposez qu'ils essayent d'utiliser mes concepts supplémentaires et me demandent de concevoir une méthode pour faire tomber un plus grand nombre d'arbres, de manière qu'il y ait davantage à manger ? »

— « Est-ce que cela vous gênerait ? » demanda-t-il. « Bon. Supposez qu'ils inventent un autre grognement signifiant qu'ils reconnaissent que vous êtes différent d'eux. Ils auraient ainsi un vocabulaire de cent et un

concepts. Mais en face des cent mille vôtres, cela ferait-il une grosse différence ? »

— « Ecoutez, Swami, » dis-je d'un ton sérieux. « J'ai fait plus que d'inventer un nouveau concept. J'ai essayé de comprendre vos talents *psi.* Non pas seulement de les reconnaître, mais de les comprendre. Tous. Je cherche un moyen de les soumettre à un examen scientifique, d'élaborer un système d'étude des lois les gouvernant, de les mesurer, de les commander, de les prévoir. Ils sont réels, ils agissent — quelque part, d'une manière quelconque, ils font partie de la loi naturelle. L'homme peut comprendre la loi naturelle s'il essaye. C'est cela la science. »

Il hocha la tête.

— « Il y a longtemps, » dit-il, « nous avons eu une conversation sur ce sujet. J'avais été offensé, et j'avais eu peur, à l'époque. Je vous ai donné des explications en un jargon métaphysique. Mais mes sentiments, mes sentiments *psi,* si vous voulez, étaient réels. Peut-être puis-je mieux m'exprimer cette fois-ci. Le défaut est dans ce que vous appelez une méthode scientifique. Oui, les pouvoirs *psi* font partie de la loi naturelle, mais la méthode scientifique telle que vous la concevez ne peut les embrasser. Il faut qu'il y ait... Il doit y avoir... »

Il s'interrompit. Il essayait évidemment de trouver un grognement, un sifflement, ou un coup frappé du poing sur la poitrine qui appartînt à mon vocabulaire.

— « Passons à une autre analogie, » dit-il.

— « Allons-y, » dis-je.

— « Supposez qu'un philosophe grec de l'antiquité rencontre un savant moderne étudiant le soleil. Supposez que ce Grec dise à notre savant : « Parlez-moi du soleil. » Le savant entame un exposé très large sur ce que nous savons actuellement du soleil. « Non, non ! » s'écrie alors le Grec. « Faites-moi grâce de ce jargon vague et mystique. Tout cela n'a pour moi aucun sens. Dites-moi plutôt combien le char d'Apollon a de roues, combien de chevaux le tirent dans le ciel, de quel métal il est fait, quelles en sont les dimensions, quelles figures sont sculptées sur ses portes. Soyez scientifique, mon vieux ! » Que pourrait répondre à cela le savant ? »

— « En résumé, » dis-je, « en voulant mesurer les pouvoirs *psi* et en obtenir une description, c'est comme si notre science essayait de mesurer un char qui n'existe pas, conduit par un dieu qui n'existe pas. »

— « Oui. »

— « Mais les pouvoirs *psi* existent. »

— « Le soleil existe, » dit-il. « C'est le cadre où vous êtes enfermé qui vous empêche de connaître et de mesurer ces pouvoirs. L'homme n'aurait rien pu apprendre de plus sur le soleil s'il avait continué d'y penser sous la forme du char d'Apollon. »

Nous étions dans une impasse. Je ne pouvais abandonner ma tentative scientifique pour comprendre ces pouvoirs, de même que le Grec ne pouvait abandonner sa certitude qu'Apollon conduisait son char dans le ciel.

*
* *

Je me souvins de cette conversation, mais je n'y réfléchis pas assez. Je l'interprétai simplement comme le désir du Swami de parler à quelqu'un, peut-être de faire remonter ses actions à mes yeux, puisque, manifestement, je respectais Jennie et George plus que lui. Je ne compris pas à ce moment qu'il s'agissait d'une sorte de discours d'adieu — en leur nom à tous.

J'étais trop occupé à régler à l'époque une infinité de détails et je pense que ma première réaction fut une irritation de voir qu'il m'avait fait perdre vingt minutes alors que des affaires autrement plus urgentes m'attendaient.

Des affaires urgentes comme, par exemple, les préparatifs de leur mariage collectif. J'étais stupéfait de constater qu'une année s'était presque écoulée depuis qu'ils m'avaient annoncé leur intention de se marier : Annie et le Swami, les garçons et les filles. Je n'y avais guère pensé et, s'il m'arrivait de m'étonner vaguement de ne plus en entendre parler, je me disais que la raison en était qu'eux aussi travaillaient fiévreusement.

Quoi qu'il en soit, le mariage multiple eut finalement lieu. La responsabilité de cette cérémonie ne manqua pas de m'échoir ; le contraire m'eût surpris. Heureusement, Sara s'occupa de tout à son habitude et s'en tira mieux que je ne l'eusse fait. Je n'eus à officier qu'au cours de la réception qui suivit. Les parents des garçons étaient tous là ; c'était la première fois que je les voyais, mais eux aussi se débrouillèrent si bien sur mon dos que ce fut comme s'il s'était agi de mes propres enfants.

Après la réception il me resta tout juste assez d'énergie pour me traîner jusqu'à mon appartement. J'étais complètement à plat et légèrement fiévreux.

— « Quelqu'un a-t-il songé à prendre des dispositions pour leur voyage de noces ? » m'entendis-je murmurer en m'allongeant sur le lit pour récupérer assez de forces avant de me déshabiller.

Je m'endormis en me disant pour me réconforter que Sara y veillerait.

Je fus réveillé par le téléphone posé près de mon lit et avec la vague idée qu'il sonnait depuis longtemps. J'ouvris des paupières rugueuses comme une râpe et je vis par ma fenêtre que l'aube était grise et sale. Je n'avais même pas pris la peine d'éteindre la lumière et de baisser le store et j'étais encore tout habillé.

— « Oh ! la barbe ! Pourquoi ne vérifiez-vous pas le numéro ? » grommelai-je dans le récepteur quand j'eus finalement réussi à enlever le combiné de son support.

— « Ralph ! Ralph ! Ne raccrochez pas. Ici Henry ! »

La voix de granit de Tête de Pioche finit par me tirer de ma torpeur.

— « Oui, Henry, » grognai-je sans cet empressement alerte et joyeux que devrait manifester en toutes circonstances le bras droit d'un patron.

— « *L'astronef est parti,* » dit-il. « Je viens d'avoir un coup de fil de la Sécurité. Je vous y retrouve. »

Il me sembla l'entendre reposer le récepteur avec fracas. Eh bien, je n'aurais pas à m'habiller, c'était ça de gagné ! Un smoking dans lequel on a dormi est exactement ce qui convient pour aller à la recherche d'un astronef échappé.

V

Nous arrêtâmes notre voiture en même temps, Henry et moi, dans la partie du parc de stationnement réservée aux chefs, jaillîmes avec ensemble par les portières, et courûmes vers le hangar de l'astronef. Un petit groupe de gardiens, de policiers et d'hommes des services d'entretien s'étaient assemblés près de la porte d'entrée. Ils s'effacèrent quand nous y arrivâmes haletants. L'astronef était bel et bien parti. Le toit du hangar était convenablement replié, comme il avait été prévu, laissant apparaître les nuages roses et le ciel bleu.

— « Vous parlez d'un voyage de noces ! » dis-je à Henry.

— « Vous croyez qu'ils ont emmené leurs femmes ? » demanda-t-il.

— « Vous croyez qu'ils auraient choisi ce matin entre tous les autres pour un simple essai ? » demandai-je à mon tour.

— « Vous croyez qu'ils auraient risqué la vie de leurs femmes avant d'essayer l'engin ? »

— « Vous croyez sans doute qu'ils n'étaient pas absolument *sûrs* de ce qu'ils faisaient depuis le début ? »

Nous ne prenions même pas la peine de nous répondre mutuellement.

— « Nous ferions mieux de voir le laboratoire. Logart y couchait ces derniers temps, » dit Henry. « Ces gamins-là auraient pu faire décoller l'astronef pour s'amuser, vous savez. » Il secoua la tête avec colère. « Cette jeune génération ! »

Le petit groupe d'employés qui s'était reformé à la porte derrière nous recula de nouveau pour nous laisser sortir. Ils nous regardèrent avec curiosité, se demandant ce que nous allions faire maintenant. Les chefs étaient censés pouvoir faire face à n'importe quelle situation, même à une disparition d'astronef.

Nous nous dirigeâmes vers le laboratoire qui n'avait jamais été remis d'aplomb sur ses fondations. Ni l'un ni l'autre, nous ne semblions très pressés maintenant. Nous gravîmes les marches de la véranda et frappâmes poliment à la porte. Nous attendîmes. Personne ne répondit. On n'entendait aucun mouvement à l'intérieur. J'essayai de tourner la poignée et la porte s'ouvrit sans difficulté.

Nous regardâmes dans le vestibule et la maison m'apparut exactement comme nous l'avions achetée à ses propriétaires antérieurs. Nous entrâmes et j'aperçus une enveloppe sur la table du vestibule. J'en regardai la suscription et vis qu'elle m'était adressée. Je la pris et la tins à la main pendant que nous explorions la maison. Il n'y avait plus d'occupants, évidemment.

Tandis que nous allions de pièce en pièce, je m'aperçus de quelque chose de très remarquable. Malgré ma lassitude, ma léthargie avait disparu. Je ne me sentais plus aller à la dérive le long de courants que je ne pouvais ni comprendre ni commander. J'étais revenu à un état d'esprit où j'étais capable de me souvenir et de réfléchir, et déjà les événements des

derniers mois étaient entourés d'une brume comme un rêve qui vous revient en mémoire.

— « Ne vous sentez-vous pas extraordinairement lucide, ce matin, Henry ? » demandai-je.

Il me lança un rapide coup d'œil.

— « J'ai d'abord cru que je perdais toute énergie, parce que j'en étais venu au point où je ne m'inquiétais plus de la construction de l'astronef, » dit-il. « Puis j'en suis arrivé à ne plus m'inquiéter de ce que je ne m'inquiétais plus. »

— « Moi aussi, » dis-je. « Et maintenant je me sens ragaillardi. »

— « Moi aussi, » dit-il. Puis il ajouta énigmatiquement : « Ce Logart ! »

Nous entrâmes dans le living-room. Les chaises et le divan étaient aussi coquettement disposés que chez n'importe qui — grâce à Annie sans doute. L'entrée de la maison m'avait été refusée à moi, mais non à Annie !

— « Cette enveloppe m'est adressée, » dis-je.

— « Alors, ouvrez-la, » dit Henry.

Nous nous installâmes dans des fauteuils et je tirai une feuille de l'enveloppe non cachetée. Le texte en était proprement dactylographié. Je me serais attendu à ce que le message commençât par un cliché du genre : « Quand vous lirez ces lignes, nous serons loin, » mais Logart, dont la signature était au bas de la page, n'avait pas gaspillé de mots pour une entrée en matière si évidente. Je me mis à lire tout haut pour Henry.

Un homme peut grandir jusqu'à une certaine taille, » commençait Logart. *Après cela, il ne peut plus que grossir. Il en est de la civilisation de l'homme comme de l'homme lui-même. Quand une civilisation a plus à perdre qu'à gagner en essayant de réaliser un rêve, c'est le rêve qui meurt. Quand une civilisation se met à avancer à reculons dans l'avenir, en restant tournée vers le passé, c'est la civilisation qui meurt.*

» *Un jeune homme doit quitter son foyer et les parents qui l'ont élevé ou bien souffrir les conséquences de n'être jamais supérieur à ses parents. L'histoire est pleine de migrations de tels groupes de jeunes gens. Des groupes de jeunes gens dont le rêve ne peut être réalisé que là où il y a de la place pour qu'un rêve puisse se développer.*

Je regrette que vous ne puissiez nous accompagner, Kennedy. Vous avez fait de votre mieux pour cela. Nous aussi. Mais que serait la vie pour vous dans un cadre où vous ne pourriez jamais pénétrer, où toutes vos valeurs sûres ne sont plus vraies, où toute la sagesse que vous exercez dans le commerce de vos semblables ne vous est d'aucune utilité ? Malgré toute votre sympathie, vous n'avez jamais cru réellement que les pouvoirs psi *appartiennent à un cadre tout à fait différent. Vous avez toujours cherché à les adapter à vos notions préétablies de ce que doit être la réalité.*

» *Nous nous souviendrons tous de vous avec la plus profonde gratitude, car vous avez été celui qui a réuni une masse* psi *décisive. Je n'ai eu qu'à en* « *arranger* » *les éléments en son potentiel dynamique. Jennie, le Swami et George étaient, en un sens, vos enfants* psi. *Soyez fiers de leur avoir donné un bon départ.*

» *Quelque part, parmi les étoiles, où il y a de la place pour nous développer, nous formerons une colonie, puis une culture fondée sur les pouvoirs* psi. *Donnez-nous votre bénédiction et souhaitez-nous bonne chance.*

» LOGART. »

Je regardai Tête de Pioche et il me rendit mon regard.

— « Dommage, Ralph, » dit-il.

Il soupira. Lui aussi, il avait apporté son concours et il était déçu que Logart n'en eût pas fait mention. Ce Logart ! « Enfin, » dit-il finalement, en reprenant son aplomb, « la première chose est d'aller déjeuner. Après, il s'agira de secouer notre service des Relations Extérieures de son apathie et de lui faire rédiger quelques communiqués pour la presse qui, elle aussi, va se réveiller, j'en suis sûr. Ensuite, il faudra essayer d'expliquer tout cela au Pentagone, notamment comment il se fait que nous ne les avons pas empêchés de s'emparer de l'astronef. Et puis il y a le Congrès, à qui nous devrons expliquer pourquoi nous avons employé tout l'argent qu'il nous a poussés à prendre. Et quand tout cela se sera tassé et aura eu son épilogue dans un vote, nous aurons encore des calculatrices à fabriquer. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Voyons, Ralphie, mon garçon, » dit-il en secouant le doigt si énergiquement que je me redressai dans mon fauteuil. Il ne sembla pas le remarquer, car ses yeux étaient voilés comme s'il avait eu le regard fixé à l'infini. « Ce Logart n'a rien inventé avec ses nouveaux cadres. Il a peut-être raison en disant que les vieilles personnes sont trop ancrées dans leurs habitudes pour en changer, mais il y aura d'autres enfants impétueux et indépendants qui voudront quelque chose de différent. Vous verrez.

» Mais commençons par le commencement. Allons déjeuner. »

Nous gagnâmes la cafeteria de l'usine, où l'activité est grande, à cette heure où l'on sert le petit déjeuner aux hommes dont les épouses sont trop paresseuses pour se lever avant leur départ au travail. La salle était figée dans un silence tel que le bruit d'une cuiller heurtée par inadvertance contre une tasse à café faisait l'effet d'un coup de poing. La nouvelle s'était répandue.

La vue d'Henry et de moi, seuls au bout d'une longue table, piochant calmement dans le tas de brioches placé devant nous, sembla ramener un peu la confiance. Si nous pouvions manger, c'est que les choses n'étaient peut-être pas si mauvaises. Henry avait calculé son effet et j'aurais dû en faire autant, parce que c'est mon travail. Le bruit reprit dans la cafeteria jusqu'à atteindre son niveau normal, suffisant à masquer notre voix.

— « Ecoutez, » me dit Henry en pointant une cuiller sur moi. « N'abandonnez pas. Vous étiez sur la bonne voie. Il faut toujours des gens exceptionnels pour faire des choses exceptionnelles. Ne restez pas à vous morfondre parce que vous gens exceptionnels ont *fait* quelque chose d'exceptionnel. Mieux vaut vous habituer à cette idée. Souvenez-vous de ce que je vous dis. »

Je regardai ce qui restait de confiture au fond de mon assiette.

Oui, je m'en souviendrais. Il y aurait peut-être d'autres individus exceptionnels à l'avenir, mais je ne pourrais jamais oublier Jennie, le Swami et George. Logart avait raison. Maintenant, avec le souvenir et la réflexion, ils étaient comme mes enfants. Des enfants qui, en grandissant de façon parfaitement normale, avaient subi l'attraction d'un étranger fascinant — car Logart resterait toujours un étranger dans mon incapacité à le comprendre — et s'étaient échappés dans le monde, dans l'univers, pour y frayer leur chemin en dehors de ma protection, pour y bâtir une nouvelle sorte de vie que je ne pourrais jamais partager.

Mais ils n'avaient pas tout emporté. Ils m'avaient laissé quelque chose de précieux : le souvenir, et la réflexion.

(Traduit par Roger Durand.)



Pour conserver votre collection de « FICTION »



Pour satisfaire aux demandes nombreuses qui nous sont parvenues, nous vous présentons une reliure cartonnée à tiges métalliques mobiles d'un maniement extrêmement pratique qui permet de relier instantanément un semestre de « Fiction » et de le transformer en un livre élégant avec titre or sur le dos, qui trouvera sa place sur les rayons de votre bibliothèque.

Vous pourrez ainsi réunir à portée de votre main, en deux volumes, l'année complète de « Fiction » tout en ayant la possibilité de détacher un ou plusieurs exemplaires très facilement et dans le minimum de temps si vous désirez les consulter isolément.

Chaque reliure est livrée avec une étiquette assortie portant en lettres dorées l'indication des numéros qu'elle est destinée à contenir. N'omettez pas, avec votre commande, de spécifier l'étiquette désirée : « nos 1 à 7 » ; « 8 à 13 », etc., ainsi que le type de reliure dont vous avez besoin (type A, pour les nos 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du no 38 ; type B, pour les nos 8 à 37 inclus).

Cette reliure est vendue à nos bureaux au prix de **3,45 N F.**

Frais d'envoi à domicile, pour la France et l'Union Française, pour 1 reliure : **1,20 N F ;** pour 2 reliures : **1,50 N F ;** pour 3 reliures : **1,95 N F.**

Pour l'étranger, conditions suivant tarif postal en vigueur. Paiement par chèque bancaire, mandat, chèque ou virement postal. (C. C. P. Editions OPTA-Paris 1848-38.)

AVANTAGE SPÉCIAL A NOS ABONNÉS

Nos abonnés bénéficient d'une réduction de 10 % sur le prix de chaque reliure.

Adressez toutes vos commandes aux

« ÉDITIONS OPTA », 96, rue de la Victoire — PARIS-9e

Sous le vieux Pont-Neuf

par R. et R. BOREL-ROSNY

R. Borel-Rosny est le petit-fils du grand Rosny, et sa signature est donc fort à sa place dans une revue comme « Fiction ». *En collaboration avec sa femme (d'où la double initiale), il a écrit plusieurs romans policiers. La nouvelle qui suit représente leur premier essai dans le domaine du fantastique. Elle raconte un étrange phénomène, où s'annulent les dimensions de l'espace.*



LEUR tête émergeait. Leurs épaules sortaient parfois de l'eau, y retombaient dans un éclaboussement blanc. Mais leurs mains se crispaient sur le dos de la barque. Ils ne pouvaient songer à la retourner. Elle était beaucoup trop lourde et, de toute façon, Tony n'aurait pas su s'y prendre pour remonter à bord. Ils se cramponnaient à force, désespérément.

Des paquets de mer jetaient la barque à gauche, à droite et elle dansait avec des grâces d'otarie, se rapprochait, s'écartait, disparaissait soudain au creux d'une vague, se redressait d'un coup et se laissait aller mollement pendant quelques instants pour repartir ensuite à vive allure, les deux hommes agrippés à ses flancs.

La côte était à huit cents mètres, peut-être mille. Mais déjà le soleil était couché, il faisait sombre et dans un quart d'heure au plus, il ferait tout à fait nuit. Il ne fallait pas compter sur un secours venu de la terre. Personne n'avait pris garde à leur départ et personne ne s'inquiéterait de ne pas les voir revenir. De toute évidence, nul n'avait vu le bateau chavirer. Les deux hommes étaient seuls. Irrémédiablement.

La mer devenait moins houleuse comme il arrive souvent après la tombée de la nuit. La barque se tenait tranquille, à présent, comme lassée d'avoir fait la folle pendant une demi-heure.

— « Tony, qu'est-ce que tu dis de ça ? »

L'un des hommes s'était dressé, ses deux mains posées bien à plat sur le bois mouillé tandis que ses jambes et ses pieds battaient l'eau doucement, presque de façon imperceptible. D'un rétablissement, il fut sur le dos du bateau, les jambes écartées, aussi à l'aise que s'il eût enfourché un cheval de bois.

— « Oh ! Marc... Tu as réussi ? »

Marc secoua la tête. Une sorte de grognement sortit de sa gorge — peut-être était-ce un rire étouffé ? Il avait serré les lèvres et regardait son frère avec au fond des yeux une lueur méchante. Tony haussa le cou. Il écarquillait les yeux. La manœuvre de son compagnon pour se hisser sur le dos de la barque avait paru très simple et pourtant, il ne savait

 © 1960, *by Fiction and R. Borel-Rosny.*

comment s'y prendre pour le rejoindre. Il n'osait lâcher prise un seul instant, sachant fort bien qu'il ne pourrait jamais plus se raccrocher. Et s'il ne le pouvait pas, c'en était fait de lui.

— « Marc... Aide-moi ! »

Il y avait un sanglot dans sa voix, mais son frère ricana méchamment.

— « Non. »

Ayant dit, il se tourna ostensiblement de l'autre côté. Vers la ligne sombre que piquetaient des points d'or clignotants. Là-bas, tout au long de la digue, des gens marchaient tranquillement, solitaires, en fumant leur pipe, ou bien par petits groupes exubérants. Des couples assis sur les bancs de la promenade ou devant l'apéritif du soir, bavardaient et riaient, se disputaient peut-être. Mais qu'importe. Tout ça, c'était la vie. La bonne vie chaude et bruyante. Il était grandement temps de songer à retourner là-bas ! Marc évalua le temps qu'il faudrait pour parcourir la distance. Moins d'un kilomètre. Ce n'était pas tellement loin. Après tout, il était bon nageur. Champion dans son genre. Il s'en tirerait fort bien. La mer qui remontait l'aiderait. En outre, il se sentait en pleine forme.

— Marc ! »

La voix de son frère semblait venir de très loin. Cet imbécile n'avait pas encore compris. Devait-il lui faire un dessin, ou quoi ? Il fit un mouvement, tout prêt à plonger.

— « Marc ! Attends ! »

Tony avait crié si fort que Marc tressaillit, retenant son souffle malgré lui. Enfin, il murmura, comme à regret :

— « Qu'est-ce que tu veux, *maintenant* ? Tu sais bien que c'est fini pour toi. »

L'homme qui était encore dans l'eau et dont les mains bleuies par l'effort tenaient toujours, eut une sorte de hoquet. Il bégaya, incrédule :

— « Fini ?... Pour moi ? »

Il était évident qu'il ne comprenait pas. Plusieurs fois, il répéta les mots avec la même incompréhension, puis, soudain :

— « Tu ne veux pas dire... Oh !... Tu as fait chavirer la barque *exprès* ? »

Cette fois, ça y était. L'idiot avait enfin saisi. Marc eut un rire bref. C'était plus commode, mais bien dommage pour ce pauvre Tony. Il mourrait fâché.

— « Et alors ? »

— « Mais... Je ne sais pas nager, moi ! »

— « Evidemment ! Autrement, ça n'aurait pas valu le coup ! »

Les yeux horrifiés de Tony dévisageaient son frère au travers des embruns. Marc... Son frère. Un étranger. Un ennemi.

— « Pourquoi ? »

Pourquoi ? A cause de Geneviève. Geneviève qui était la femme de Tony et que Tony adorait. Geneviève qui aimait son mari et qui ne serait jamais à un autre. Du moins tant que ce dernier serait en vie. Après ? Peut-on jamais savoir ? Les femmes oublient vite. Marc rit plus

fort, sûr de lui, de l'avenir. Oh ! Il saurait bien comment faire, une fois Tony éliminé.

— « Pourquoi ? » répétait Tony. « C'est à cause de Geneviève, hein ? »

A présent, la mer était tout à fait calme. Le bateau restait tranquille, bougeant à peine. Nonchalamment, Marc se retourna sur le ventre, demeura immobile, étendu confortablement, les bras en croix.

— « On ne peut rien te cacher ! »

Sa voix sonnait clair, avec une intonation de triomphe insolent, et soudain, ses doigts s'activèrent à desserrer d'autres doigts encore crispés sur le bord du bateau.

— « Salaud ! » grogna Tony en lâchant prise.

Il n'y eut même pas de floc ni d'éclaboussures. Le corps de Tony disparut en même temps que Marc plongeait. Un instant plus tard, celui-ci nageait vers la côte.

***

Elles avaient parlé de tout et de rien pendant plus d'une heure. A présent, Annie se taisait. L'approche du soir la rendait toujours un peu mélancolique. Geneviève, songeuse, buvait à petits coups une tasse de thé très noir, comme elle l'aimait.

Soudain, d'un mouvement brusque, inattendu, Geneviève reposa sa tasse. Annie sursauta.

— « Je dois partir... »

Geneviève se leva. D'une main hésitante, machinalement, elle défroissait sa jupe, lissait des plis imaginaires. L'autre jeune femme la regardait avec ébahissement, ses deux mains soulevées sur le bord de la table où le thé et les gâteaux étaient servis.

— « Partir ? Déjà ? Mais... Pourquoi ? Tu disais tout à l'heure que, puisque Tony était absent... »

Geneviève secoua la tête, sourit avec gêne.

— « Je sais... Oh ! Je sais bien. Seulement... *Il faut que je m'en aille !* »

Les mains d'Annie retombèrent sur la table, sans force, semblables à deux oiseaux lassés.

— « Comme tu voudras, chérie, mais... »

— « Excuse-moi, Annie. »

Déjà Geneviève courait vers la porte. Annie se leva à son tour. Elle traversa le salon, alla jusqu'à la fenêtre où elle arriva juste à temps pour apercevoir Geneviève qui sautait dans un taxi, sans même attendre qu'il se soit complètement arrêté. Perplexe, Annie se demanda ce qui arrivait à son amie, d'habitude si calme, si pondérée. Elle revint à pas lents vers la table. L'air était devenu pesant, Annie respirait mal. C'est d'une main tremblante qu'elle saisit la théière. Le thé lui parut amer et les gâteaux avaient mauvais goût.

Elle fit une petite grimace. Un après-midi gâché. Par la faute de Geneviève. Qu'est-ce qui avait troublé ainsi son amie ? Quelque mauvaise nouvelle ? Pourtant, Geneviève en arrivant tout de suite après le déjeuner,

était joyeuse et gaie, selon son accoutumée. A présent, la sage, la tranquille Geneviève agissait bien étrangement...

Le taxi roulait vite malgré l'encombrement, en direction de la Seine. Geneviève penchée en avant, les mains appuyées sur les coussins du siège, gardait son regard fixe. Un regard vague, étrange qui effleurait les choses et, peut-être, ne les voyait pas.

— « Vous me direz où j'arrête ? » dit le chauffeur sans se retourner comme le taxi passait les guichets du Louvre.

— « Allez toujours... Longez le fleuve, » répondit-elle dans un murmure rauque.

Après un court silence, elle ajouta :

« Je veux voir l'eau... »

Cette fois le chauffeur se retourna à demi. Par-dessus son épaule, il coula un bref regard à la jeune dame qui voulait voir l'eau. Se pourrait-il que ?...

Un instant, il se demanda s'il n'allait pas intervenir, lui faire remarquer que la vie a ses bons côtés. Il ne s'agit que de savoir les prendre. Juste un petit discours pour lui remettre la cervelle en place, si tant est qu'elle en possédât une. Toutefois, il n'en fit rien. Après tout, les gens sont libres de disposer d'eux-mêmes. Et lorsqu'une belle fille est en cause, il vaut mieux faire le mort, sinon Dieu sait où ça peut vous mener.

— « Arrêtez ! » cria soudain Geneviève comme la voiture passait à la hauteur du Pont des Arts.

Lorsqu'elle lui remit le prix de la course, le chauffeur remarqua que la jeune femme n'était nullement désespérée. Seulement pressée. Très pressée et peut-être un peu anxieuse.

Il démarra promptement et s'en fut, rassuré.

***

Il coulait.

Cela dura longtemps. Des siècles. Et pendant tout ce temps l'eau dure le fouetta, le roula, le culbuta, le redressa et finalement l'entraîna vers le fond. Tandis qu'il tombait comme une pierre, les bras tendus à la verticale, la tête inclinée sur l'épaule, il eut une dernière vision de la Vie, *là-haut*. Dans l'air léger où l'on respire à l'aise.

Là-haut...

Un homme qui avait été son frère nageait tranquillement vers la côte. Vers la vie. Vers un visage de femme aux yeux tendres, au sourire doux. Pour cette femme-là, cet homme est devenu un criminel. Elle ne le saura sans doute jamais. Et peut-être qu'un jour, après longtemps, elle et *lui* — le meurtrier...

Non. Des choses pareilles ne peuvent arriver.

Non...

Il hurla. C'est-à-dire qu'il pensa hurler. Car déjà, l'eau était la plus forte. Il ne pouvait plus refermer la bouche.

— « NON. NON. NON ! »

Il se débattit furieusement contre l'eau indifférente. Mais ses bras, comme ses jambes inutiles, abandonnèrent, retombèrent, flottèrent autour de lui, tout comme des guenilles se balancent dans le vent, accrochées au détour d'une haie.

— « Geneviève... »

Et sa tête dodelinait en mesure au rythme des flots.

Geneviève. Geneviève. Geneviève...

Il n'espérait plus et tout était noir. Dans quelques secondes, il serait mort et il le savait. Il renonça. Un dernier appel ne passa pas ses lèvres closes.

***

L'eau roulait de petites vagues grises, ourlées de noir et de vert sombre. Elle coulait avec un clapotis monotone, à peine audible. Juste un murmure. La nuit tombait vite. La rumeur de la ville n'arrivait pas jusque-là, sauf de temps à autre le bruit d'un coup de frein brutal ou le heurt de deux pare-chocs. Geneviève marchait le long de la berge et c'est tout juste si deux ou trois clochards se retournèrent sur elle. Il n'y avait pas d'autres promeneurs. Sous le Pont-Neuf, elle s'arrêta, indécise, humant l'air humide. Dans ses yeux inquiets qui essayaient de percer l'ombre, il y avait de l'étonnement, une perplexité angoissante. De toute évidence, elle ignorait ce qu'elle était venue faire là. Pourtant, elle savait parfaitement qu'il lui fallait être là et qu'elle allait avoir précisément quelque chose à faire.

Elle regarda la Seine, scruta longuement l'eau qui s'assombrissait un peu plus chaque seconde et où traînaillaient encore des lambeaux de lumière grise mêlée à des reflets de plomb. Elle se laissa tomber sur la pierre qui borde le quai. Ici, en cognant contre les piles du vieux pont, la Seine se donne des allures d'océan. L'eau bouillonne, arrive en vagues courtes et brutales, se heurte au flanc des barques amarrées tout contre. L'une d'elle était retournée et se balançait doucement la quille en l'air. Le regard pensif de Geneviève s'arrêta sur une grosse bûche, venue là, on ne sait comment, à quelques centimètres de l'endroit où elle s'était assise. De la pointe de son soulier, elle fit glisser sans effort la lourde pièce de bois dans l'eau grise. Cela fit un floc sourd qui résonna douloureusement comme une longue plainte. La jeune femme frissonna bizarrement et ferma les yeux.

— « *Geneviève...* »

C'était un appel venu du fond du fleuve. De ce côté-ci ou de ce côté-là ? Geneviève n'aurait pas pu le préciser. Il venait de si loin. Dès qu'elle l'entendit, cependant, elle sut pourquoi elle était venue et ce qu'elle avait à faire.

Geneviève...

Elle se pencha davantage sur l'eau. Ses cheveux tombèrent sur ses yeux effleurèrent la surface et, mouillés, collèrent à son visage. Ses bras se tendirent, glissèrent dans l'eau jusqu'aux épaules.

— « Tony... Oh ! Tony... »

***

Venue d'ailleurs, de très loin, la voix chère murmurait à son oreille.

— « Je suis là, Tony... Courage, mon chéri... »

Il ne s'étonna pas. Jamais Geneviève ne l'avait déçu lorsqu'il avait eu besoin d'elle. Elle était toujours là.

— « Tu es venue... »

— « Naturellement. Attends, Tony chéri. Je vais t'aider... »

Il ne s'étonna pas davantage quand un bras frais entoura son cou, souleva sa tête avec douceur.

— « Geneviève, mon amour... C'est si loin, *là-haut*... »

Il reconnut l'éclat de son rire et il sentit son souffle tiède dans son cou. C'était si bon de n'être plus seul. Elle lui parlait à l'oreille, le rassurait :

— « Chut, chéri... Laisse-moi faire. Je te ramènerai... »

Elle nageait d'un mouvement lent et sûr, d'un seul bras. De l'autre, elle le soutenait. Oh ! c'était une bonne nageuse. Et prudente. Avec elle, il était certain d'atteindre la côte.

A présent, il avait la tête hors de l'eau et il respirait mieux. L'eau ne le gênait plus du tout. Il put voir les étoiles cligner l'une après l'autre. Elles brillaient d'une jolie lueur, rassurantes. Et il se sentit en paix avec tout le monde. Même avec Marc. Un instant, il se demanda si son frère avait déjà regagné le bord et ce qu'il penserait en le voyant revenir sain et sauf.

Le bras de Geneviève traçait un éclair blanc toutes les deux ou trois secondes, chaque fois qu'il fendait la surface de l'eau.

— « Voilà Tony chéri... Nous y sommes. »

Elle poussa un gros soupir. Sans doute était-elle lasse ? Tony ferma les yeux.

***

La petite foule s'écarta vivement. L'homme qui était à genoux penché sur le corps immobile se releva lentement, le visage tout ruisselant de sueur. D'un geste machinal, il passa la main sur son front, puis tout aussi machinalement l'essuya le long de son pantalon de flanelle blanche.

— « Alors, Docteur, » demanda quelqu'un, « il n'est pas ?... »

Le docteur secoua la tête, se gratta le derrière de l'oreille avec l'extrémité de son pouce. Il était visiblement déconcerté.

— « Non, » dit-il enfin. « Il n'est pas mort et il s'en tirera. Toutefois... »

Il n'en dit pas davantage mais il était bien évident qu'il était surpris et tous les assistants partageaient son étonnement.

— « Tout de même, on peut dire qu'il a eu de la chance, le petit Tony. Un sacré coup de veine, non ? »

Les regards se tournèrent de l'autre côté, où d'autres hommes regardaient un autre corps inerte.

— « Celui-là pourtant est bien mort ! »

Cela ne faisait pas de doute. Aussi mort que Napoléon dans son tombeau des Invalides et tout aussi définitivement. Brusquement, tout le monde fit volte-face. Il y eut des hochements de tête, des exclamations étouffées. On se précipita. Des pêcheurs remorquaient une embarcation. La barque

des deux frères qu'ils avaient trouvée, retournée, à huit cents mètres de la terre.

— « Tiens, » fit avec curiosité l'un des pêcheurs, « c'est celui qui savait nager qui s'est noyé. »

Un vieux marin, qui avait vu tant de choses que rien ne l'étonnait plus jamais, grommela dans sa barbe que tout ça, c'était des diableries. Quand a-t-on jamais vu un type qui ne sait pas nager parcourir la moitié d'un mille en mer sans se noyer ? Tandis que l'autre, un petit futé qui nageait si bien qu'il vous aurait traversé la Manche comme un passage clouté, on le retrouve tout mort. Extraordinaire, ça. Une diablerie.

— « Regardez, » dit soudain un gros homme qui portait un chapeau de paille et des lorgnons. « Regardez... Il a dû recevoir un coup, se cogner quelque part... »

Sur le front du mort, il y avait une grande balafre qui semblait partager la tête en deux.

— « C'est pour ça ! Il a perdu connaissance et s'est noyé... »

Il n'y avait que désolation et pitié sur les visages mornes des gens groupés autour du cadavre. Seul le vieux marin hochait la tête. Il n'était pas convaincu.

*
* *

Le vieux était vêtu d'une invraisemblable capote bleue qui avait connu les beaux jours de la Marne. D'une musette rebondie, pendue à son épaule, dépassaient un litre de vin et la moitié d'un pain de fantaisie. Intrigué, il regardait la jeune femme courbée. Que pouvait-elle bien chercher dans l'eau à cette heure et dans cette quasi-obscurité ? Il avança d'un pas. La jeune femme ne l'entendit pas. Elle demeurait penchée, les bras entièrement plongés dans l'eau. De temps à autre, son bras droit ressortait l'espace d'une seconde, puis disparaissait pour reparaître bientôt. Les yeux écarquillés, le vieil homme se pencha à son tour :

— « Vous avez perdu quelque chose ? » demanda-t-il d'un ton poli.

La jeune femme sursauta, tourna légèrement la tête de son côté et lui jeta un regard méfiant.

— « Non, » dit-elle. « Je n'ai rien perdu. C'est seulement... »

Elle s'interrompit brusquement, se mordit les lèvres et se détournant, elle reprit son manège. A part le vieux type debout à la même place, le quai était désert. Des ombres irréelles et floues dessinaient sur les piles du pont des formes grotesques qui s'allongeaient, s'étrécissaient, s'étiraient encore, disparaissaient pour renaître aussitôt. Sans doute, les lumières des voitures, circulant là-haut, le long du quai...

Le vieux ne perdait pas la femme de vue. Il suivait tous ses mouvements d'un œil anxieux. Lorsqu'enfin, elle se mit debout, il recula d'un pas. Tournant la tête vers lui, elle sourit. Comme elle ramenait ses bras ruisselants contre sa poitrine, il vit qu'elle tremblait.

— « Vous avez froid, » dit-il. « Vous devriez prendre un petit quelque chose. »

Ce disant, il sortit de la musette la bouteille de gros rouge et un quart réglementaire qu'il emplit à moitié.

— « Buvez ! »

Obéissante, elle tendit la main et but à petits coups le vin épais. Après quoi, elle rendit le récipient à son propriétaire.

— « Merci. »

De la poche de sa robe, elle tira un mouchoir, s'essuya la bouche. Puis sans hâte, se mit en devoir de tamponner ses bras mouillés.

— « Vous savez, » fit-elle tout à coup d'une voix de petite fille, « vous savez... Il fallait *vraiment* que je le fasse... »

Il fixa sur elle le regard sans vie d'un petit œil rond et pâle, tout délavé.

— « Eh bien ! ma petite dame, si j'ai un conseil à vous donner, ne restez pas là... Rentrez chez vous. »

— « Oui. C'est ce que je vais faire. »

Elle inclina la tête, souriant avec gentillesse. Le vieillard la considéra avec un étonnement admiratif. C'était un plaisir de voir, à la lueur falote d'un lointain lampadaire, la douceur de son sourire et la tendresse de ses regards. Mais ni le sourire, ni la tendresse n'étaient pour lui. Le bonhomme le savait bien. Il n'empêche. Il sentait son cœur se réchauffer et ses vieux os devenaient moins douloureux.

Certain, à présent, qu'elle n'avait pas de mauvaises idées, il remonta d'un coup d'épaule la lourde musette, et saluant gauchement, il fit demi-tour et s'en alla.

Demeurée seule, la jeune femme fut un instant désemparée. Elle regardait autour d'elle, troublée, hésitante, les piles noires et blanches du Pont-Neuf, le fleuve qui coulait à petits bruits et la masse plus sombre des barques immobiles. Celle qui avait le dos en l'air retint plus longuement son regard. Elle secoua la tête, incertaine. Tout à l'heure, elle prenait le thé avec Annie et maintenant...

Ce fleuve, ce quai désert... Cela ressemblait à un rêve. Elle poussa un léger soupir, effleura son front de la main. Comme elle se sentait lasse, tout à coup. Son dos lui faisait mal et ses genoux tremblaient de fatigue. Un frisson courba sa nuque. Elle s'aperçut qu'elle claquait des dents.

— « Comme il fait froid ! »

Machinalement, elle leva le bras, consulta sa montre. Si tard ? Et Annie qui attend dans le petit salon tiède ! Annie qui ne doit rien comprendre à ce qui se passe ? Toutes deux bavardaient, tranquilles... Le thé était très noir dans les tasses de fine porcelaine. Très noir. Juste comme Geneviève aime qu'il soit.

Alors... Que fait-elle là ?

... Il faut que je m'en aille...

Cette force singulière qui l'avait poussée... Cette crainte absurde de ne pas arriver à temps... Et puis cette course en taxi. Cette longue station au bord de l'eau et...

Sourcils froncés, elle regardait ses mains, encore un peu humides, que l'eau froide de la Seine avait rougies...

— « Tony ! Oh !... Tony ! »

Tony.

Voilà. Elle croyait comprendre à présent. Ce n'était ni étrange, ni fantastique. Simplement merveilleux. Là-bas, au bord de l'océan où il passe quelques jours avec son frère, Tony pense à elle. Comme elle pense à lui. Le soir surtout. Et ce soir, sans doute a-t-il rêvé de sa présence? Peut-être même l'a-t-il appelée ? C'est une explication qui en vaut une autre. Mais... Qui sait ?

En tout cas, elle est venue. Leurs pensées se sont rejointes, mêlées aux eaux du fleuve et de la mer... Un sourire furtif glissa sur les lèvres de Geneviève. Elle se sentait quand même un peu sotte. Elle eut un dernier regard du côté de l'eau grise et noire et, tournant les talons, elle remonta le long du quai.

Elle marchait vite, ayant hâte de rentrer. Un jour, il faudrait qu'elle raconte à Tony cette drôle de chose qu'elle avait faite aujourd'hui. Un jour... Plus tard.



Tout augmente... les journaux et revues comme le reste. « Fiction » reste une des rares publications dont le prix de vente n'ait pas varié depuis plus de deux ans. Un jour ou l'autre (malheureusement !), nous risquons d'être forcés de hausser ce prix, car les charges qui pèsent sur nous doivent rendre à longue échéance cette mesure inévitable.

Soyez prévoyants : ABONNEZ-VOUS, et vous serez sûrs de continuer pendant un an à bénéficier de « Fiction » moyennant un peu plus de 1,20 N F seulement par numéro. (Voir tarifs en page 1.)

Les ongles

(*The masks*)

par JAMES BLISH

Ce bref épisode du futur, décrivant la lutte entre la résistance et l'occupant dans un pays non précisé, montre une facette mineure du talent de James Blish, dont le roman « Un cas de conscience » (*paru en France chez Denoël*) *a été salué par la critique anglo-saxonne comme le seul ouvrage de science-fiction récent possédant de grandes qualités littéraires* (1).



LE visage totalement inexpressif de la fille avait cette rigidité que provoque la méfiance ou la peur. Elle serrait bizarrement ses mains entre les genoux.

— « Posez vos mains sur la table, » dit l'enquêteur. « Nous savons qu'elles sont peintes. »

Il parlait avec un ton de profond ennui. Autrefois, peut-être, c'était pour convaincre les prisonniers qu'il était au courant de tout qu'il étalait son savoir. A présent, sa tâche ne semblait plus même éveiller ce mince intérêt en lui.

— « Vous vous appelez Margret Noland. Vous logez à Bethesda T (Washington), Secteur Nord, dortoir 458. Votre mari se nomme Lincoln Noland. Vous n'avez pas de permis de travail. Votre numéro matricule est 26 L 24 — 10x5. »

— « Vraiment ? Je suis incapable de me le rappeler. »

L'enquêteur griffonna une note. Probablement une appréciation dans le genre de : *Réactionnaire — Rebelle à la numération duodécimale.* Mais il se contenta de répéter sans que son intonation variât le moins du monde : « Posez vos mains sur la table. »

Cette fois, Margret obéit.

Chacun de ses ongles était orné d'un dessin polychrome, délicat et compliqué. C'était une mode lancée depuis peu, bien que les masses de travailleuses sans emploi des dortoirs ne la suivissent guère. La fille ne portait pas le bracelet, muni d'une loupe en guise de breloque, dont les femmes de la haute société (c'est-à-dire celles qui avaient un emploi et une chambre individuelle) se servaient pour examiner mutuellement leurs ongles tatoués.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le feu aux poudres* » (n° 12); « *Le Livre de vie* » (n° 28) ; « *Survivance* » (n° 45) ; « *Cette Terre dont les heures sont comptées* » (n° 70).

© 1959, *by Mercury Press, Inc.*

— « C'est vous qui les faites. »

— « Non... non... je les applique seulement. »

— « Sans permis de travail. »

— « Oui, » reconnut-elle dans un souffle.

— « Comment pratiquez-vous ? »

— « On m'appelle. Alors, je viens. »

— « Nous le savons. Comment faites-vous l'application ? »

— « On commence par passer une couche de vernis afin d'égaliser la surface de l'ongle et de combler les sillons, » répondit-elle avec hésitation. « Une fois sec, cela donne une pellicule parfaitement lisse. Elle est photo-sensible. Alors, on pose le masque. C'est comme un négatif mais la lumière fluorescente ordinaire convient pour l'exposition. Le développement est plus délicat. Il n'est pas facile de faire venir correctement les couleurs. On a seulement besoin d'eau et d'un peu d'iode. Mais la température doit être calculée avec une grande précision. »

Son débit s'était peu à peu précipité comme si, contre toute logique, elle pensait que l'intérêt de l'enquêteur fût d'ordre purement technique. Brusquement, elle parut se souvenir de l'endroit où elle se trouvait.

— « C'est... c'est simple. Aussi simple que de laver les mains d'un enfant. »

— « Vous n'avez jamais eu d'enfant, » lui fit brutalement remarquer l'enquêteur. « Qui vous fournit les clichés ? »

— « Les uns et les autres. Je me les procure ici et là. Leur vente est légale. »

L'enquêteur appuya sur un bouton et une chaude lumière baigna soudain les mains de Margret tandis que, pitoyables, ses dix doigts aux ongles ornés de dessins multicolores apparaissaient, considérablement agrandis sur l'écran qui se dressait à sa gauche.

— « On m'appelle et j'y vais, » répéta l'enquêteur sans pourtant chercher à la parodier. « Et ensuite, quelqu'un nous appelle, nous. Vous êtes très demandée. Vos motifs sont originaux — et réactionnaires. Ça, qu'est-ce que c'est ? »

L'image de son propre index se profila sur l'écran devant celui de Margret.

— « Hein ? Qu'est-ce que c'est ? »

— « C'est... Oh ! je ne sais pas exactement. Quelque chose de très vieux, un emblème figurant sur un bouclier qui remonte à l'époque où l'on avait encore des boucliers. »

— « Vous ignorez le sens des mots inscrits sur la banderole ? »

— « Je... je ne pensais pas que ce fût de l'écriture. Je n'y ai jamais vu que des arabesques. »

— « *Polloï andres os eis aner,* » déchiffra l'enquêteur. « Savez-vous ce que cela veut dire ? »

— « Non. Croyez-moi, je vous en conjure : je n'ai jamais su que cela eût une signification. »

— « Savez-vous que ce peut être votre arrêt de mort ? »

— « Non... non... Ce n'est qu'un motif ! Rien qu'un motif décoratif. »

Le doigt de l'enquêteur réapparut brusquement sur l'écran.

— « Et celui-là ? »

— « Ce n'est rien du tout. » La voix de la fille, qui se sentait sur un terrain plus ferme, sonnait avec une assurance retrouvée.

— « Ce sont simplement des points de couleurs disposés au hasard. Cela plaît aux gens. Ils y cherchent des formes — comme quand on regarde les nuages. »

Il y eut un déclic étouffé et la chaude lumière vira au rouge ardent tandis qu'un ongle grossissait au point d'envahir toute la surface de l'écran. Sous l'éclairage monochromatique, les points avaient cessé d'avoir chacun sa couleur. Mais, à présent, ils formaient des lettres bien visibles :

ARMES ATTENDUES LE 5/11

FAITES PASSER LA CONSIGNE

— « Elles sont entre nos mains, » dit l'enquêteur. « Et la quasi-totalité des conjurés par la même occasion. Je répète une fois encore ma question : qui vous procure les masques ? »

— « Soit, » soupira Margret. « C'est moi qui les fais. Et sans permis de travail. »

— « Cet aveu équivaut à un suicide. Vous en rendez-vous compte ? »

Elle tenta de hausser les épaules.

— « Vivre sans emploi est quelque chose d'atroce. Alors, dans ces conditions... quelle importance ? »

— « Votre mari est un micrograveur habile. »

— « Il a un permis. »

— « Limité. Et qui ne l'habilite pas à créer des modèles. »

Elle ne répondit pas. Doucement, ses mains quittèrent la table. Elle crispa les poings, les ongles au creux des paumes comme une enfant qui joue

L'enquêteur la dévisagea et, pour la première fois, une lueur d'intérêt passa dans ses yeux.

— « Vous avez joué et vous avez perdu. Mais vous n'avez pas tout dit. Votre mari se terre probablement au fond de quelque cachette à l'heure qu'il est. Vous feriez mieux de vider votre sac en vitesse. »

Il n'y eut pas de réponse. Alors, l'inquisiteur reprit avec une sorte de douceur avide :

» Pour procéder à tous les tests indispensables, nous allons devoir vous arracher les ongles. Si vous vous montrez coopérative, nous pourrions vous donner un anesthésique avant.

Brusquement, Margret parut s'affaisser. Son corps mollit ; elle posa son poing fermé sur la table, le pouce en haut.

— « C'est une carte, » annonça-t-elle d'une voix sans timbre. « Les rayons ultraviolets la révèlent. L'image est un peu pâle mais, s'il vous plaît, faites attention : vous me brûleriez en voulant augmenter la brillance. »

Sans un mot de commentaire, l'enquêteur fit basculer un contacteur. Cette fois, il n'y eut pas d'illumination, mais le rayonnement U.V. fut si

intense qu'en l'espace d'une seconde une violente brûlure rongea le poignet et le bras de Margret. Mais rien de précis ne se matérialisa sur l'écran, hormis une luminescence verdâtre, presque invisible, qui palpitait sur un rythme accéléré.

L'enquêteur bondit en poussant un cri vibrant, un cri terrible et tragique. Son corps se tordit sous l'effet d'un spasme brutal. Il s'écroula.

L'ultime couche d'enduit fluorescent dont son ongle était revêtu émit un dernier brasillement sur l'écran et Margret, le bras déjà couvert de cloques, fit le tour de la table. Son tortionnaire, étendu de tout son long sur le sol, était figé dans une immobilité absolue.

Linc ne s'était pas trompé : l'homme était épileptoïde. Quelques secondes d'exposition au scintillement rétroactif avaient suffi pour déclencher une foudroyante attaque.

Bien sûr, après le cri qu'il avait poussé, Margret n'avait aucune chance de sortir indemne de l'aventure : d'une minute à l'autre, les gardes envahiraient la salle.

Mais désormais, l'enquêteur était à leur merci. Il ne se souviendrait pas de ce qui lui était arrivé. Et la même scène pourrait se renouveler bien des fois encore avant que ses chefs, inquiets, songent à le remplacer. Cela demanderait longtemps : des années s'écouleraient peut-être avant que ces « accidents » se révèlent d'origine épileptique. Celui-ci, par exemple, serait attribué à un assaut : en dépit de son bras brûlé qui la tenaillait à chaque mouvement, elle parvint à lancer avec précision son pied sous l'oreille de l'homme inconscient.

Des vociférations confuses retentissaient dans le couloir. Son regard fit le tour de la pièce. Tout ce qui devait être accompli l'avait été. A présent, elle ne pouvait rien faire de plus. Alors elle arracha le masque apposé sur son autre pouce intact et l'avala.

Elle eut à peine le temps de se dire une fois de plus que la technique de l'application était d'une simplicité ridicule. Aussi facile que de laver les mains d'un enfant !

C'était un poison très violent.

(*Traduit par Michel Deutsch.*)

■ ***Science-fiction et fantastique sur les ondes.***

Signalons à nos lecteurs l'intéressante émission de Pierre Cour : ***Grand Prix 1960,*** qui est diffusée chaque dimanche soir à 20 h. 30 sur France II. Une rubrique de cette émission, intitulée ***« Le Petit Théâtre »,*** comprend une courte pièce dramatique fort bien choisie et bien interprétée, appartenant presque toujours aux genres de la science-fiction ou du fantastique. C'est ainsi que Pierre Cour nous a déjà présenté — entre autres — une adaptation du ***« Voyageur imprudent »*** de René Barjavel, une histoire très curieuse de Robert Nahmias : ***« L'homme qui pleurait des larmes d'or »,*** une nouvelle dramatique de Nicole Védrès : ***« L'homme et la pierre »,*** etc. Lecteurs de ***« Fiction »,*** nous serions surpris que cette émission ne vous plaise pas.

Notre conte ultra-bref

Chasse nocturne

par CHARLES MOREAU

C'EST par une nuit de printemps que je t'ai rencontré. La première nuit de cette saison, c'est bien cela. C'est encore si proche ! C'était la nuit dernière...

J'avais atterri dans une ruelle déserte. Je m'appuyai défaillant contre un mur, désespérant de trouver quelque chose à me mettre sous la dent. J'étais très affaibli et tout dansait devant mes yeux. Le sol se dérobait déjà sous moi lorsque tu es arrivé, ta serviette sous le bras. Un rayon de lune se promenait dans tes cheveux blonds. Rapidement j'ai récupéré le peu de force qui me restait. C'était peut-être une aubaine ? Tu as essayé de dissimuler un mouvement de surprise quand tu m'as aperçu. Tu t'es arrêté, puis t'avançant, tu as dit : « Vous ne vous sentez pas bien ? » Tes yeux bleus ont fixé les miens et, sans ajouter un mot, tu m'as mené chez toi en me soutenant. C'était près de là, une petite chambre, la chambre d'un étudiant de dix-huit ans un peu démuni. Il y avait du désordre. Je me laissai tomber sur une chaise. Tu t'empressas de me donner deux comprimés d'aspirine, mais cela ne fit qu'accroître mon malaise. J'avais très faim. Des cloches battaient à toute volée dans ma tête. Mais je n'osais rien avouer encore, tandis que tu avalais un morceau de pain. Tu te mis alors à me poser des questions, assez indiscrètes parfois. Je mentis. Tu me crus. Ce n'était pas ma première expérience. On eût dit que le silence te déplaisait, t'épouvantait. Moi, je le trouvais agréable. Et toi tu parlais. Je te regardais et j'oubliais un peu mon mal. Puis il y eut le silence tout à coup. Un silence pesant et plein d'angoisse pour nous deux. Tes yeux parlaient, suppliaient. Je me décidai enfin. Le reste passa très vite et je m'en souviendrai pour l'éternité, sois-en sûr !

La nuit approche de sa fin. Je suis calme, reposé. Je t'écris pour te dire la vérité, car nous ne nous reverrons plus. Avant de partir je te réveillerai. Dans un moment tu me haïras sans doute et tu éprouveras un incommensurable dégoût. Tu frissonneras en songeant à la nuit que nous avons passée ensemble et qui ne s'est pas déroulée comme tu l'aurais désiré. Tu voudras effacer toute trace de mon passage : tu n'y réussiras pas. Tu brûleras ma lettre, pensant que le feu purifie tout.

Il y a longtemps, très longtemps, j'ai fait une rencontre et depuis je vais d'aventure en aventure ; tout est tellement lointain que je ne connais plus le jour où je suis né. Tu verras combien les nuits sont courtes. C'est dur de trouver des gens qui te ressemblent. Les femmes, elles, ne m'approchent jamais ; elles me détestent instinctivement.

Parfois, alors que j'en suis réduit à la dernière extrémité, j'ai de la chance et je mange, je mange.

Dans quelques minutes je poserai ma main sur ton épaule nue et je te secouerai. Péniblement tu t'éveilleras, sortant d'un cauchemar. Tu me chercheras une seconde des yeux, ta fenêtre sera ouverte et je ne serai plus là. Tu ne comprendras pas tout de suite ma lettre. Seulement, lorsque sur ta gorge, dans ta glace, tu verras les deux petites marques sanglantes, alors tu sauras. N'oublie pas de refermer soigneusement tes volets, pas un rayon de lumière ne devra entrer dans la pièce.

Car le jour est notre ennemi, l'ennemi mortel des vampires.

© 1960, *by Fiction and Charles Moreau.*

La fille de l'espace

(Lady of space)

par LESTER DEL REY

Lester del Rey, dans « La déesse vierge » (*n*° 71), *avait donné des lettres de noblesse au space-opera, en l'enrichissant notamment sur le plan du symbolisme. Il renouvelle ce genre de tentative dans cette histoire d'astronautes banale en soi, mais développée en fonction des valeurs humaines. Nous avons aimé la beauté psychologique de son récit.*

Alors dans les cieux apparut une grande merveille : une femme...
Révélations — 12 — 1

Qui a jamais eu l'idée de placer une citation en exergue à un schéma ? Car les lignes qui suivent sont beaucoup plus un procès-verbal qu'un récit. Peut-être mon éducation est-elle responsable de ces réminiscences qui me viennent à l'esprit ici, dans l'espace ? En tout cas, cette citation, même si, dans son contexte original elle revêtait une signification plus riche, me semble parfaitement adaptée à la situation : il suffit de remplacer le mot « cieux » par le mot « espace » — et cette substitution ne trahit nullement l'idée première — et le vers transformé résume admirablement les faits ci-dessous relatés.

Bien qu'aucun règlement officiel ne le stipule noir sur blanc, il est admis que l'espace est un domaine exclusivement réservé aux hommes. Les militaires, qui ont été les pionniers de l'exploration cosmique, n'ont jamais considéré les femmes autrement que comme un mal nécessaire ou, au mieux, comme de médiocres ersatz de bureaucrates, même après la création du Corps des Auxiliaires Féminines de l'Espace. Les militaires n'ont pas changé depuis l'époque où les Perses mâles se mesuraient aux Grecs mâles...

Une femme dans l'espace, c'était quelque chose d'impensable. Le seul moyen aurait été l'embarquement clandestin : et l'on ne s'introduit pas subrepticement dans une fusée basée sur un spatiodrome moderne ! Il faudrait pour y parvenir bénéficier de complicités dans les sphères les plus hautes. Et qui consentirait à endosser un risque pareil ?

Pourtant, la seconde expédition ne fut pas autrement surprise quand le coup de théâtre se produisit. Nous ne nous y attendions pas à proprement parler mais nous comprîmes immédiatement qu'il était inévitable.

Nous étions quatre à bord de la nef-mère, et tous les quatre encore mal remis des effets explosifs de l'accélération ; le vertige dû à la brutale

© 1957, *by Mercury Press, Inc.*

disparition de la pesanteur nous laissait désemparés et le motif même de notre présence dans ce navire était, lorsque nous y pensions, une idée qui mettait sérieusement à mal notre système nerveux.

Notre mission ne ressemblait en rien à la précédente où tout avait été soigneusement calculé. La première expédition — cinquante hommes répartis en dix astronefs — avait été organisée sous l'égide de la Marine et avait pris son départ depuis le satellite de ladite Marine, ce qui lui avait donné l'avantage d'une vitesse initiale de 2 250 kilomètres à l'heure. Tout le matériel usiné avait été livré sur la station en pièces détachées et assemblé dans l'espace par les soins de la plus importante équipe de monteurs spécialisés qui fût. En dépit de tous ces atouts, cependant, et bien que les unités eussent réussi à se placer sur l'orbite prévue, la première expédition n'était jamais revenue de Mars. Elle avait été victime d'une catastrophe non identifiée au sol : tel était le seul renseignement qu'on était parvenu à extraire des rapports fragmentaires recueillis par la Base.

Trois ans s'étaient écoulés depuis cette tragédie. A présent, l'Armée plaçait en nous le seul espoir qu'elle pouvait nourrir de damer le pion aux Armes concurrentes dans la course aux planètes. Mais l'Armée, qui ne possédait pas de plate-forme de départ, devait se contenter de sa Base sur la Lune : d'où une dépense insensée de ressources énergétiques pour faire fondre les minerais et synthétiser le comburant péniblement mis au point sur place ; il avait fallu travailler sur des pièces de récupération et fournir un labeur épuisant qui multipliait les risques d'erreur. Il avait également fallu limiter le tonnage et l'escadre ne comportait que trois astronefs, soit un équipage total de douze hommes. En d'autres termes, nous en étions réduits à compter avant tout sur nos prières.

Et pourtant, nous étions arrivés à tenir la gageure, et ce avec moins de cent spécialistes. Nous avions construit les fusées au large de la Lune sur l'orbite la plus serrée possible afin d'avoir une vitesse maxima au moment de la mise à feu ; mais, même dans ces conditions, notre vélocité eût été insuffisante. Alors, nous avions appliqué une vieille idée d'Oberth : nous nous étions élancés d'abord en direction de la Terre pour utiliser toute l'intensité du champ magnétique terrestre que notre chute convertissait en énergie cinétique. A moins de quatre cent cinquante kilomètres, nous avions décrit notre ellipse de fuite et nos réacteurs crachèrent leurs torrents d'énergie au point exact où leur poussée avait le plus de force utile. C'est là une manœuvre ultra-précise qui nécessite une adresse et un sang-froid peu communs. Nous estimions à une sur deux nos chances et notre succès nous paraissait un peu irréel.

Et à présent, encore sous le coup de nos émotions, nous foncions vers notre objectif. Neuf mois de croisière en perspective, neuf mois à se demander avec angoisse comment nous nous débrouillerions à l'arrivée, nous, alors que la première expédition qui n'avait rien laissé au hasard avait été anéantie corps et biens. Se faire de la bile à l'avance ne servait à rien. N'empêche que ce point d'interrogation nous torturait tous.

Le commandant suait sang et eau à effectuer une dernière vérification

bien qu'il sût que ses efforts étaient inutiles tant que la Base ne nous aurait pas confirmé l'exactitude de notre cap. Le radio attendait le message, les nerfs tendus à se rompre, prêt à accuser en bloc d'incompétence le personnel des stations émettrices de la Terre qui ne pensait qu'à se tourner les pouces ! Pete Loomis, qui était déjà malade avant le décollage, ne quittait pas son computeur, un sifflement monotone et saccadé aux lèvres. J'étais l'officier en second : ma présence s'imposait dans la cabine et je me morfondais en essayant de me trouver une occupation, ce qui était la tâche la plus difficile.

— « Vous allez encore siffler comme ça longtemps, Loomis ? » lança à brûle-pourpoint le capitaine Benson, « Avez-vous trouvé la raison pour laquelle nous avons brûlé tout ce combustible supplémentaire ? »

— « Je vous l'ai déjà dit, » répondit Loomis d'un ton rogue, « nous pesons au moins soixante kilos de trop. Les chiffres sont là. »

Le commandant pinça les lèvres et ricana :

— « J'ai vérifié nos poids. Croyez-moi, il y a une valve qui fait des blagues dans votre bécane. Si jamais nous nous en tirons, un certain nombre de gars, là-bas, verront de quel bois je me chauffe, vous pouvez être tranquille. »

Pete allait répondre mais sa bouche se referma soudain : le radio avait tressailli et comme il se concentrait à présent sur son récepteur, il devint le centre de l'attention générale. Au bout de quelques secondes, il tourna les yeux vers nous en hochant la tête.

— « Impeccable. La Terre signale qu'on est exactement dans l'axe. »

Sur le moment, la nouvelle fit remonter en flèche notre moral. Puis Pete se remit à siffloter nerveusement. Je vis Benson se raidir et je pivotai sur mes talons — prudemment car nous étions sous gravité zéro. C'était à moi qu'échouait la première corvée de cuisine. Excellente diversion...

C'est alors que je la vis.

Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, les sourcils légèrement froncés, vêtue d'un short, d'un soutien-gorge et d'une petite toque qui lui maintenait les cheveux. Elle semblait un peu secouée. Elle était belle. Nous l'avions toujours trouvée belle. Je doute fort qu'un homme de la Base Lunaire eût pu la décrire : après quelques années sans femme, on manque de points de comparaison. Mais elle nous apparaissait exactement comme une femme doit paraître à un homme. Elle possédait un quelque chose qu'aucune autre femme ne pouvait comprendre — et encore moins imiter.

— « Salut, Johnny, » fit-elle calmement. « On dirait que nous avons réussi... »

Ses lèvres qui portaient l'empreinte sanglante de ses dents esquissaient un soupçon de sourire.

Les autres s'agitaient dans tous les sens. Pete, qui avait brusquement blêmi, arborait une expression d'extase. Benson et le radio, après le premier instant de stupeur nageaient en pleine euphorie. Le patron fit un signe de tête.

— « Salut, Minnie ! Je parie que le rabiot de soixante kilos qui donnait

tant de soucis à Pete, c'était vous, hein ? Probable que vous avez mis à contribution la calculatrice de la Base pour être certaine que, même avec cette surcharge, nous étions encore en deçà de la limite dangereuse ? »

— « Les chiffres indiquaient une bonne marge de sécurité, même en tenant compte du coefficient d'imprévisible. » Une seconde, son sourire s'accentua. Un sourire qu'on aurait dit amusé. Elle savait sûrement qu'aucun de nous ne serait assez idiot pour lui demander comment elle était parvenue à pénétrer dans l'appareil. En tout cas, celui — ou ceux ? — qui s'était chargé de l'embarquer en douce devait avoir le bras long ! Comment elle s'était débrouillée pour le convaincre... cela, c'était son affaire à elle.

Elle haussa légèrement les épaules.

— « J'ai préparé du café et une collation. Dès que vous aurez un moment de tranquillité... »

Après un coup d'œil à la ronde, Benson laissa tomber son crayon sur la table magnétique.

— « Pourquoi pas tout de suite ? »

Il s'adressa au radio :

— « Prévenez les autres unités que nous allons chercher le moyen de la leur expédier bientôt. Et utilisez la longueur d'onde ultra-courte. »

— « A vos ordres, commandant, » répondit le radio qui avait l'habitude des veilles solitaires. « Il a dû y avoir un drôle de foin à la Base après notre départ, » acheva-t-il en gloussant.

— « Ça les occupera jusqu'à ce que nous rentrions au bercail, » dit Pete dont le visage était maintenant écarlate. Le patron fit un signe d'assentiment.

Finis, les « si jamais nous revenons » : maintenant, c'était « quand nous rentrerons » !

Grâce à Minnie.

Minnie, c'est le diminutif de Minerva. Je ne connaissais pas son nom de famille. Je ne connaissais d'ailleurs pas grand-chose d'elle. Si tous les types de la Base avaient mis leurs informations en commun, peut-être aurait-on pu reconstituer par recoupement une bonne partie de sa biographie — et il y avait certainement quelqu'un qui en savait plus long que les autres. Mais cela n'aurait pas plu à Minnie et nous n'avons jamais essayé. Elle était la grande merveille apparue dans le ciel de chacun : une femme. Un genre de miracle qu'il est préférable de ne pas chercher à approfondir !

Je l'avais rencontrée pour la première fois trois jours après mon arrivée sur la Lune où elle se trouvait déjà depuis deux ans. Je venais de quitter la Terre où j'avais été soumis, six années durant, à l'entraînement le plus sadique que l'Armée ait jamais conçu. Etre dans l'espace, c'était pour moi être au septième ciel. Je savais tout ce qu'il fallait savoir : je savais piloter une fusée, je savais comment des hommes pouvaient repartir de zéro et construire quelque chose avec les maigres ressources lunaires sans posséder le dixième de l'équipement nécessaire. Et j'arrivais de permission, une permission passée à la maison auprès de mes parents,

de ma petite sœur et d'une de ses amies — presque une seconde sœur pour moi ; je savais ce qu'était le Bien et j'avais sur la Femme toutes les notions que la famille avait pu me fourrer dans le crâne. Oh ! bien sûr, il y avait eu une ou deux femmes dans ma vie mais ce n'avait été que des accidents dont il ne me restait qu'un goût de cendre. Soyons franc : j'éprouve aujourd'hui encore une certaine honte à me remémorer l'un de ces épisodes.

Le troisième jour de mon arrivée, donc, je vis Minnie quitter le réfectoire souterrain et se diriger vers le hangar de l'ordinatrice. A sa vue, je fus scandalisé car je n'ignorais pas que l'Armée était violemment opposée à la présence des femmes sur la Lune. Au point de n'y accepter que des célibataires. Au prix de revient du voyage, on ne pouvait se permettre d'expédier des couples là-haut. La position de l'Armée était parfaitement légitime. En outre, elle ne pouvait risquer un scandale toujours possible lorsqu'il y a quelques éléments féminins au sein d'une population masculine entièrement livrée à elle-même, d'autant plus que le président de la Commission Militaire du Congrès ne prononçait pas un discours sans faire étalage de moralisme.

Sur le moment, je me dis que la jeune femme devait être l'épouse du commandant et constituer la seule exception à la règle. Quarante-huit heures plus tard, le hasard m'ouvrit les yeux.

Elle avait dû remarquer mon ébahissement, mais son regard interrogateur et tout à fait naturel ne trahissait aucune gêne. Souriante, elle s'avança, la main tendue :

— « Bonjour, Johnny. »

La froideur avec laquelle je la toisai ne diminua en rien son affabilité. Elle se contenta de laisser retomber son bras avec simplicité.

J'appris beaucoup de choses sur son compte pendant les semaines qui suivirent et au cours desquelles je m'efforçai de retrouver ma foi ébranlée en l'Armée et en l'espace. Ce me fut un certain réconfort d'apprendre que sa présence était totalement ignorée des autorités. Plus tard, je finis par penser qu'elle avait peut-être une utilité.

Au début, le psychiatre était l'homme le plus important de la Base. La relève et la rotation du personnel entraient alors pour moitié dans le budget de la Base qui était une sorte de colonie d'isolement sur grande échelle : des types capables de tenir trois mois pleins dans un sous-marin atomique craquaient sur la Lune.

Mais quelques-uns y revenaient pour une nouvelle tentative — et ceux-là possédaient quelque chose en commun : l'image d'une fille qui travaillait à la cafeteria. Une fille qui s'appelait Minnie. A ceux qui dégringolaient, on disait : « Regarde-la. » Le psychiatre lui-même, quand il craqua, avait son nom sur les lèvres.

Bien entendu, l'Armée avait fini par être mise officiellement au courant — il y avait suffisamment de femmes d'officiers et d'infirmières vipérines sur Terre, sans compter une foule d'autres personnes, pour y veiller. Et Minnie avait alors disparu de la circulation.

Mais un mois plus tard, elle était de nouveau sur la Lune, se bornant

à affirmer qu'elle n'avait reçu aucune aide pour revenir ; mais c'était uniquement pour être certaine que personne, là-bas, ne serait inquiété. Quelqu'un avait trouvé une astuce pour la faire embarquer à l'insu de tout le monde. Ça devait avoir été une drôle d'astuce... et qui avait exigé de drôles de complicités ! Mais l'idée était de Minnie. Cela faisait des années qu'elle se préparait. Et elle avait réussi. Minnie ne pouvait pas ne pas réussir.

Ce fut le psychiatre — tel était du moins l'avis général — qui avait persuadé le commandement que l'Armée ne pouvait se permettre de faire éclater le scandale qui aurait été inévitable si la nouvelle s'était répandue qu'une femme non autorisée avait pu prendre place dans un de ses astronefs au moment où la Marine faisait des pieds et des mains pour nous mettre des bâtons dans les roues, où l'Armée de l'Air s'efforçait de se faire concéder le monopole du voyage planétaire. En fin de compte, on observa le silence. Minnie ne fut portée sur aucune liste. Le psychiatre fut promu par les autorités terriennes pour être parvenu à faire rester cinquante hommes sur la Lune pendant des périodes indéfinies. Et voilà tout...

Le plus surprenant fut que Minnie n'excitait pas trop la jalousie ; ce que personne n'a apparemment expliqué, ne s'est même jamais soucié d'expliquer. Elle était loyale à sa façon ; elle avait mis au point un système personnel de récompenses et de sanctions que nul n'a jamais entièrement compris mais que tous acceptaient tacitement. Il y eut une bagarre le premier mois. Puis les choses se tassèrent rapidement.

J'admettais parfaitement que, par la force des choses, elle fût devenue aussi indispensable à la Base Lunaire que le générateur atomique. J'admettais même que sa conduite fût par certains côtés insolite — il le fallait, sinon, quels drames aurait-elle déclenchés ! Les longs moments qu'elle passait dans le hangar aux ordinatrices auraient dû faire jaser ; les hommes en concluaient simplement que la calculatrice la fascinait. Et c'était aussi bien ainsi.

Seulement, cette situation ne correspondait nullement à l'idée que je me faisais des pionniers qui allaient guider les premiers pas de l'humanité sur les routes de l'espace, qui étaient les accoucheurs d'un âge plus beau, plus noble. C'était par la littérature romanesque et non par la sociologie que je m'étais forgé l'image du pionnier-type ; et cette discordance entre le mythe et la réalité me rongeait comme un cancer.

Normalement, j'aurais dû succomber au cafard, j'aurais dû être torturé par le souvenir de ma mère et de ma sœur, sans plus. Mais Minnie était là qui à tout instant me rappelait la Femme. Et c'était pire. Mon travail à l'équipe de soudage ne tarda pas à se ressentir de mon état d'esprit, je perdis l'appétit et j'eus un accrochage avec mon compagnon de chambre à la suite de quoi je fus transféré au quartier des isolés, ce qui n'était pas pour arranger les choses. J'étais sur le point de perdre les pédales, ça ne faisait pas un pli.

Elle entra sans frapper, si doucement que je sentis son parfum avant de la voir. Elle portait une robe neuve.

— « Bonjour, Johnny ! »

Je me tournai contre le mur. Une demi-heure plus tard, la croyant partie, je repris ma position première : elle était toujours là, souriante, son regard paisible braqué sur moi.

— « Alors, Johnny, ça ne va pas ? »

— « Fichez-moi le camp... »

— « Dites-moi d'abord pourquoi. On verra ensuite. »

J'obéis. Seigneur, qu'est-ce que je lui ai lâché ! Tout y passa : tout ce qui s'était accumulé au fond de moi depuis que j'étais tout gosse, le désir que j'avais nourri, depuis l'époque où j'usais mes fonds de culotte sur les bancs de l'école, de devenir officier, mon ambition d'être un homme de l'espace. Et l'humiliation qu'avaient laissée en moi mes pitoyables expériences amoureuses. Il m'était arrivé une fois d'entendre un sermon prononcé par un prédicateur ambulant : je ressortis les imprécations qu'il avait lancées contre les femmes du genre de Minnie. Revues et améliorées. Pour finir, je me rabattis sur le thème des homélies familiales.

Elle se leva tranquillement et prit la porte.

Je balançai à travers la pièce tous les objets qui se trouvaient à portée de ma main. Je tremblai de tout mon corps, à tel point qu'il me fut impossible de quitter ma couchette pour réparer les dégâts. Persuadé qu'elle était partie pour de bon, qu'elle ne viendrait plus jamais m'embêter, je fondis brusquement en sanglots. Pas comme un adulte : comme un môme de cinq ans. Si quelqu'un était alors entré, je l'aurais tué avant de me rendre compte de ce que je faisais.

Je ne l'entendis pas revenir. Je sentis soudain qu'elle me soulevait la tête et approchait de mes lèvres un gobelet de café. « Ne me poussez pas, sinon vous allez nous ébouillanter tous les deux, » m'avertit-elle. Je bus tandis qu'elle mettait de l'ordre dans la chambre. Et je m'aperçus soudain que je n'avais plus la moindre envie de lui intimer l'ordre de disparaître.

— « Vous n'êtes pas une femme, » balbutiai-je. Cela m'avait échappé et, pour la première fois, je la vis tressaillir. Elle soupira, puis rétorqua de sa voix égale :

— « Le mot femme et le mot magnanimité ne sont pas tout à fait synonymes, Johnny. Mais vous avez peut-être raison. Les femmes ne peuvent pas me sentir. »

Cette remarque me tracassa pendant des mois. Jusqu'au jour où je compris que Minnie avait dit la stricte vérité. J'en eus la révélation lors d'une permission où je repris contact avec la Terre et eus l'occasion de revoir ma sœur, qui s'était mariée entre-temps, et plusieurs de ses amies. Ma sœur aurait détesté Minnie et extériorisé sa haine dans les termes les plus méprisants. Pour elle comme pour la plupart des femmes, j'imagine, Minnie incarnait la trahison de l'idéal féminin. Ce n'était d'ailleurs pas une question de sexe, bien qu'il me fallût longtemps pour le comprendre.

— « J'imagine que votre propre mère ne peut pas vous supporter, » répliquai-je.

— « Elle m'a élevé pour que je devienne ce que je suis devenue. » Minnie avait retrouvé cet étrange orgueil qui la caractérisait. « Elle a

tout organisé après la mort de mon père. Il était parmi les constructeurs de la première station spatiale. Etes-vous remis, à présent ? »

— « Ça ira parfaitement quand vous aurez définitivement vidé les lieux. »

Elle se contenta de sourire, se jeta sur le lit et ses bras se serrèrent autour de moi avec une force que sa longue accoutumance aux conditions de gravité de la Lune n'aurait pas laissé prévoir. Mon visage enfoui dans sa poitrine, je sentais sa main se perdre, caressante, parmi mes cheveux. J'éclatai en sanglots. Mais ce n'étaient plus les mêmes larmes que tout à l'heure.

Elle resta silencieuse, immobile, présente simplement, et son expression que j'entrevis l'espace d'une seconde, n'était ni celle du mépris ni celle de la pitié.

Je finis par me calmer. Alors, elle me déshabilla, puis entreprit à son tour de se débarrasser de ses vêtements. Je voulus l'en empêcher : rien n'y fit. Je n'éprouvais aucun désir physique mais le simple contact de sa peau contre la mienne était comme un bain purificateur. Aucun tumulte passionnel, non : mais l'apaisement. La détente.

Je m'endormis.

Le lendemain, elle me donna la seule explication qu'elle m'ait jamais fournie.

— « Qu'êtes-vous exactement, Minnie ? » lui demandai-je.

Je me conduisais toujours comme un gosse, je crois bien. Mais elle ne sourcilla pas.

— « Moi ? Une pacifiste dans la guerre des sexes, Johnny. »

Voilà comment je suis resté sur la Lune. Le travail à la fonderie reprit de plus belle, nous construisîmes un atelier de montage et quelqu'un trouva le moyen de fabriquer du combustible sur place. Et je connus dans l'espace toutes les joies que j'espérais.

Je vis d'autres hommes vivre une aventure semblable à la mienne. Mais cela me laissait froid. Et lorsque l'un d'eux — il n'y eut jamais que celui-là — fit mine de dénoncer Minnie, ce qui lui valut une assez chaude réception de la part du commandant, je fus de ceux qui firent tout ce qui était en leur pouvoir pour semer des peaux de bananes sous ses pas. Le pauvre diable finit sa carrière au fond d'un cratère à la première occasion. Quand j'eus une permission, les conversations que je surpris dans l'entourage de ma sœur me firent comprendre bien des choses à propos de Minnie. J'abrégeai mon congé et regagnai la Base juste à temps pour apprendre que c'était décidé : l'expédition à destination de Mars attendait son ordre de départ.

Me serais-je porté volontaire si je n'avais pas su tout au fond de moi-même, que Minnie se débrouillerait d'une façon ou d'une autre pour ne pas faire défaut aux hommes qui auraient le plus besoin d'elle ? Je me le demande. Toujours est-il que je ne fus pas autrement surpris de la voir surgir soudain au milieu de nous...

*
* *

Ce fut une croisière sans histoire. L'heure sonna enfin où nous touchâmes au terme du voyage. Nous nous mîmes alors en orbite et les réacteurs entrèrent en action : il fallait synchroniser notre trajectoire avec celle des nefs de la première expédition qui continuaient imperturbablement leur révolution autour de la planète. Deux observateurs étaient restés en sentinelles à bord de l'une d'elles, mais ils ne purent rien nous apprendre : ils avaient sûrement dû devenir fous avant de passer de vie à trépas. Aucun indice capable de nous donner une idée de ce qui s'était passé au sol, aucun signe de l'expédition, ce qui ne laissait pas d'être surprenant. Tout ce que nous pûmes observer se réduisit à d'indiscutables traces de végétation et à ces fichus canaux qui, vus de prés, étaient plus larges et beaucoup moins rectilignes qu'ils n'apparaissaient dans les télescopes et conservaient tout leur mystère.

Il était prévu que nous utiliserions deux vaisseaux afin de rallier la planète en comptant sur le freinage atmosphérique pour économiser le carburant. Comme cela, nous aurions une fusée pour rejoindre l'unité-mère à l'heure du retour ; l'autre ferait office de base de fortune. Et la question inévitable ne manqua pas de se poser : qui laisserait-on en sentinelle ?

A l'étonnement général, Pete se proposa pour cette tâche ingrate en suggérant que Minnie demeurât en sa compagnie. Fallait-il qu'il soit stupide pour se figurer que les choses se passeraient ainsi ! Il eût en tout cas un long entretien avec Benson mais le capitaine rejeta sa proposition. Le Patron avait passé de longues heures à faire des calculs et il y avait quelque chose de bizarre dans son regard. Il avait également arrêté pas mal de décisions mineures. Mais ses ordres furent sans ambiguïté : nous descendrions tous « à terre » : le sort de la première expédition prouvait qu'il était inutile de laisser des sentinelles.

Je m'étais fait des tas d'idées sur la prospection d'une planète mais une grande déception m'attendait. En tant qu'officier en second, je dus prendre le commandement de la Base fixe tandis que Benson partait en exploration à bord de notre seul et unique tracteur. De Mars, je ne vis guère qu'un désert affreux, à peu près privé d'atmosphère, où des tempêtes de sable qui me rappelaient le blizzard élevaient des dunes qui se désagrégeaient aussitôt tandis que le vent gémissait sans trêve. J'eus une fois l'occasion de contempler un canal de près : je ne vis rien ! Quoi que ce pût être (une antique voie d'eau, des crevasses ou des excroissances minérales superficielles), l'examen à courte distance ne nous apprit rien. Nous nous contentâmes de prélever des échantillons et de prendre quelques photos.

En tout cas, nous ne relevâmes aucune trace de Martiens ni de vie animale, même rudimentaire. Quant aux plantes, c'étaient des choses floconneuses à côté desquelles un morceau de bois mort aurait donné l'impression d'un rosier épanoui. Un seul élément positif : il y avait un tout petit peu plus d'oxygène et d'eau que nous ne le pensions. L'atmosphère martienne pouvait, une fois comprimée, donner un mélange à peu près respirable. Mais nos cuves hydroponiques à énergie solaire qui nous dispensaient lumière et chaleur étaient beaucoup plus efficaces.

Une planète rudement tocarde ! A vous faire perdre la raison, comme l'a dit je ne sais trop qui.

Pourtant, je me surprenais parfois à me demander quelle serait notre destination au prochain voyage ; et même, comment nous pourrions nous installer ici. Les rares fois où je demeurais seul à la Base en compagnie de Minnie, nous parlions du jour où les hommes habiteraient Mars.

En nous guidant sur les indications parvenues à la Terre, nous pûmes retrouver la première expédition. Elle était à peu près complètement ensevelie sous le sable. Nous la dégageâmes.

Le mystère qui avait entouré son sort était percé : nos prédécesseurs étaient devenus fous. Peut-être un seul d'entre eux avait-il perdu la raison : des mois et des mois à rester à l'écoute de la plainte du vent tandis que lentement cinquante hommes apprennent à se haïr... Oui... un seul dément avait dû suffire : un jour où tout le monde était réuni pour manger, quelqu'un avait placé une bombe excavatrice sous le hall principal. Et l'abri s'était vidé de tout l'air qu'il contenait.

Minnie pleura. Je compris pourquoi. Ou crus le comprendre. Pour vivre entassés les uns contre les autres dans de telles conditions, sous une telle contrainte, il faut aux hommes quelque chose de plus que la discipline. Quelque chose qui ne pouvait être à la fois avec nous sur la Lune et avec ces malheureux. Si Minnie n'avait pas été notre providence... Cela n'a peut-être aucun sens mais nous en avions tous conscience, y compris elle. Si elle pleurait, c'était parce qu'elle avait manqué à ceux qui avaient le plus besoin d'elle.

Benson, après avoir considéré une minute ce triste spectacle, repartit vers le tracteur. Sous sa barbe hirsute, son visage était blême. Pete, plus pâle encore, resta avec Minnie et moi. Il y avait une sinistre besogne à accomplir : tenter de récupérer ce qui pouvait l'être.

Cette nuit-là, Benson se saoula ; la moitié de la provision d'alcool de grain de la pharmacie y passa et je dus le reconduire dans sa cabine. Ce fut pour l'entendre me confesser à voix basse la seule chose qu'il ne pouvait dire à Minnie.

Je me doutais bien qu'il voulait parler d'elle, mais c'était pire que tout ce à quoi j'aurais pu penser. La nourrice principale était perforée. Un simple trou d'épingle, dû probablement à une rencontre avec un météorite bien que le risque de telles collisions soit négligeable, mais cela avait suffi pour que tout le carburant se volatilisât ; l'accident avait en même temps détérioré le système d'alarme. Ce n'était ni un défaut thermique ni une erreur de calcul : rien qu'un malheureux concours de circonstances. Notre marge de sécurité était à présent réduite à sa plus simple expression. Benson s'était aperçu de la catastrophe au moment où il avait voulu faire le plein du vaisseau-navette et il était discrètement entré en contact avec la Base lunaire. En rognant, en tirant au maximum sur les rations et en recevant l'aide d'une unité auxiliaire lorsque nous arriverions à l'orbite lunaire, nous pourrions accomplir le voyage de retour. Mais à une condition : il fallait abandonner l'un d'entre nous.

— « Pour soixante malheureux kilos ? » m'écriai-je.

Instantanément, la stupidité de ma remarque me sauta aux yeux : si l'on additionne le poids des vivres, celui des bacs hydroponiques aérogènes et Dieu sait quoi encore, bref si l'on fait la somme de ce qui est nécessaire pour un seul passager, les soixante kilos font des petits, et au bout du compte, tout cela se traduit par une masse énorme de carburant. Ce qu'il faut à un homme pour vivre pendant neuf mois représente un poids invraisemblable !

L'apparition de Minnie avait porté à treize le nombre total des membres de l'expédition. Je n'avais pas pensé une seconde, à l'époque, que c'était un chiffre maléfique. Bizarre, mais personne ne s'en était aperçu non plus.

A présent...

C'était à Minnie d'être sacrifiée. Il arrive un moment où il faut se soumettre au règlement. Même quand le règlement signifie une chose pareille. Elle était la seule dont la présence ne se justifiât pas. Et il n'y avait pas de question : elle refuserait que quelqu'un d'autre soit condamné à sa place. D'ailleurs, chacun de nous était nécessaire pour le retour ; nous étions tous des techniciens indispensables qui nous étions amoureusement préparés à notre spécialité. De l'hydroponicien au computeur, on ne pouvait se passer d'aucun des douze hommes entraînés qui formaient l'équipage.

C'était à Minnie à être sacrifiée.

Et le décollage était prévu quatre jours plus tard !

Comme je partais chercher des somnifères pour le Patron qui, à la fin, parlait trop fort, je crus entendre un bruit furtif et j'aurais juré que c'était un pas bien que le vent ou mon imagination l'eût fort bien expliqué. La galerie, d'ailleurs, était déserte.

Je n'avais qu'une pensée : Minnie. Minnie condamnée à attendre dans la solitude la prochaine expédition. Elle aurait des vivres : nous lui en laisserions et avec ce qui restait des provisions de la première mission, l'habileté et la chance aidant, elle pourrait tenir des années. Mais même en faisant preuve du plus grand optimisme, pourrait-elle survivre jusqu'à l'arrivée d'un secours éventuel ? Dieu sait quand les sauveteurs se présenteraient !

Comme j'ouvrais le tiroir pour prendre les cachets, la main de Minnie se posa sur la mienne.

— « Il y a longtemps que je suis au courant, Johnny, » murmura-t-elle.

— « Alors, vous écoutiez aux portes ? »

Elle secoua la tête.

— « Je n'en ai pas eu besoin. Je vous ai vu rentrer, vous et le Patron. Et j'ai vu la nourrice. J'ai vu le visage du capitaine quand il est revenu de la fusée-mère. Et j'ai fait mes propres calculs. Mon abri est prêt. Quand l'heure aura sonné, je prendrai l'écoute radio en faisant des vœux pour vous tous. Laissez-moi lui apporter ces cachets. »

Soudainement, sa tête s'écrasa sur ma poitrine. Elle pleurait doucement. De peur, cette fois. Oui... Minnie avait peur. Et elle n'avait pas honte de le montrer. Mais je savais qu'elle tiendrait intégralement ses promesses.

A la fin, elle se redressa en essayant de sourire.

— « Je crois que nous sommes à égalité, maintenant, Johnny. »

Oui... Mais que pouvions-nous faire, sinon tenter de nous consoler mutuellement avec de pitoyables mensonges ?

On entendait le Patron s'agiter sur sa couchette. Puis des pas retentirent. Sans doute quelqu'un qui allait aux lavabos.

— « C'est Pete, » fit-elle doucement. « Le pauvre ! Il fait tant d'efforts. Il cherche encore à faire de moi une honnête femme. »

Ce n'était pas drôle, bien qu'elle eût intentionnellement employé le ton de la plaisanterie, mais cette ironie forcée trahissait la tension qu'elle subissait : jamais dans son état normal elle ne se serait laissée aller à casser du sucre sur le dos de son prochain. Elle soupira :

« Savez-vous ce que je voulais devenir, quand j'étais petite fille ? »

— « Pilote de fusée ? »

A un moment ou à un autre, c'était toujours le rêve des gosses, même des filles.

— « Oh ! Non ! Jamais ! Je voulais être ce que je suis devenue, Johnny. Une femme qui accompagnerait les hommes dans l'espace — et qui ne les retiendrait pas. Mais j'espérais que, une fois tout ceci terminé, une fois de retour... Enfin, on conquerra Mars et Vénus comme on a conquis la Lune. Alors, j'aurais voulu avoir trois filles : une pour chaque conquête. Mais je pense que cela fera une meilleure conclusion lorsque vous noterez cette histoire dans vos carnets, à la Base. »

J'avais bien autre chose en tête.

— « Mais... quand, Minnie ? Cette nuit ? »

Elle n'essaya pas de mentir. C'était inévitable. Cela avait beau être maintenant un secret de polichinelle, il ne nous était pas possible d'affronter la réalité en sa présence. Elle devait nous laisser entre hommes.

Elle se leva. Et parce que je savais que tel était son désir, je ne bougeais pas tandis qu'elle descendait dans le hall où se trouvait la soute aux vivres et le placard aux scaphandres. Et la porte qui s'ouvrait sur la planète Mars. Je restais là, l'oreille tendue, les yeux pleins de larmes.

Il y eut un cri vite étouffé. Mais j'avais reconnu sa voix.

Dans ma précipitation, je faillis entrer en collision avec le Patron. Nous étions apparemment les seuls à avoir perçu le cri de Minnie.

Nous la vîmes qui arrachait son casque. Elle montrait du doigt quelque chose de l'autre côté du sas.

C'était Pete. Il était tête nue. Pour la première fois, il y avait un air d'assurance sur son visage boursoufflé et distendu.

Benson secoua la tête comme un homme au sortir d'une orgie. Je notais avec curiosité que ses yeux n'étaient pas injectés de sang.

— « L'idiot... l'indécrottable idiot ! Tout ça parce que j'ai ouvert ma grande gueule alors qu'il pouvait entendre ! Nous voilà propres, maintenant, sans computeur. Nous sommes coincés ici, tous autant que nous sommes. »

Je me rappelais le bruit que j'avais remarqué tout à l'heure. Pete avait écouté, d'accord. Mais c'était surtout à autre chose que je pensais :

combien de verres le capitaine avait-il réellement bu ? A quel moment avait-il pour la première fois entendu Pete ? Je me rappelais... Je me rappelais que lorsqu'il m'avait mis au courant, sa voix s'était faite plus forte, plus claire. Ces pensées étaient éminemment désagréables. Peut-être parce que je ne savais pas comment j'aurais agi à la place de Benson...

— « Non, Commandant ! »

En m'entendant lui décerner avec formalisme son titre officiel, ses yeux se rétrécirent une fraction de seconde, mais, aussitôt, son visage reprit son impassibilité :

« Non, Commandant, » répétai-je. « Pete était idiot. Mais pas à ce point. Il ne se serait pas suicidé pour condamner Minnie à mort. Il savait quelque chose que j'aurais pu deviner. Et vous aussi — quelque chose que vous avez peut-être deviné, d'ailleurs. Nous avons un autre expert computeur parmi nous. J'aurais dû savoir pourquoi Minnie était toujours fourrée du côté du hangar de la calculatrice à la Base. »

Nous dévisageâmes Minnie.

— « Il savait, » dit-elle. « Je me suis astreinte à étudier les super-calculatrices et il m'est arrivé ici d'aider Pete quand je le pouvais. Le pauvre ! Il n'a jamais eu confiance en lui. C'est vrai : je peux effectuer tous les calculs d'établissement de la trajectoire du retour. »

Sa main qui tremblait un peu se raffermit tandis qu'elle rattachait son casque. Nous sortîmes, ajustâmes le casque de Pete, le bosselâmes afin de donner l'impression qu'il s'était fendu dans une chute. Une triste besogne... mais ainsi, personne n'aurait jamais de soupçons. C'était déjà trop que nous fussions trois à connaître la vérité. Bien que pour certains cela n'eût aucune importance. Qu'aurais-je fait si j'avais été Benson ?

— « Le mieux est de dormir un peu, » dis-je au capitaine. « Demain, il va falloir préparer le décollage et nous aurons besoin d'avoir l'esprit clair. »

Il sourit faiblement et nous laissa seuls.

Une fin médiocre, n'est-ce pas ? Une tragédie devrait avoir plus de « punch ». Nous ralliâmes la Lune d'extrême justesse et parvînmes même à faire disparaître Minnie avant de prendre contact avec les gens de la Base. Après, les choses retrouvèrent leur cours normal. A deux détails près : la Base Lunaire se vit confier la haute main sur tous les voyages interplanétaires ; et Benson revint sur la Terre et changea de métier.

Il y a toujours cinquante hommes sur la Lune. Cinquante hommes et Minnie.

Elle est toujours la même ; jamais personne ne l'a accusée de manquer de loyauté. Peut-être, de temps à autre, il m'arrive d'être jaloux. Cela non plus ne constitue pas une bonne fin. Mais c'est elle qui a voulu que les choses soient ainsi et, au fond, cela ne me déplaît pas.

D'ailleurs, à partir de maintenant, il est possible que cela me déplaise de moins en moins. Notre fille, nous l'avons nommée Pete. Si plus tard l'enfant ressemble à sa mère, je crois que tout me paraîtra parfait.

(Traduit par Michel Deutsch.)

Dieu n'a pas de mémoire

par JEAN-CHARLES PICHON

Avec Jean-Charles Pichon, c'est un écrivain français consacré qui fait son entrée à « Fiction ». *Agé de 39 ans, il est l'auteur d'une dizaine de romans, dont* « Il faut que je tue M. Rumann », « Sérum et Cie », « La loutre » (*ces trois ouvrages chez Corrêa*), « Les clefs et la prison « (*Stock*) *et* « L'autobiographe » (*Grasset*) ; *le dernier en date,* « L'enfer bleu », *doit paraître bientôt. Il a également écrit pour le théâtre* (*deux pièces :* « La dame d'Avignon » *et* « Le plaisir des parents », *jouées naguère à Paris*). *Enfin, il a débuté récemment dans le cinéma, comme dialoguiste pour* « La tête contre les murs » *de Franju, co-scénariste et co-dialoguiste pour* « Les dragueurs » *de Mocky, et co-scénariste et dialoguiste pour* « La main chaude » *de Gérard Oury* (*sorti récemment à Paris*). *Jean-Charles Pichon a remporté le prix Sainte-Beuve* 1950 *et le grand prix de la Société des Gens de Lettres* 1955.

Dans le domaine qui nous intéresse, il a déjà publié dans diverses revues une demi-douzaine de nouvelles se rattachant au fantastique. Cet aspect de sa personnalité d'écrivain, Jean-Charles Pichon ne le livre donc que secrètement et avec parcimonie. Mais nous avons pu nous rendre compte, en nous entretenant avec lui, que le fantastique avait pour lui une extrême importance. Et d'ailleurs, la plupart de ses romans ne se déroulent-ils pas dans un monde qui semble en marge du réel, comme s'il cherchait à percer au-delà des apparences ?

« Dieu n'a pas de mémoire » *est une nouvelle d'un abord difficile, qui se déroule sur un double plan. Il faut un temps de réflexion pour saisir l'interaction entre chacun de ces plans. On mesure alors la subtilité dont l'auteur a fait preuve. Son récit est un rare exemple de fantastique complètement interne, impliqué* derrière *les faits au lieu d'être situé dans leur déroulement.*



I

TOT levé, l'enfant déjeunait vite dans la cuisine, où attendaient sur un coin de la cuisinière tiède les casseroles de café et de lait, puis il chaussait ses espadrilles usées, sans bruit. Silencieusement, pour ne pas attirer l'attention de sa mère, occupée dans les chambres ou dans le poulailler, il traversait le jardin clos de murs, avec un long regard vers le parterre de fleurs et la plate-bande en friche, et pas de regard du tout pour les carrés de pommes de terre et de laitues. Lentement, il approchait de la porte verte au fond du jardin, dans l'attente crispée d'un cri de sa mère : « Allons ! Te voilà encore sorti ! Où t'en vas-tu ? »

© 1960, *by Fiction and Jean-Charles Pichon.*

Doucement, il levait le loquet de la porte que, doucement, il entrouvrait, épiant si Mme Mède, la voisine, prenait le soleil sur son seuil, prête à l'arrêter d'un mot : « Ta mère va encore te chercher partout ! »

Puis, la porte refermée sans prudence, enfin libre et comme suspendu entre le ciel trop bleu et la poussière blonde, il se prenait à courir de toutes ses forces, non vers le bourg mais vers la route qui longeait les murs de l'hospice et qui, par le chemin des Bonnes Sœurs, allait se perdre dans la campagne.

La campagne, au mois d'août, est sèche et rase. Parfois, le feu prend dans un champ ; un fossé plein d'eau arrête l'incendie ; ou bien la dune ; car, sur tout le pourtour de la pointe, la campagne mène à la mer. L'enfant aimait ces parties de sol brûlé, où de courts tronçons d'herbe jaune parsèment la terre noircie. Il aimait aussi, bien sûr, les herbes hautes et vertes, les petits bois de pins, les couleurs gaies sous le soleil. Mais les champs calcinés le touchaient différemment, comme quelque chose qui n'eût pas condamné l'amertume de sa mère...

Les hommes, son père, ses oncles, son grand-père, n'étaient pas amers, même s'ils étaient tristes. Ils savaient et disaient ce qui n'allait pas : trop de travail cette semaine, le terme du loyer avant la fin du mois, les notes du gosse en classe, mauvaises... A tout, il y avait des remèdes : au long travail, un long sommeil (« tu vas me foutre la paix, la vieille, ce matin ») ; à la tuile du loyer, des économies plus sévères : on mangerait du pot-au-feu et des patates pendant quinze jours, il n'y aurait ni gâteau ni muscadet dimanche ; et, aux notes en classe, l'habituelle menace : « Si ce n'est pas mieux la semaine prochaine, prépare ton cul. » Mais, aux bouderies de la mère, il n'y avait rien à comprendre et pas de réponse. Car elle croyait en un Dieu bon, la mère, mais « la vie est à vivre, qui est aux plus habiles, aux plus méchants » et, quand l'enfant demandait lequel est le plus fort, de la vie ou de Dieu, elle s'irritait et le traitait d'impie.

Les couleurs gaies, les pins, les herbes hautes causaient une joie malsaine, mêlée de remords et qui raillait la mère. Une seule beauté ne la raillait pas : le sombre océan, la grosse rumeur des vagues vertes, les rochers nus et déchirés où toutefois l'écume fleurit comme un sourire sur le visage dur d'une femme économe.

Alors, l'enfant quittait la route, dernier obstacle avant la joie. Sur les roches, il courait, un pied plus haut que l'autre, les yeux emplis d'un énorme silence et les oreilles d'un tumulte incessant... Ici, les rêves devenaient possibles et même ceux-là qui font pleurer, le soir avant le sommeil, dans l'ombre de la chambre. Ici, on comprenait que l'instituteur se trompe et que les contes de fées disent vrai ; on recevait de face et debout l'éternelle promesse des génies et des songes : ton souhait sera réalisé.

Les souhaits de l'enfant étaient innombrables ; il ne se pressait pas de choisir. Car la seule exigence des fées, dans les histoires, est que l'enfant, ou l'homme, réfléchisse longtemps avant de dire : je veux.

Allongé sur une pierre chaude un peu plus plate que les autres, il contemplait la longue suite de rochers bruns, pareils, avec leurs creux et

leurs aspérités, au papier d'emballage chiffonné pour les crèches — jusqu'au seul édifice qui s'élevait près de la mer, le seul hôtel du pays, le lieu privilégié...

Ailleurs, dans le café (qui louait des chambres) de la place du Requiert, dans l'auberge près du cimetière ou dans la gargotte du port, il venait des étrangers aussi, riches, élégants : ils voyageaient en voiture ou par le train ; les hommes portaient des chapeaux de paille et des chemises blanches qui semblaient toujours neufs ; les femmes, de drôles de jupes, courtes comme des culottes, quand elles se baignaient (et la mère disait qu'il faudrait les fesser sur la place publique pour leur apprendre la décence). Ces étrangers-là, pourtant, n'étaient pas d'un autre monde : ils pouvaient arrêter le grand-père sur le port pour lui demander un renseignement ou pour parler d'une montée de nuages dans le ciel. Les femmes souriaient au père et aux cousins (tout un après-midi, l'une d'elles s'était promenée avec le cousin Pierre sur la route des marais salants, lui donnant le bras) ; et, parfois, devant une carriole arrêtée près de la porte de l'auberge ou du café, papa jurait d'en acheter une semblable l'an prochain. Mais les femmes du Grand Hôtel ne souriaient pas au cousin Pierre et, des voitures sans chevaux qui stationnaient devant l'Hôtel, ni papa ni les oncles ne promettaient de s'en payer une comme celles-là un jour. L'Hôtel, c'était un autre monde, peuplé de véritables étrangers, aussi étranges que les anges et les démons (sans qu'on pût très bien savoir s'ils étaient du ciel ou de l'enfer, car la Famille parlait d'eux avec horreur, comme d'inévitables damnés, mais les sourires qu'ils échangeaient, les inflexions soigneuses de leurs paroles, les lumières des salons, le métal blanc des voitures brillaient et séduisaient comme le paradis).

Plusieurs fois, l'enfant avait essayé de savoir à quoi s'en tenir au sujet des Etrangers, son excessive curiosité le rendant d'abord maladroit :

— « Pourquoi iraient-ils en enfer, maman ? »

— « Parce que ce sont des égoïstes et des menteurs. »

Les mots, dont l'enfant connaissait le sens, ne suffisaient pas à tout expliquer : ils n'évoquaient ni les lumières ni l'or. Mais le diable est malin et les lumières et l'or sont peut-être là justement pour cacher aux pécheurs les abîmes de l'enfer...

— « Savent-ils qu'ils seront damnés, maman ? »

— « On a dû leur dire, dans le temps... Monsieur le curé a dû leur dire. »

— « Ils ont peut-être oublié... »

La mère souriait vaguement. Heureux de ce sourire, l'enfant insistait (pour le plaisir trouble de se faire admirer : « Il est étonnant, ce gosse ! »)

— « Il faudrait leur redire, maman. »

Alors, le visage de la mère se fermait ; ses yeux cessaient de sourire. Et toute la joie abandonnait l'enfant, devant ce mur élevé à la place même où il avait attendu un passage.

— « Occupe-toi donc plutôt de bien étudier en classe et ne cherche donc pas toujours midi à quatorze heures ! »

La colère brisait le mur. La mère cessait d'être seulement la mère,

souriante ou refermée ; elle apparaissait une femme déjà vieille, vêtue d'une robe tachée, coiffée à la diable du matin, elle-même étrangère... L'enfant n'osait encore penser : ennemie.

— « Pourquoi je dois apprendre, maman ? »

— « Tu le sais très bien. Pour gagner plus d'argent que ton père et vivre mieux que nous. »

— « Pour vivre comme les gens du Grand Hôtel ? »

— « Oui, » disait-elle, lassée et il ne comprenait plus, épouvanté par cette facilité avec laquelle sa propre mère acceptait sa damnation future.

Choisir entre ses souhaits ? Comme s'il avait le choix ? Il voudrait être riche, c'est vrai, pour satisfaire sa mère. Peut-être vivre un jour au Grand Hôtel mais aussi gagner le paradis. Il voudrait ne pas déplaire à Dieu, et puis savoir qui a tort ou raison, des contes de fées ou de l'instituteur ; si les étrangers de l'Hôtel seront damnés ou sauvés et s'il le sera lui-même ; d'autres choses, qui n'ont pas de nom... Oui, un vœu contenait tout. « Je veux savoir, » dit l'enfant, puis il attend. Mais rien ne vient.

Doucement, sans bruit, pour ne pas effrayer les anges, et lentement pour laisser le temps aux fées d'agir, l'enfant glisse sur les rochers. Les semelles de ses espadrilles sont trouées, de sorte que la peau endurcie de ses pieds frotte parfois la pierre.

Soixante mètres avant l'hôtel, les grands rochers s'interrompent. Là s'étend une plage, jusqu'au pied de l'édifice, lui-même construit sur un rocher. Le sable de la plage est humide, l'enfant s'en étonne vaguement. Il y a dans l'air, dans la couleur des vagues, un changement subtil. La mer est ainsi : sans cesse différente... Mais aujourd'hui la mer n'est pas seule différente : la route est plus large et comme recouverte d'une carapace noire, d'étranges voitures automobiles, longues et rapides, y roulent en un flot sans fin et des maisons s'y dressent, toute une file de maisons qu'il n'a jamais remarquées. Sur la plage même, des gens sont allongés, assis, lisant, dormant les yeux au ciel. Des gens qu'on dirait nus...

C'est souvent que l'enfant se raconte des histoires et les histoires, parfois, lui semblent arriver. Mais l'illusion, cette fois, est si précise que le fracas des voitures lui donne mal à la tête et que les gens, s'il voulait, il pourrait les toucher. Et le sable est humide. Il s'assied sur une pierre et se déchausse, pour ne pas tremper ses espadrilles, puis il reprend sa marche au bord de l'eau.

Les vagues lèchent ses pieds, qu'il appuie durement sur le sable pour y laisser de profondes empreintes. Il tourne souvent la tête, pour voir l'eau s'engouffrer dans ces lacs miniatures que ses pieds ont creusés. Il se sent tout heureux, tout fier, d'avoir lui-même changé le monde. Il en a oublié les voitures et les gens. Il en a oublié son souhait ; il se le rappelle en découvrant devant lui, loin au-dessus de lui pourtant, la terrasse de l'Hôtel. Des gens — les étrangers — y bavardent, assis autour de petites tables qu'ombragent des parasols orange.

L'enfant se met à courir et ne voit plus rien : les roches qu'il atteint lui cachent la terrasse...

Il y jette les mains, lâchant ses esdadrilles, qui tombent sur le sable.

Ses pieds s'accrochent aux pierres. Une main devance l'autre. Les pieds suivent. Au-dessus des roches est une épaisse plaque de ciment gris : l'enfant doit s'y reprendre pour la saisir, trop glissante et trop large pour ses petites mains humides. Dans la plaque s'enfoncent les montants de fer d'une balustrade dont les dentelures figurent des feuilles de lierre et des épis. L'enfant s'y écorche la main droite, mais ne lâche pas prise et se hisse plus haut. Sa tête surgit, de niveau avec les pieds d'un homme assis. Encore une main, puis l'autre. L'enfant se dresse debout sur la terrasse, où seule la balustrade le sépare de l'homme assis.

Plus loin, deux autres hommes et une femme conversent. Mais l'enfant n'a qu'un bref regard vers ces deux hommes, vers la femme spectaculaire, à la gorge et aux épaules nues, aux boucles d'oreilles brillantes et vers les grands verres bleus où des prismes de glace, réfractant le soleil, mettent d'autres rayons...

Il ne contemple qu'un visage — aux joues rasées, d'une roseur de bébé joufflu, où éclate la blancheur d'un court collier de barbe exactement taillée. Sous le crâne à demi chauve, le front de l'homme, large et haut, semble demesuré. Une étrange chemise à ramages rouges et noirs, à col ouvert, découvre le départ d'une toison blanche aussi, qui doit couvrir toute la poitrine de l'homme. De là, le regard de l'enfant descend le long des bras, maigres pour le grand corps mais rosés comme les joues ; il s'arrête sur les mains potelées, jointes près du bord de la table ronde — et l'enfant frissonne de dégoût.

Jamais encore il n'a vu le diable. Il ne sait à quoi il le reconnaît. Ou peut-être à ceci qu'il ne voit pas seulement mais ressent l'homme — l'être — comme s'il était lui.

Les mains grasses de l'homme ne sont pas seules en cause, ni ses poils blancs ni même la roseur de ses joues. L'horreur naît de l'écart entre cette apparence et quelque chose d'autre qui, plus secrètement, est l'homme : une insoutenable accumulation de jours, de mois, d'années... L'enfant sourit à la pensée de ce que diraient la mère, les oncles, s'il « leur » racontait cette rencontre.

Mais, naturellement, il ne racontera rien. Le sourire chasse un peu la peur ; puis, de nouveau, la peur est là, car le visage a fait un léger mouvement, comme appelé par son regard, et il reçoit tout droit le regard de l'homme.

Les yeux de l'homme sont noirs. Tristes comme ceux de la mère (mais ceux de la mère, au milieu même de l'angoisse semblent moins tristes, parce qu'ils sont bleus), tristes comme seront les siens peut-être, puisqu'ils sont noirs, lorsqu'il aura beaucoup vieilli...

Cette pensée lui fait mal. Si brutale et si forte qu'il a envie de pleurer soudain ; pas seulement de pleurer, mais de hurler à perte de voix, jusqu'à faire accourir des gens. Cette pensée qu'un jour, vieilli, lui-même sera l'homme... Puis, du port vient une odeur de poisson, de sel. Mieux que des passants, l'odeur le calme. « Tu deviendras fou, à te raconter toutes ces histoires ! » Son père avait raison : on ne peut pas, toute sa vie, se raconter des histoires, certaines sont trop horribles.

Son père avait raison, sa mère et le maître d'école. Les fées n'existent pas ; ou, ce qui revient au même, elles ne réalisent pas les souhaits. Tous les autres ont raison : la vie est déguelasse... Ouvrant les doigts, l'enfant les referma plus bas, sur une barbe d'épi ; à genoux sur le ciment, laissa pendre son pied gauche à la recherche d'un creux où le poser ; les mains cramponnées à la plaque, commença lentement de descendre.

Son corps tremblait, non de peur mais de refus. Seule sa grande habitude des escalades guidait ses mains, ses pieds. Sur le sable, il s'assit. Le sable était sec.

Il touchait le sable des deux mains, incrédule. Puis il chercha ses espadrilles ; près des rochers, plus loin, se levant et courant sur la plage, vers la mer lointaine qui montait. Plus d'espadrilles... Quelqu'un avait dû les lui prendre pendant qu'il était là-haut. Il leva la tête. Des gens parlaient encore sur la terrasse, dont il ne distinguait pas nettement les visages, mais il n'y avait plus personne sur la plage — à cause de l'heure.

Immobile au milieu de la grève déserte, il pensait qu'il serait bientôt midi, qu'il arriverait en retard pour le repas et se ferait attraper par sa mère... A moins qu'il n'invente une histoire pour expliquer... Des petits voleurs, pas des gosses du village, des étrangers, se seraient jetés sur lui, l'auraient battu, lui auraient pris ses espadrilles...

Sa main blessée prouvait l'histoire. Il regarda sa main, rougit. C'était la première fois qu'il songeait à tromper quelqu'un, sa mère. Mais s'il n'y a pas de fées, si Dieu n'est pas aussi puissant que la vie, pourquoi s'empêcher de mentir ? Il se sentait vieux, chargé d'une vaste expérience dont il ne guérirait plus... Posément, de la main droite, il saisit la manche gauche, trouée, de son chandail de laine rouge et acheva de la déchirer.

II

— « Quelle idée de venir vous enterrer dans ce trou ! » dit Fred Panelle.

Et Michelle sourit méchamment. Elle-même ne comprend pas qu'il ait choisi ce bourg de préférence aux stations célèbres de la côte et, dans le bourg, cet hôtel, si vieux et si misérable que son propriétaire ne s'inquiète plus d'en faire ravaler la façade et redorer la marquise. (Sur l'avenue de la Gare, deux « étoiles d'or », tout neufs, offrent aux voyageurs et aux touristes de vrais appartements avec la salle de bains et le téléphone privés.)

— « Vous ne savez pas ? M. Panelle n'a pas l'eau courante dans sa chambre... Je trouve cela inadmissible. »

— « Je ne vous retiens pas, ma chère, » dit le vieil homme. « Moi, je me plais ici. »

Comme toujours quand il emploie ce ton provocant et cruel (qui le venge des heures de silence), elle se calme et lui sourit. Un temps passera, pendant lequel elle s'imposera une voix nouvelle, en accord avec le sourire. Elle lui dira, ce soir, quand ils seront seuls, qu'il a raison de la gronder et

qu'elle est sotte. En attendant, froidement, il mesurera l'effort qu'elle accomplit pour dompter sa colère.

Mais il n'est pas vrai qu'il se plaise ici. De son transatlantique d'osier, il regarde très loin vers l'horizon. (Un des rares bienfaits de l'âge : la faculté de voir loin. Pendant des années, il a dû porter des lunettes de myope...) Les rochers, la mer l'ennuient, ridicules décors pour cette farce étroite que se jouent les hommes. Il ne sait apprécier, il ne sait voir que des herbes jaunissantes contre un mur, les ravenaux, les ciguës, les trèfles d'une plate-bande abandonnée, les plantes dites mauvaises, qui luttent contre la pierre, le carrelage, les soins intéressés des hommes...

— « Il se trouve que je suis né dans ce trou, » dit le vieil homme, « il y a soixante-huit ans, et que j'y ai passé mes premières années. »

— « Chéri, vous ne m'aviez pas dit ! »

« Qu'est-ce que cela eût changé ? » pense-t-il. De toute façon, il a eu tort. On ne retrouve pas l'enfance : ce serait retrouver cette plénitude des sens, peut-être le sens de la vie...

Fred Panelle, assis, fume à petits coups, car tout ce qu'il fait, il le fait vite, les mains, la voix toujours actives, dans l'espoir de faire oublier son âge (cinquante-deux, cinquante-trois ans ?), son innommable paresse d'esprit, son gras visage, seul immobile.

— « Le confort, moi ! » dit-il. « Je resterais volontiers deux ou trois jours. Mais il faut que je rapporte quelque chose à Paris. Vaubel a signé pour novembre, Maryse est libre de la Toussaint aux Fêtes. Cela nous laisse peu de temps... comme je vous le disais, j'ai là des textes... Ils n'enchantent pas monsieur Polistrow mais vous y trouverez des idées... »

— « Laissez-les-nous, » dit le vieil homme. « Got les lira. »

Comme tous les imbéciles, Panelle croit aux idées, à la pensée, au travail solitaire... Lui, le vieil homme pense peu, rarement, ayant tant de fois fait le tour de ses problèmes que la pensée n'est pour lui qu'un retour sans hasard. « Je n'écris pas avec des pensées, » dit-il, « j'écris avec des mots, » et c'est si vrai que cela va jusqu'au plagiat, jusqu'à d'habiles plagiats que personne ne remarque : les lecteurs sont incultes et les critiques vivent de leur métier... Il étend le bras vers son verre ; le verre est vide.

Les yeux à demi fermés, il regarde les mains de Michelle et de Fernand Got sur la balustrade. Elles ne se touchent pas, mais les doigts du jeune homme se lèvent l'un après l'autre, comme s'ils battaient une marche ; la main de Michelle, immobile, attend. Le vieil homme sait qu'un jour ils ne pourront plus attendre, ils n'en pourront plus de vivre ensemble sans se toucher. Un peu d'alcool lui ferait du bien. Quand il a bu, il dort ; les mains de Michelle ne le tourmentent plus.

— « Garçon ! »

— « La même chose, monsieur ? »

— « Ne buvez pas trop, chéri, » dit la femme.

— « Voilà trente ans, chérie, que je me l'entends dire. »

Son rire bref n'est pas pour camoufler sa gêne. Il lui plaît que Michelle s'inquiète de lui — ou fasse semblant. D'elle seule il supporte ces préve-

nances maternelles : il faut qu'un homme, si vieux soit-il, supporte cela de quelqu'un.

— « Je me demande, » dit-il parfois, « si ce n'est pas cher payer ce que je vous donne. »

Elle dit qu'elle ne comprend pas ; elle dit qu'elle l'admire et qu'elle l'aime. Il la croit à demi, car il s'étonnerait qu'on ne l'admirât pas. Mais il ne croit pas qu'une femme puisse aimer un homme de trente ans plus vieux qu'elle. Il représente pour Michelle l'argent, la considération et la sécurité. Le luxe aussi, et peut-être la fierté d'être vue partout avec lui. Elle paie cela comme elle peut, non de vraies caresses, il en a passé l'âge et n'a jamais été un amant bien expert, mais en soumission apparente.

Fernand Got n'est pas moins soumis. Parce qu'il faut vivre. Mais, un jour, la prudence, la peur ne les retiendront plus. Alors, il sera là, lui, le maître, à qui rien n'échappe. Cette fausse dignité que lui oppose Fernand Got, cette sorte de recul qu'il ressent chez la femme s'effriteront sous le besoin de dissimuler. Comme d'autres avant eux, tout le temps qu'il voudra, ils seront ses esclaves ; la jouissance de savoir et de pouvoir mépriser apaisera la souffrance de n'avoir pas été jeune...

Le vieil homme sursaute. Il a dû s'endormir. Quand il ouvre les yeux, il ne voit que l'océan, verticalement dressé comme une étoffe tendue, une soie, bleu clair en son sommet, puis bleu sombre et rayée de reflets noirs et verts. Non, pas comme une étoffe... En cet instant qui suit le réveil, où la perspective s'abolit, une autre connaissance intime et millénaire contient on ne sait quelle dimension nouvelle, la nature même des choses : la transparence du ciel et l'épaisseur de l'eau, l'une et l'autre refermées sur un visage d'enfant...

Il n'aime pas les gosses. Depuis longtemps, les siens sont de grandes personnes et il ne voit guère ses petits-fils. S'il essaie de se rappeler ce qu'il était lui-même vers cinq, six ans, quelque chose obstrue sa vision, comme s'il avait été un petit monstre, que toute sa vie il eût tendu à oublier. Les souvenirs commencent plus tard, à l'époque du lycée et de la grande ville et même cela se présente comme un cauchemar. Des bagarres, des mensonges, des injustices... L'homme sort de la nuit ; il y rentre. Mais ce gosse...

Il se tient en équilibre — et l'on dirait un rêve — ses petites mains agrippées aux ferrures ouvragées de la balustrade, ses yeux noirs au niveau du visage de l'homme. Il porte un pull-over troué aux coudes, ses mains et ses joues sont sales. Mais ses cheveux blonds bouclent comme ceux d'un ange saint-sulpicien ; ses yeux noirs brillent comme la mer au réveil...

La voix de Michelle :

— « Chéri, monsieur Panelle te parle. »

— « Oui, » dit le vieil homme . « Je regardais cet enfant. »

— « Quel enfant ? » dit la femme.

Et Fernand Got se penche au-dessus de la balustrade pour voir de qui le vieil homme veut parler.

— « Quel enfant ? » demande-t-il à son tour.

Le vieil homme tourne la tête. Puis, les deux mains serrant les accoudoirs d'osier, il se redresse, lui aussi ; les rochers tombent tout d'un bloc sur la plage humide, que le flot vient d'abandonner. Il n'y a d'enfant nulle part. Lentement il dit, parce qu'il lui faut dire quelque chose :

— « A cet âge-là, on ne sait pas ce que c'est que le vertige. Le vertige, moi, aussi loin que je me souvienne, il me semble que je l'ai toujours eu... »

Puis il se tait. Il sent sur lui les regards de Michelle et de Fernand Got. « Le vieux est maintenant complètement fou ! » Voilà ce qu'ils pensent. Mais le regard de Fernand Got demeure obséquieux ; seul le silence de Michelle désapprouve. Le vieil homme n'en rit pas (mais sourit en lui-même de ce rêve toujours refait et toujours démenti qu'un jour il se rira du mutisme d'une femme). Il sourit, puis s'attriste, étrangement sensible à la stupidité de se taire ainsi, lorsqu'on n'est pas d'accord.

Pour la première fois — depuis quand ? il craint de ne pas expliquer Michelle (et toutes les femmes) par l'habileté, la ruse ; car il en a connu qui vivaient de coups de tête et mouraient de coups de cœur et lui-même, cent fois, il a dû opposer l'égoïsme et la ruse à des élans indubitables. Mais la Femme l'inquiète, qui l'attire et le nie : il lui faut s'en garder, même par la mauvaise foi. Un peu de honte lui vient, tardive :

— « Pourquoi n'iriez-vous pas, tout à l'heure, à la Baule, pour vous distraire ? Je veux réfléchir et travailler tranquille, et je n'aurai pas besoin du chauffeur aujourd'hui. »

— « Vraiment, je peux ? »

« Travailler tranquille. » Ce fragile alibi, nul ne le discuterait... Vingt-cinq volumes témoignent que le vieil homme a toujours travaillé (et que d'articles, d'études, de scénarios, de lettres impubliés !) Mais à vingt-cinq ans déjà, lui-même s'avouait la naïveté de l'excuse ; à trente ans, son hypocrisie. Il a toujours travaillé n'importe où, dans une cuisine sur un coin de table, entre la femme et les enfants, dans des compartiments bondés, dans la cohue des salles de rédaction ou des studios, dans l'atmosphère surchauffée des meetings. Partout, sauf dans la solitude. Sitôt qu'il se retrouve seul, son cerveau sonne le creux et son corps est avide de soleil ou d'alcool, d'amour. Ce que le voisinage d'autrui, l'orgueil et la décence ont empêché soudain déborde, comme l'eau d'un torrent sur une digue rompue... Tout mon malheur, pense-t-il : l'impuissance de me soustraire et de me soumettre au monde !

— « Cet enfant, » dit Panelle, « vous l'avez vu, vraiment ? »

— « Comme je vous vois. »

Il se moque bien qu'ils le croient fou ! Il ne s'est jamais senti si gai, si jeune et si lucide...

— « Quelqu'un n'a pas une cigarette ? »

Quand il décide qu'il ne fumera plus (une fois tous les cinq ou six ans), il n'achète plus de cigarettes, pour s'épargner la tentation. Panelle fouille dans ses poches — le vieil avare — et attend que Fernand Got ait tendu son étui pour sortir son propre paquet. L'étui contient des blondes.

— « Je préfère une française, » dit le vieil homme.

Un éclair de plaisir malin flambe dans ses yeux tandis que Panelle lui présente le paquet à demi rempoché déjà. Michelle offre le feu. La main de la femme tremble, mais ses yeux sourient. Ce tremblement et ce sourire le troublent. Est-elle si différente, si mystérieuse qu'il croit ? Ne peut-il admettre sa prudence, plaindre sa peur ? Dans les moments anciens d'échec et de misère, lui-même n'a-t-il jamais, inconsciemment tenace, tendu à ressembler à une herbe invincible ? Etait-ce l'orgueil, alors, qui permettait de tenir, ou bien cette inertie où se rassemblent les forces ? Un seul instant d'humilité, pense-t-il, fait plus gagner que vingt ans d'efforts... C'est excessif — et faux. Il ne s'agit pas de gagner.

Il ne lui importait pas de gagner ou de perdre, jadis, mais que, s'il gagnait, ce fût de l'assentiment du vaincu ; avec l'estime du vainqueur, s'il perdait. Il était fait pour vivre parmi les hommes... Et il ne s'agissait pas d'humilité non plus, mais d'une autre exigence, qui ne se contentait pas des techniques apprises, qui refusait le plagiat. Il se souvient.

A trente ans comme à vingt, partout il s'endormait. Dans les fauteuils des salles d'attente où il venait quêter un impossible emploi ; aux tables des bistrots où le prix d'un café crème payait des heures de rêverie amoureuse au passage des filles ; sur la banquette d'une rame de métro qui le promenait de çà et là dans le ventre d'un Paris aussi creux que lui-même.

Dans les trains, il s'endormait. Et c'était son régal que ces réveils soudains devant un paysage chaque fois autre, dont l'inattendu lui semblait poursuivre l'insolite du rêve, bien qu'ils n'eussent rien d'insolite, ces chalets de banlieue, ces arbres droits, ces buissons secs au bord des routes, ces petits vieux sur le seuil d'un cimetière, d'une église, tout de suite reconnus et reclassés dans l'établissement de la mémoire. Mais, pendant quelques secondes, coupés par le réveil de toute signification, ils avaient existé au bord de la conscience, comme des choses nées de rien et repoussées au néant par le voyage même...

Toute sa vie, le vieil homme a rêvé d'exprimer la joie de ses réveils. Il n'y est jamais parvenu (car comment contenir dans les mots qui s'égrènent la coexistence du regard et de l'objet, de la forme et du temps ?), mais l'ombre de talent qu'il se reconnaît encore, c'est à cette patience entêtée qu'il le doit... Se taire. Se lever du fauteuil, en s'aidant de ses mains. Traverser le salon, le hall. Souhaiter de ne rencontrer personne. Quitter la femme, les serviteurs, l'ami...

Fuite inutile. On ne peut toujours s'éveiller et dormir. A mesure que s'éloigne le merveilleux instant, la conscience immédiate des choses disparaît. S'il tournait maintenant la tête vers la mer, dont il connaît la densité, la teneur en sel, la vieille histoire, il ne retrouverait pas la soie dressée. La blancheur de l'écume et le bleu dur du ciel lui indiqueraient l'heure, la saison, le jour de la semaine. Et Michelle près de la balustrade, près de Fernand Got, lui rappellerait des amours trahies, dont il ne veut plus savoir qui, de l'autre ou de lui, fut le traître...

Sur le seuil, il s'arrête, se retourne. La balustrade dentelée, menaçante... Les parasols au-dessus des tables... Les mains de Michelle et toute l'attente des femmes dans ces mains...

Un seul instant d'humilité, pense-t-il... Et tout à coup, étrange idée, il pense que Dieu n'a pas de mémoire. Tout simplement. Il y a des gens qui ne croient pas en Dieu et d'autres qui lui prêtent des idées fixes et s'imaginent que nulle action n'est tout à fait sans conséquence sur le salut final ou sur la damnation. Dieu ne prend pas les gens pour ce qu'ils furent, mais pour ce qu'ils sont lorsqu'il les prend. Dieu regarde ; il dit, c'est bien, c'est mal, à ce qu'il voit. Ou ne dit rien et ne regarde pas vraiment : ceux qu'il prend le voient — s'ils ne regardent pas ailleurs. La plus horrible des pensées... Ce qui serait exigé de l'homme : ne jamais cesser de L'attendre...

— « Demandez-moi Paris, » dit-il. « La F. I. C. A. »

Le jeune secrétaire regarde Michelle ; imperceptiblement les yeux de la femme répondent : vous me retrouverez ici.

— « Pardon, monsieur, » dit Fernand Got en passant devant le vieil homme.

La mémoire : l'inconnu... Les vieux hommes sont comme Dieu : ils ont tout oublié. Mais leur manque de mémoire dessèche la vie (comme un beau et bon fruit, sucé jusqu'à l'écorce, que l'on déchire encore avec les dents) ; l'oubli de Dieu est la vie même... L'amour, c'est aussi cela.

— « Michelle ! » dit le vieil homme.

Il a parlé tout bas. Pourtant, au même instant, la femme regarde vers lui. « Je pourrais vouloir que tu sois heureuse sans plus, tout accepter pour ton bonheur — et même que, sans cesse, tu sois différente... »

— « Vous avez Paris, monsieur, » dit Fernand Got.

— « Prenez votre bloc, vous resterez près de l'appareil, que je n'aie pas à me répéter. »

Avant qu'il ait porté le récepteur à l'oreille, Polistrow gueule déjà :

— « Et vous m'avez promis un sujet pour le 15 ! »

— « Eh bien, nous sommes le 13. J'ai ce qu'il vous faut. »

— « Un sujet vraiment neuf ? »

Il n'en sait rien et s'en fout.

— « Les bonnes histoires sont brèves, » dit-il. « Celle-ci tient en peu de mots : un homme rencontre son enfance... »

Il croit entendre la grimace de Polistrow au bout du fil.

— « *Citizen Kane* », « *Les fraises sauvages* », c'est vrai... Il s'agit d'autre chose. Cet enfant que l'homme rencontre, un enfant, remarquez-le, de chair et d'os, c'est lui-même, soixante années plus tôt... »

Polistrow étouffe :

— « De la science-fiction ! »

— « Du fantastique, au plus... Pour rendre cela, il suffit d'une certaine couleur... »

— « Quinze, vingt millions ! »

— « Alors, pas de couleur. Imaginez seulement que les amis, les parents de l'homme ne voient pas l'enfant. L'homme seul... »

Un bredouillement lui parvient, où il distingue le mot : formidable ! Puis le débit de Polistrow se ralentit, on le comprend de nouveau et le vieil homme fait signe à Fernand Got de prendre l'écouteur d'une main.

Polistrow achève l'histoire : les parents, la femme du vieillard n'ont-ils pas intérêt à le croire fou ? Il faudrait un procès, des experts, des psychiatres (le Psychiatre est la bête noire du producteur). Le vieillard devant ce choix : ou renier sa vision et trahir son enfance ou finir à l'asile... Le secrétaire note sans lever la tête. Le vieil homme écarte l'écouteur. Une belle histoire, très différente de celle qu'il a rêvée. Mais qu'avait-il rêvé ? Il ne sait plus.

— « ... Indispensable, la jeune fille. Elle doit permettre une happy end. Comment ? C'est à vous d'y penser. »

— « D'accord, » dit-il. « Vous aurez le traitement avant la fin du mois. Je serai à Paris vers cette date. Prévenez Fred. J'aurai besoin de lui. »

Il raccroche et regarde Fernand Got qui l'admire. Pour cette admiration fréquente, il ne le fichera pas à la porte...

— « Vous êtes inouï, monsieur. »

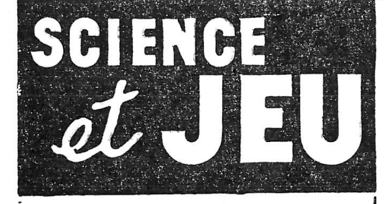
— « Oui, » dit le vieil homme.

Il tourne la tête ; il voit la fenêtre ouverte et, plus loin que la fenêtre, la mer irradiée. Trois nuages blancs dans le ciel lui évoquent soudain, comme toujours des nuages, les temps bibliques où Dieu parlait aux hommes, les habituant à ses métamorphoses... Plus accablant que sa lassitude, surnage en lui (sur quel flot d'inconscience ?) le sentiment presque effacé d'une révélation prodigieuse, le pâle reflet d'une lumière éclatante qui eût fondu en une question puis dissipé tous les problèmes, si seulement elle avait duré. S'il n'avait pas eu, peut-être, cette magistrale idée de faire un scénario de... quoi ?

— « Vous commanderez le déjeuner pour deux heures, » dit-il. « Je vais dormir un peu. »

Mais il regarde vers la mer. « Vers Michelle, » pense Fernand Got. Non : le chasseur de l'hôtel remonte de la plage, des espadrilles bleues à la main. Le vieil homme se souvient d'un jour de son enfance où lui-même est rentré pieds nus à la maison.





REVUE de tous les JEUX

Vous y trouverez les moyens scientifiques de **LUTTER contre le HASARD et de GAGNER AU JEU !**

EN VENTE DANS LES KIOSQUES ET GARES

2,50 NF

ÉDITIONS LUDOGRAPHIQUES, 25, AVENUE AUBER - NICE

NOTRE RÉFÉRENDUM 1960

Un afflux très encourageant de réponses a suivi notre premier questionnaire. Cela est symptomatique de l'intérêt que les lecteurs de « **Fiction** » témoignent à leur revue. Mais un tel référendum n'a de valeur qu'étalé dans le temps. Par le nombre et la variété des questions posées, vous pouvez voir qu'il s'agit d'un véritable test portant sur l'ensemble des goûts de notre public. L'objectivité des résultats sera fonction de votre assiduité. Vous qui nous avez déjà répondu, ne vous abstenez pas désormais ! Et vous qui avez eu envie de le faire sans mettre l'idée à exécution, rattrapez-vous cette fois-ci ! Pour que « **Fiction** » soit **votre** revue, nous avons besoin de votre concours. Aucune de vos suggestions ne nous laisse indifférents. Merci d'avance.

Résultats du questionnaire de Janvier

Les lecteurs de « **Fiction** » connaissent pour la plupart leur revue de longue date et lui sont fidèles : 72 % la suivent en effet depuis plus de cinq ans. 17 % la lisent depuis une durée de deux à cinq ans, et 11 % seulement depuis moins de deux ans. A une écrasante majorité, ils entendent continuer de l'acheter dans l'avenir : 97 % s'y déclarent disposés, le reste étant composé de mécontents ou d'indécis.

En ce qui concerne le n° 73, sur lequel portait ce questionnaire, 81 % des lecteurs l'ont trouvé bon, 6 % l'ont trouvé mauvais ; les 13 % qui restent l'ont aimé moyennement.

La nouvelle préférée du numéro a été, à une très forte majorité, « **Le Grand Roi** » d'Anderson (citée dans 40 % des réponses). Vient ensuite « **L'homme qui a perdu la mer** » de Sturgeon (18 %). Puis : « **Démons et chimères** » d'Henneberg (11 %) et « **Le cri** » de Robert Graves (10 %).

Chose amusante, deux de ces titres cités comme préférés viennent d'autre part en tête des nouvelles aimées le moins ! Il s'agit bien entendu des deux récits les plus sujets à controverse du numéro : « **L'homme qui a perdu la mer** » (condamné par 20 % des réponses) et « **Le cri** » (par 17 %). Le conte ultra-bref « **Un bon diable** » se classe également dans cette catégorie (18 %).

Dans le vote sur les auteurs figurant à ce numéro, grosse demande sur Asimov (20 %) et Anderson (19 %), suivis de près par Carsac (14 %), Henneberg et Sternberg (tous deux 13 %), et enfin Sturgeon (11 %).

Le roman « **An premier, ère spatiale** » a plu à 62 % des lecteurs, déplu à 23 %, plu moyennement à 15 %. Quant à la formule des romans à suivre dans « **Fiction** », elle recueille des avis extrêmement partagés : 55 % de pour, 45 % de contre.

Dans l'ensemble, la répartition de la S. F. et du fantastique dans ce numéro a plu : 64 % des lecteurs s'en estiment satisfaits et 14 % satisfaits à demi. 22 % ne le sont pas. La position de ces mécontents (et de ceux qui ne sont qu'à demi contents) est d'ailleurs assez embarrassante : la moitié ont trouvé qu'il y avait trop de fantastique, et l'autre moitié qu'il y avait trop de S. F. ! Voilà de quoi frapper de nullité une statistique...

Adhésion en masse à la Chronique Littéraire sur « **Tekeli-li** » (applaudie par 80 % des gens) et à la Chronique Scientifique sur la conversion de la chaleur en électricité (77 %). Moins de 10 % de réponses ont été contre chacune de ces deux chroniques, la proportion restante étant composée de ceux qui les ont aimées moyennement

Enfin, le dessin de couverture a été assez discuté : il a plu à 47 % des lecteurs, plu à moitié à 18 % et déplu à 30 % (5 % d'indifférents). Quant à la couleur qui l'accompagnait, elle a la majorité (42 %) contre elle, majorité faible, il est vrai, puisque 40 % l'ont aimée et 11 % aimée moyennement (7 % d'indifférents).

Peut-on tirer des conclusions de ce premier questionnaire ? Il est encore trop tôt. Plusieurs grandes lignes, cependant, apparaissent déjà clairement :

1°. Nouvelles « littéraires » ou « difficiles », comme celles de Sturgeon et Graves : elles rebutent les uns et attirent les autres de façon suffisamment nette pour nous inciter à continuer d'en user, mais sans en abuser.

2°. Rush sur tous les auteurs-vedettes du numéro (et Français bien placés dans la course).

3°. Existence d'un fort pourcentage de lecteurs hostiles aux romans à suivre. A vrai dire il semble, à lire leurs commentaires, qu'ils trouvent surtout excessif le découpage en trois épisodes. C'est pourquoi, pour préciser la situation, nous remettons le sujet sur le tapis ce mois-ci, pour juger comment serait accueillie la formule intermédiaire de deux épisodes (voir question n° 15 de notre questionnaire).

4°. Adhésion assez limitée à un dessin de couverture jugé par un certain nombre de lecteurs comme trop laid ou trop morbide. Accueil moins favorable encore pour la couleur qui l'accompagnait (rose « bonbon » considéré comme peu opportun) ; à vrai dire, nous avons eu des ennuis de tirage, et ce n'était pas exactement cette teinte qui avait été prévue.

Ce ne sont là que des premières constatations. De mois en mois, nous les poursuivrons publiquement, espérant un jour arriver à tracer le parfait portrait-robot de l'amateur de « **Fiction** »... si tant est qu'un portrait-robot puisse être complètement ressemblant !

Questionnaire de ce mois

1. Aimeriez-vous que « **Fiction** » publie un nouveau numéro spécial français, comme l'an dernier ?..

2. Seriez-vous intéressé en outre par des numéros spéciaux américains ? ....

3. Avez-vous aimé le présent numéro ? ....

4. Quelle est la nouvelle que vous avez préférée ? ....

5. Quelle est celle que vous avez aimée le moins ? ....

6. Parmi les auteurs de ce numéro, y en a-t-il que vous aimeriez lire plus souvent ? ....

7. Etes-vous partisan de la présence des auteurs français dans chaque numéro de « **Fiction** » ? ....

8. La répartition de la S. F. et du fantastique dans ce numéro vous a-t-elle satisfait ? ....

9. Sinon, lequel des deux genres vous a-t-il semblé avoir une importance excessive ? ....

10. Dans ce numéro, avez-vous aimé la Chronique Scientifique ? ....

11. Appréciez-vous la rubrique « **Le Conseil des Spécialistes** » ? ....

12. Le style du dessin de couverture vous a-t-il plu ? ....

13. Avez-vous aimé sa couleur d'accompagnement ? ....

14. Souhaiteriez-vous revoir, de temps à autre, des photo-montages pour illustrer nos couvertures ? ....

15. Préféreriez-vous qu'un roman à suivre occupe deux numéros plutôt que trois (même si cela augmentait la longueur de chaque épisode) ? ....

16. Avez-vous des observations et suggestions à formuler ? ....

....

....

NOM ET ADRESSE : ....

....

PROFESSION (facultatif) : ....

pronostics

HEBDOMADAIRE

LETTRE D'INFORMATION INTERNATIONALE, CONFIDENTIELLE

Edition allemande : « Vorschau »
Edition anglaise : « Forecasts »

Tour d'horizon mondial de toutes prévisions sur les thèmes les plus divers :

Genève - International
Economie - Industrie
Matières de base - Energie
Transport - Commerce
Social - Tourisme
Aménag. territoire - Commune
Finance - Fisc
Monnaie - Or
Politique - Militaire
Science - Technique
Espace - Atome
Science-fiction
Santé - Alimentation
Culture - Civilisation

« Pronostics » n'entend pas prédire l'avenir. Il dira, sur la base de renseignements de toute dernière heure, comment les experts le prévoient. IL DÉGAGERA LA TENDANCE. Seul en son genre, il l'exprime pour l'ensemble de la connaissance humaine.

« Pronostics » est indispensable à toute activité devant tenir compte de ce qu'on peut raisonnablement attendre de demain.

SPÉCIMEN GRATUIT SUR DEMANDE

Rédaction et administration : Pronostics S.A., Genève (Suisse)
2, rue Daniel-Colladon
Tél. : (022) 26 22 92 Télégr. : PRONOSTICA GENÈVE

A la veille de l'exploration du cosmos et malgré Kepler, Newton et Einstein, les physiciens se posent aujourd'hui à nouveau la question :

QU'EST-CE QUE LA GRAVITATION ?

par JEAN-JACQUES

1) La gravitation comme expérience quotidienne.

Chacun de nous fait tellement souvent l'expérience des forces de gravitation que ce phénomène finit par nous paraître dénué de tout mystère : si on lâche une balle au-dessus du sol, elle va « tomber » vers la terre sous l'effet des forces de gravitation. Cependant, ce phénomène « naturel » est encore, dans son essence, mal connu. Les physiciens des générations passées ont cru, parfois, tenir la clef du mystère ; en réalité cependant, aujourd'hui encore la question se pose de savoir quelle est la nature exacte des forces de gravitation, et comment ce phénomène peut entrer dans un cadre plus général de description de l'Univers qui pourrait rendre compte *à la fois* de l'électromagnétisme, des forces nucléaires, de la gravitation et de la structure des particules élémentaires. Pour examiner ce problème, jetons d'abord un rapide coup d'œil sur l'historique des recherches sur le phénomène de gravitation.

2) Les faits expérimentaux.

Au premier stade on trouve, comme toujours, des constatations expérimentales : dès que les hommes se sont rendu compte que la Terre était ronde et suspendue dans l'espace, ce qui avait été « naturel » pour tout un chacun prit un caractère suspect : comment, en effet, les humains qui se trouvaient aux antipodes pouvaient-ils vivre « la tête en bas » sans tomber dans l'espace ? Il fallait qu'il existe une force tendant à les « attacher » à la Terre.

D'autres faits expérimentaux, concernant le cosmos, s'accumulaient parallèlement :

Vers 1500, Copernic, astronome polonais, détruit la théorie de Ptolémée selon laquelle la Terre serait fixe dans l'espace, le Soleil et les planètes tournant autour d'elle. Il montre que c'est par rapport au Soleil (et non à la Terre) que les planètes se meuvent et décrivent des trajectoires sensiblement circulaires, le Soleil occupant le centre des cercles.

Vers 1600, c'est Kepler, astronome wurtembourgeois et élève de Tycho-Brahé, qui dégage des nombreuses observations de son maître et des siennes propres les lois qui vont diriger la pensée des astronomes pendant plusieurs siècles. Il indique que les planètes décrivent des ellipses dont le soleil occupe un foyer et il définit suivant quelle loi (loi des aires) les planètes parcourent ces ellipses. Cette loi montre que *tout se passe comme si* les planètes étaient attirées par le Soleil avec une force inversement proportionnelle au carré de leur distance au Soleil (ce qui justifie la loi des aires).

Il restait à faire le pas en avant consistant à dire que cette force d'attraction existait réellement et *avait un caractère de généralité :* c'est au grand astronome anglais Newton qu'il appartenait d'accomplir, vers la fin du XVIIe siècle, cette étape fondamentale : les corps s'attirent *tous* proportionnellement à leur masse et inversement proportionnellement au carré de leur distance.

3) Après Newton.

Il faut d'ailleurs se garder de penser que les physiciens des années 1700 accueillirent avec enthousiasme les résultats de Newton : pendant fort longtemps, on préféra aux explications de Newton l'interprétation de Descartes selon laquelle le mouvement des planètes était simplement dû à des « tourbillons » qui agitaient les cieux !

La théorie de Newton finit cependant par prévaloir, avec le temps. Cette théorie laissait toutefois encore dans l'ombre des points très importants :

a) Le champ d'attraction gravitationnel se propage-t-il dans un milieu donné (éther) à la façon dont un son se propage dans l'air, ou bien, au contraire, la force d'attraction a-t-elle lieu par l'intermédiaire de corpuscules (émis et captés dans ce cas par les deux masses interagissantes) et se propageant dans le vide ?

Newton ne fournit pas la réponse à cette question, mais l'importance de ce problème du « mécanisme » de transmission des forces de gravitation ne lui échappa pas, comme le prouve une lettre du grand physicien à son ami Bentley le 25 février 1692 : « *Supposer qu'un corps peut agir sur un autre à distance, à travers le vide, sans intervention d'un milieu quelconque, me paraît une telle absurdité que je crois qu'aucun homme capable de penser philosophiquement ne pourra admettre un tel fait.* »

b) Le second problème était le suivant : quelle que soit la réponse donnée à la question précédente (*a*), comment doit-on concevoir l'atome pour qu'il réalise cette force d'attraction newtonienne ?

4) 18e et 19e siècles.

Pendant ces deux siècles, les physiciens vont chercher à donner une réponse satisfaisante à ces questions. Plusieurs modèles d'atomes furent proposés, notamment une ingénieuse idée d' « atomes tourbillons » due à William Thomson en 1867 et selon laquelle un atome était comparable à un « anneau de fumée » pouvant réagir « instantanément » sur un autre « atome-tourbillon » en le « secouant » avec sa propre période d'agitation.

Entre temps les lois de l'électricité, du magnétisme et de l'optique avaient été groupées en 1865 dans un seul système d'équations grâce au génie d'un autre physicien anglais : Maxwell.

Il sembla alors « évident » que tous les phénomènes de l'optique et de l'électromagnétisme fussent dus à la vibration d'un milieu remplissant l'espace (et que l'on désigna sous le nom d'éther) ; ce milieu obéissait aux lois générales indiquées par Maxwell.

Une troisième question venait cependant s'ajouter aux deux précédentes en ce qui concerne le phénomène de gravitation : pouvait-on grouper ce phénomène avec l'optique et l'électromagnétisme dans un même réseau de lois générales qui dicteraient tout le comportement de l'Univers ?

Le problème du champ unitaire était ainsi posé.

5) Les difficultés de la théorie de l'éther.

Si cet « éther » emplissant tout l'espace et au travers duquel se propageraient la gravitation et l'électromagnétisme

existait réellement, il devait être possible de le mettre en évidence, par exemple en observant le mouvement de la Terre par rapport à lui.

Avec cette idée en tête, deux physiciens américains, Michelson et Morley, réalisèrent à Cleveland en 1881 une expérience désormais classique. La lumière étant « portée » par l'éther, si la Terre avait un mouvement dans cet éther, il devait en résulter une variation de la vitesse de la lumière suivant que cette dernière était émise « dans » le courant ou « contre » le courant d'éther, exactement comme un nageur est accéléré ou retardé par le courant d'une rivière. A leur grande stupéfaction et à celle de tous les physiciens du monde, Michelson et Morley obtinrent le résultat que la vitesse par rapport à l'éther était nulle. On était alors dans l'alternative :

— Ou bien conserver l'hypothèse de l'éther et admettre que la Terre, *seule* parmi les autres astres, était immobile par rapport à l'éther.

— Ou bien rejeter purement et simplement l'hypothèse de l'éther. Ce que l'on fit.

Mais alors le problème restait entier : l'éther ayant fait « long feu », quel était donc le mécanisme de propagation des champs électromagnétique et gravitationnel ?

6) 1905-1915 — Albert Einstein intervient.

Il ne fallait rien de moins que deux révolutions dans les conceptions classiques des physiciens sur les notions d'espace et de temps pour permettre d'entrevoir la solution au problème posé. C'est Albert Einstein qui réalisa ces deux révolutions en édifiant successivement sa théorie de la Relativité Restreinte en 1905 et celle de la Relativité Généralisée en 1915. En 1905, Einstein fit voir comment espace et temps n'étaient pas indépendants l'un de l'autre et il se servit des équations existantes de Lorentz pour montrer comment deux observateurs en mouvement l'un par rapport à l'autre voyaient se modifier leurs unités physiques de mesure de l'espace et du temps. Il définit ainsi un espace-temps à quatre dimensions qui serait le *cadre* de tous les phénomènes physiques et fit disparaître le paradoxe de l'expérience de Michelson et Morley.

En 1915, utilisant les études faites au siècle précédent par le mathématicien Rieman, il montra comment il fallait concevoir les forces gravitationnelles : la matière « courbe » le cadre d'espace-temps et les « forces de tension » qui apparaissent dans cette courbure sont à l'origine de la gravitation (1).

7) Où en est-on aujourd'hui ?

Mais si Einstein avait analysé et expliqué en partie le phénomène de la gravitation, bien des ombres restaient encore au tableau : cette théorie, purement géométrique, semblait exclure, par définition, tout mécanisme de propagation du champ de gravitation ; il apparaissait dans ce cas très difficile de jeter le pont entre la Relativité Générale et l'électromagnétisme, puisque cette dernière théorie est essentiellement corpusculaire (et non géométrique) et que le phénomène de propagation des photons y joue un rôle essentiel. En d'autres mots, l'explication fournie par Einstein pour la gravitation présageait mal des recherches dans la voie d'un champ unitaire rendant compte à la fois de l'électromagnétisme et de la gravitation.

Et cependant, Einstein se mit immédiatement au travail sur ce sujet car, comme il l'écrivait lui-même, « *l'idée qu'il*

(1) Il va sans dire que cette façon de présenter les choses est ultra-simplifiée et qu'il ne peut pas être question, dans ce court article, de faire un exposé, même sommaire, de la Relativité Généralisée.

puisse exister deux sortes d'espace, un espace gravitationnel et un espace électromagnétique, est intolérable ». A sa mort, en 1955, après trente années de labeur acharné, il n'avait cependant pas pu vaincre toutes les difficultés du problème.

Pendant cette période, d'ailleurs, le travail dans la voie de l'unification, loin de progresser, semblait au contraire aller en se compliquant. En effet, les phénomènes à l'échelle nucléaire faisaient bientôt apparaître des forces d'interaction énormes pour des distances entre particules de l'ordre de grandeur des particules elles-mêmes, et il fallait penser à faire entrer dans la théorie à construire du champ unitaire ce nouveau champ nucléaire. A cela venait également s'ajouter la question de savoir si l'on pouvait concevoir les corpuscules (électrons, protons, etc.), comme des points singuliers dont la structure et les mouvements seraient déterminés par les équations du champ unitaire.

Les efforts en vue de rechercher une théorie unitaire satisfaisante se sont poursuivis à la fois vers des solutions géométriques (théories de la Relativité générale modifiées) et vers des solutions corpusculaires.

Les résultats ne paraissent pas avoir été, jusqu'à ce jour, couronnés de succès.

Quand une théorie a du mal à être mise au point, on doit se tourner vers de nouveaux faits expérimentaux, et c'est ceux-ci que nous considérerons maintenant, afin de voir quels sont les éléments de l'expérience qui pourraient guider les physiciens actuels vers la solution du champ unifié.

8) Le chaînon manquant.

Il semble que, parmi les particules élémentaires que les physiciens ont identifiées jusqu'à ce jour, il y ait un « chaînon manquant » qui rendrait compte de la liaison entre les phénomènes gravitationnels, électromagnétiques et nucléaires, une particule qui serait un peu un photon et un peu une particule matérielle : un peu un photon car, comme lui, elle aurait une masse au repos très petite, pratiquement nulle, et ne serait pas chargée électriquement ; un peu une particule matérielle car elle pourrait posséder une vitesse variable (et non une vitesse constante, celle de la lumière, comme un photon).

On peut aisément se rendre compte qu'une telle particule non chargée électriquement et de masse presque nulle (probablement de l'ordre de 10^{-64} gramme) ne sera pas facile à identifier expérimentalement (à supposer qu'elle existe) ; il ne semble pas que les physiciens y soient parvenus actuellement d'une façon expérimentale *directe*.

Cette particule, on l'appelle *neutrino* quand elle intervient dans les phénomènes nucléaires, on la nomme *graviton* quand elle doit jouer un rôle dans les théories corpusculaires de la gravitation, on la baptise *photon « au repos »* dans certaines théories corpusculaires de l'électromagnétisme (théorie de la particule de spin 1 de L. de Broglie).

La clef du problème du champ unitaire semble se trouver, au point de vue expérimental, dans l'identification et l'étude des caractéristiques et des propriétés de cette particule fantôme.

Certaines recherches actuellement en cours d'élaboration paraissent pouvoir montrer que le champ produit par une telle particule a bien les propriétés des champs électromagnétique, gravitationnel et nucléaire.

9) Et l'antigravitation ?

Qu'est-ce maintenant que l'antigravitation ?

Elle consiste en l'une des deux possibilités suivantes :

— Soit créer une masse d'une nature telle que, plongée dans un champ de gravitation ordinaire, elle subirait une accélération en sens inverse de ce qui se passe actuellement : elle serait repoussée par la Terre, par exemple.

— Soit créer un champ d'une nature telle qu'il puisse faire disparaître (au moins localement) les effets d'un champ de gravitation ordinaire.

Des études théoriques et expérimentales d'une certaine envergure sont poursuivies sur ce problème aussi bien en France qu'à l'étranger. Certains résultats peuvent être considérés comme encourageants (ou en tout cas dignes d'être encouragés). Là encore il semble que la mise au point d'une théorie unitaire, qui nous permettrait de mieux découvrir de quoi est fait le tissu qui compose tout notre Univers, devrait nous permettre de savoir si l'antigravitation est ou n'est pas à la mesure de la Science humaine.

Conclusion.

La prochaine étape de progrès pour mieux comprendre la gravitation paraît donc consister à faire entrer ce phénomène dans le cadre d'une théorie unitaire des champs.

Il semble en effet probable, comme l'indiquait Einstein, qu'il n'existe qu'une seule structure fondamentale de l'Univers, donc qu'il doit être possible d'obtenir les équations d'un champ unitaire rendant compte de tous les phénomènes universels, à savoir électromagnétisme, gravitation, interactions nucléaires et particules élémentaires.

Où faut-il chercher ces équations ? On notera, à ce propos, ce fait qui s'est souvent produit en physique : les étapes importantes sont obtenues par une généralisation au moyen d'une interprétation correcte des lois mathématiques *déjà existantes*. C'est ce que fit Newton en généralisant les lois de Kepler. C'est ce que fit Maxwell en généralisant, pour l'électromagnétisme, les lois *existantes* de Laplace. C'est encore ce que fit Albert Einstein, en donnant avec la Relativité Restreinte l'interprétation correcte des équations *déjà existantes* de Lorentz, puis, en utilisant avec la Relativité Généralisée la géométrie créée un siècle plus tôt par Rieman. Il est possible que le secret du champ unitaire consiste simplement à généraliser (en leur donnant, par exemple, une interprétation plus près de la réalité physique) des équations mathématiques *déjà existantes*. Nul doute que ce résultat, quand il sera obtenu (et nous n'en sommes peut-être plus très loin), permettra à la Science une meilleure compréhension de la réalité physique et laissera alors *prévoir* d'autres phénomènes (dont peut-être l'antigravitation).



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par Jacques Bergier, Alain Dorémieux, Gérard Klein et Igor B. Maslowski

LE LIVRE DU MOIS

GLAISE, par **Christine Harth** (Julliard).

Ce livre est l'histoire d'une femme et d'un homme, et d'un amour impossible. Glaise est le nom que l'homme a donné à la femme, parce que, dit-il : « *Je ne lui voyais pas d'autre nom. Elle semblait vraiment incarner la définition vivante de ce mot embourbé à la base du langage.* »

A vrai dire, Glaise est une énigme. On ne sait ni qui elle est ni d'où elle vient ; peut-être n'a-t-elle « *pas même une carte d'identité* ». Rien n'a de prise sur elle. Sa mentalité est complètement étrangère, irréductible à la nôtre — analogue seulement par instants à celle d'une enfant inquiétante et prodigieusement dépourvue de complexes. Très vite, on en vient à se dire qu'elle n'est pas humaine. Mais de quel ailleurs provient-elle ?

L'homme s'acharne à la découvrir, à percer son secret, à l'atteindre. En vain. Glaise est au-delà des gestes et des mots. Aussi froide que du marbre, aussi dure qu'une pierre, aussi insensible qu'un golem. Elle est tout ce qui est minéral : la pierre et l'argile qu'on ne peut pétrir. De certaines bêtes, elle a aussi l'indolence apathique, la lourdeur animale. Enfin, elle est végétative comme une plante. Elle est un compromis entre les trois règnes.

En définitive, elle n'est ni cruelle, ni étrange, ni versatile. Elle n'est rien. Elle est *autre*. Et, par définition, elle est donc inaccessible pour un homme.

Mais il n'y a pas d'autre besoin finalement que la conquête de l'inaccessible ni d'autre sujet. Et tout le livre n'est fait que de ce lent et lancinant voyage au bout de la nuit de Glaise, ce cheminement souterrain de taupe vers une lumière lointaine. C'est là juste le contraire d'un roman d'amour. L'appel de Glaise parle à ces confins de la conscience où le désir balance l'attrait de la mort. Mais la quête de cet homme sous sa monotonie, dans l'espèce d'atonie immense et écrasante de l'univers, est une chose poignante, l'une des plus poignantes qu'on ait lues depuis longtemps.

Il y a dans ce roman quelque chose d'obsessionnel, qui force l'attention. Il y a aussi l'étonnante peinture, vraisemblable autant que faire se peut, d'une pychologie « différente », telle que jamais la science-fiction ne sut nous en offrir. Il y a enfin de la littérature, trop peut-être. Et une certaine maladresse dans la progression, une insuffisance dans la construction, qui contrastent avec le bonheur de l'expression et empêchent une chute admirable de s'épanouir dans toutes ses dimensions.

Mais c'est un livre sobrement, tranquillement déchirant. A la question « Est-il encore possible d'aimer de notre temps ? », Christine Harth répond : oui, mais une seule fois. Son roman est au fond romantique au sens profond du terme, mais sans aucune des lâchetés de la plume que cela peut comporter. Ce qui se passe entre Glaise et cet homme, même si c'est l'aboutissement sans lendemain d'une

interminable quête, c'est un événement riche, absolu, négation de la solitude, porte ouverte sur le monde. Cela n'arrive ni à beaucoup d'hommes ni à beaucoup de femmes.

Alain DORÉMIEUX et Gérard KLEIN.

SCIENCE-FICTION

LE GROUPE SUD, par **Louis Lataillade** (Gallimard).

Encore un roman de l'après-guerre, entendez un roman dont l'action se déroule après la *prochaine* guerre, après le cataclysme nucléaire.

Ue garnison se trouve bloquée sur une île. L'explosion d'une bombe a tué la plus grande partie des hommes. Les survivants, pour continuer à survivre, doivent maintenir leur organisation, mais, comme si cette lutte contre la mort ne suffisait pas, ils doivent aussi maintenir un semblant de défense, continuer à attendre l'agresseur éventuel.

Or, la catastrophe est si grave que certains peuvent se demander si la guerre a encore un sens, si la notion même de la défense est encore utilisable. Les attaquants eux-mêmes, n'est-ce pas, sont somme toute des hommes. Alors que la grande menace atomique, ce nuage qui empoisonne l'eau et l'air et le sang, est apparue sur les côtes de l'île, les ennemis peuvent-ils être autre chose maintenant que des alliés ?

Dans ce cadre du bout du monde, dans cette île qui est notre monde, des hommes essaient malgré tout de faire triompher leur conception du monde, ou bien s'effondrent. La mort a perdu toute signification. La vie aussi d'ailleurs. Mais des choses comme la discipline, l'autorité, l'ordre prennent brusquement une importance dérisoire, par le jeu d'une hypertrophie proprement morbide. Les oppositions anciennes entre les hommes ne faiblissent pas ; elles prennent seulement plus de relief, ce qui ne signifie pas plus de grandeur. Les décisions, les choix deviennent définitifs parce que, réellement, la fin du monde est arrivée. Seuls les Anciens du Plateau, silencieuses machines à détruire, vétérans de toutes les guerres, de la race de ceux qui ont fait de la mort infligée à autrui une noblesse sans partage, se taisent, se situant au-delà du mépris aussi bien que de la pitié. Peut-être est-ce leur monde. A la vérité, ils ne sont d'aucun monde. Ils sont définitivement étrangers à la terre des hommes.

« *Le groupe Sud* » est durement écrit, durement mené. C'est un roman bien fait. C'est un roman impitoyable, désespéré, quoiqu'à son issue subsiste une lueur d'espoir, mais si mince, si intellectuelle, tant attendue, tant désirée qu'elle s'en trouve presque donnée pour une erreur pieuse. C'est autre chose, certes, que le palôt « *Dernier rivage* ».

Mais sur le fond, peut-on accepter ce que c'est ? Ce pessimisme, certes, est un pessimisme fort. Il n'a rien à voir avec la cruauté des intellectuels. Cette crainte d'une guerre atomique, « la dernière des guerres », nous la partageons tous. Ce qui est grave dans ce roman, c'est qu'il traduit, plus qu'un désarroi vis-à-vis de cette situation particulière qu'est une guerre, un désarroi plus immédiat qui est celui de notre temps et celui de notre société. C'est l'aveu, la reconnaissance du dérèglement de l'univers, de l'impossibilité de faire face. A bien des égards, cette attitude peut être aussi néfaste que la

bombe atomique elle-même. Entre l'optimiste béat, la démission absolue et le stoïcisme des Anciens du Plateau, il doit y avoir place pour une multitude de points de vue fondés sur l'action, et sur une confiance, certes malaisée, en l'avenir.

Gérard KLEIN.

•

ERE CINQUIEME, par **M. A. Rayjean** (Fleuve Noir).

Voici un roman assez déprimant. Imaginez plutôt les impressions et réactions de trois humains — deux hommes et une femme — se réveillant quelque part au sommet de l'Himalaya pour constater que l'humanité a péri et que la Terre est occupée par de drôles d'êtres, vaguement oiseaux intelligents, qui entendent éliminer jusqu'au dernier représentant des seigneurs des temps jadis. Certes, la fin est un peu plus optimiste, mais le reste, je ne vous le cache pas, vous donnera le cafard.

Igor B. MASLOWSKI.

•

CHASSEURS D'HOMMES, par **Jimmy Guieu** (Fleuve Noir).

Variation sur un thème cher à l'auteur, celui des Objets Volants Non Identifiés, autrement dit des Soucoupes Volantes, ce roman nous fait assister à une phase de la lutte que se livrent sur Terre, les uns pour nous conquérir, les autres pour nous protéger, les représentants de deux races venues de lointaines galaxies. Le rôle joué par les Terriens est d'ailleurs bien mince, car que peuvent-ils faire contre des techniques en avance sur la leur de plusieurs siècles ? Sans compter qu'ils se privent d'un succès plus substantiel en se montrant trop bavards avec l'adversaire. Jamais l'adage « Tirez d'abord, discutez ensuite » n'aurait paru plus justifié qu'ici, où l'annonce par les impénitents discoureurs que nous sommes de ce que « nous allons faire » permet à l'ennemi de s'anéantir tout en emportant ses secrets dans la tombe et en anéantissant un bon quart de l'Empire State Building.

Roman d'une lecture facile et susceptible de procurer aux fidèles de Guieu les deux ou trois heures de détente souhaitée.

I. B. M.

•

LES ENFANTS DU CHAOS, par **Maurice Limat** (Fleuve noir).

Un roman à thèse : l'homme a-t-il le droit de créer des êtres à son image, autrement dit a-t-il le droit de se substituer à Dieu ? Il semble, à en juger par la fin, que pour l'auteur la réponse soit négative. Et ne croyez pas, quand je dis « à son image », qu'il s'agisse de robots. Non, il s'agit bien d'êtres, nés de la volonté *spirituelle* de l'homme, et dont on peut se demander jusqu'à quel point ils n'ont pas une âme. Il me semble d'ailleurs que, de tous nos auteurs d'anticipation, Limat est celui qui se penche le plus fréquemment sur des thèmes abstraits, tout en essayant de les mettre à la portée de la grande masse des lecteurs, ce dont il convient de le féliciter.

Le sujet des « *Enfants du chaos* » est trop vaste pour être résumé en quelques lignes. Qu'il me soit simplement permis de vous dire qu'il s'agit de l'histoire d'un monde créé par un effort non physique de l'homme et où celui-ci est à son tour considéré comme Dieu. Mais il suffira d'un petit défaut, inhérent à la nature humaine, pour que tout retourne au néant.

Un S. F. à lire.

I. B. M.

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

L'ELECTRONIQUE, par **Maurice Ponte** et **Pierre Braillard** (Collection « Le Rayon de la Science », Ed. du Seuil).

Ce livre est le premier d'une nouvelle collection dirigée par Etienne Lalou. Les auteurs sont probablement les deux meilleurs électroniciens de France sinon d'Europe.

Ce sont également des hommes imaginatifs, aussi le livre commence-t-il par un chapitre de science-fiction décrivant une grève des électrons. Nous rentrons ensuite dans le vif du sujet et visitons l'immense domaine de l'électronique. L'ouvrage est admirablement illustré. Chaudement recommandé.

Jacques BERGIER.

•

LES NUAGES, par **Roger Clausse** et **Léopold Facy** (« Le Rayon de la Science », Ed. du Seuil).

Autre volume dans la même collection. Le principe de cette collection consistant à faire parler les scientifiques eux-mêmes se révèle bon. Léopold Facy et Roger Clausse sont tous les deux ingénieurs en chef de la météorologie Le premier est chercheur et spécialisé, entre autres, dans l'étude de l'eau dans l'atmosphère ; le second est chargé de l'information et a pour mission de mettre à la portée de l'honnête homme les notions les plus récentes et les plus complexes de la météorologie. Quoi d'étonnant si, mettant leur savoir et leur expérience en commun, ils répondent à vos questions par un livre passionnant, où ils nous font découvrir à quel point les nuages sont liés à notre vie ?

J. B.

•

LA CONQUETE DES FONDS MARINS, par **V. Romanovsky** (Le Rayon de la Science », Ed. du Seuil).

Toujours paru dans la remarquable collection dirigée par Etienne Lalou. M. Vsevolod Romanovsky est un savant authentique, mais un savant comme Jules Verne les aimait. Il plonge au fond des mers depuis vingt ans. Aussi parle-t-il de la recherche scientifique comme on raconte une aventure vécue et non comme on récite une leçon apprise. L'exploration des océans est en plein développement et nous réserve peut-être plus de surprises que celle des planètes.

J. B.

•

LES ESPOIRS DE LA MEDECINE, par le groupe des sept : **Robert Clarke, Jacques Derogy, Bernard Gouley, Fernand Lot, Rosie Maurel, Monique Senez** ; préface de M. le professeur **Camille Lian** (Ed. du Centurion).

Ce livre montre tout ce que nous pouvons espérer de la médecine. Son propos n'est nullement de remplacer le médecin mais de faciliter son travail en montrant au malade toutes les chances que celui-ci a d'être guéri. Le livre traite aussi bien de la médecine du présent que de celle de l'avenir. Il abonde en sujets de science-fiction. Enfin, il est extrêmement bien illustré.

J. B.



Ici, on désintègre (en série)...

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Barème des cotations employées :

- Mauvais .... •
- Médiocre ...... *
- Moyen/assez bon **
- Bon .... ***
- Excellent ..... ****

(Les cotes *, **, ***, sont subdivisibles en *½, **½, ***½.)

Blanc : pas lu ou abstention.

	N° de "Fiction" où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	HERVÉ CALIXTE	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	DEM TRE OAKI IDI	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
LE DIABLE L'EMPORTE . par René Barjavel.	74	****	**½	**	**½	***	****	***	***	****	3,10
LE TEMPS CASSÉ . . . . par John Wyndham.	75	***	***	**½	***	***	***	***	***	**½	2,90
PYGMALION 2113 . . . . par Edmond Cooper.	73	•	***	**	**½	**½	***	***½	***	**	2,35
LE 32 JUILLET . . . . . par Kurt Steiner.	74	***	**	**	**½	**½	***	**	*½	**	2,30
SURFACE DE LA PLANÈTE. . . . . par Daniel Drode.	73	****	•	•	•	*½	***	***½	****	****	2,20
AN... 2391 . . . . par B. R. Bruss.	73	***	*		*			**½	**		1,90
LA GUERRE DES MACHINES . . . . par le Lieutenant Kijé.	75	•	*½	*½	*½			*½	**½	**	1,50
LE SANG DU SOLEIL . . par Maurice Limat.	75	*	**	•			•		*½	**	1,10
LES ENFANTS DU CHAOS. par Maurice Limat.	76	*	*		•		•				0,50

	N° de " Fiction " où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	HERVÉ CALIXTE	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
RÉACTION DÉLUGE. . . . par F. Richard-Bessière.	73	•	*	•		•					0,25
ON A HURLÉ DANS LE CIEL. . . . . par F. Richard-Bessière.	75	•	*			•	•				0,25
PIÈGE DANS L'ESPACE . par Jimmy Guieu.	76	•	•			•					0

Vu et lu...

LA BIBLIOTHÈQUE FUTOPIENNE

par Gérard Klein

La bibliothèque du club Futopia édite en ce moment des textes à un rythme extrêmement rapide. Les numéros d' « *Ailleurs* », les « *Cahiers d'études* », les hors-série tombent avec une régularité proprement effrayante pour qui sait que l'essentiel de cette tâche est assuré uniquement par Pierre Versins et Martine Thomé. Deux textes, ces derniers temps, dominent de loin le reste. Il s'agit de la longue nouvelle de Pierre Versins : « *La ville du ciel* » et du court roman de J. H. Rosny : « *Nymphée* ».

Je dois dire que je tiens le récit de Pierre Versins pour le plus remarquable texte que j'aie jamais lu de lui, et pour une des meilleures œuvres insolites que j'aie lues depuis longtemps. « *La ville du ciel* » est l'histoire d'un homme et d'une ville. L'histoire d'un homme qui tente de se faire adopter par une ville, et du piège énorme que la ville tend à cet homme. Je tiens à souligner que cette nouvelle date déjà de plusieurs années, afin qu'on n'établisse pas un rapprochement au reste fallacieux avec « *Le délit* » de Jacques Sternberg.

Mais plus encore que son histoire, c'est le ton de Pierre Versins qu'il faut noter, un ton faussement décontracté qui donne à sa prose une sorte de fluidité et en même temps une continuité massive, voulue, renforcée par le fait que sur toute la longueur de la nouvelle, il n'y a pas un seul renvoi à la ligne. Pas un seul paragraphe. Un ton qui n'est pas sans rappeler parfois celui de Henry Miller.

On peut regretter que Pierre Versins n'ait pas réussi à publier plus tôt et à l'intention d'une audience plus large cette « *Ville du ciel* ». Il faut espérer qu'il se trouvera un éditeur pour publier ses meilleures histoires dans ce genre et l'inciter à en écrire d'autres.

« *Nymphée* » est la première histoire fantastique de J. H. Rosny. A ce titre, son intérêt historique n'est pas contestable. Mais je reste moins assuré de son intérêt littéraire. « *Nymphée* » est certes une histoire agréable à lire, parfois riche d'heureuses trouvailles, et il s'en dégage une atmosphère par instants passionnante. Mais il reste que l'écriture, qui a peut-être passé pour sobre à l'époque, reste un exemple discutable de l'écriture artiste. Pierre Versins avoue d'ailleurs lui-même, en présentant le texte, que celui-ci a « *énormément vieilli* ». Il ajoute, il est vrai, que c'est « *un écrin dont le velours passé renferme une rivière intacte* ». Regrettons, dans ce cas, que l'écrin dissimule par trop les diamants.

Au sommaire du numéro d'Avril de

Fiction

vous pourrez lire entre autres :

ETAT D'URGENCE

par POUL ANDERSON

●

LA VILLE ENTREVUE

par MICHEL DEMUTH

●

LA SECONDE CHANCE

par J. T. McINTOSH

●

FUGUE

par ALAIN DORÉMIEUX

●

SANS ISSUE

par JANE ROBERTS

●

SERVICE DE NUIT

par IDRIS SEABRIGHT

●

VEILLONS AU SALUT DU VAMPIRE

par BELEN

●

Et les chroniques habituelles qui font le succès de

Fiction

Cela dit, cette histoire d'un peuple étrange d'hommes amphibies, découverts au centre de l'Asie par une équipe d'explorateurs, annonce assez bien les succès ultérieurs de Rosny. Les spécialistes se réjouiront sans doute de la réédition de cette œuvre introuvable. Et ils se féliciteront plus encore de la bibliographie extrêmement complète des deux Rosny que Pierre Versins a jointe à « *Nymphée* » (1).

L'ANTICIPATION SCIENTIFIQUE EN U.R.S.S.

par Pierre Versins

L'anticipation scientifique devient de plus en plus courante en Union soviétique. Elle s'étend du domaine technologique à la médecine et aux arts. Sous le titre « Ça n'a pas encore eu lieu, mais c'est déjà réel », un contributeur à l'un des derniers numéros des « *Izvestia* » préconise l'aboutissement prochain des recherches au sujet d'un accompagnement parfait de la musique par des moyens visuels — lumière et couleurs. Contrairement au système poursuivi, dans ce but, jusqu'à présent — celui de compositions artistiques individuelles — on utilisera, cette fois-ci, les *dernières réalisations de l'électronique, en transformant automatiquement la musique en lumière.* Les transformateurs reproduisant en cybernétique toutes les liaisons de perception du cerveau humain (et dénommés « analysateurs auditifs ») serviront en maints domaines. Dans l'art, ce sera une amplification surprenante de la perception musicale. Dans la technique de la parole, la transcription automatique de discours, tant en original qu'en traduction simultanée en n'importe quelle langue. Dans l'industrie, ce moyen rendra plus efficace le contrôle, par l'homme, de toutes machines, cybernétiques comprises. La médecine, enfin, réalisera le traitement assuré de nombreux troubles nerveux et cérébraux.

LE ROMAN ALLEMAND LE PLUS CÉLÈBRE DU MOMENT : UN ROMAN DE S. F.

par Jacques Bergier

Parmi les nombreux poètes et romanciers qui cherchent à renouer avec une tradition interrompue par le nazisme, sans se couper de l'évolution la plus récente des littératures étrangères, un seul nom se détache : Arno Schmidt. Cet homme d'une quarantaine d'années est encore inconnu en France, où les éditeurs les plus courageux reculent devant la difficulté que pose la traduction de son style extrêmement personnel. Son dernier roman se passe au XXIe siècle, après une guerre atomique, dans une réserve où l'on trouve les mutations les plus effrayantes, à mi-chemin entre l'homme et l'animal, dues aux radiations. Chaque nouveau livre de cet écrivain apocalyptique provoque en Allemagne la même passion chez les critiques, la même indifférence du public. Mais Schmidt se console : non seulement « *Der Spiegel* », le plus grand hebdomadaire allemand, lui a consacré sa couverture et un article de quinze pages, mais il a déclaré lui-même qu'il était un des plus grands prosateurs allemands de tous les temps alors que Gœthe ne comprenait que fort peu de chose à ce genre littéraire...

(1) Rappelons que nous avons annoncé dans notre numéro 72, en page 141, les modalités de commande de « *La ville du ciel* » et de « *Nymphée* ». Et notons que pour ce dernier texte, la souscription étant close, le prix de vente est maintenant de : Fr suisses 4 ou NF 4,80. (N. D. L. R.)



L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

TOM-POUCE CONTRE LA MOMIE

par F. HODA

Terence Fisher et ses acteurs Peter Cushing et Christopher Lee ne veulent plus abandonner un filon qui les enrichit toujours davantage. Ils ont en effet inventé un genre presque nouveau : le film d'épouvante soigné (couleurs, décors, costumes, grande mise en scène... etc.). Les Américains plaçaient la « terreur » en catégorie B ou C ; les Anglais l'élèvent jusqu'à la série A. Puisque le public ne peut croire à ces sornettes, on va lui servir du joli-à-regarder et essayer quand même de lui faire peur par des effets ménagés comme dans n'importe quel suspense. Voilà en peu de mots le crédo de Terece Fisher, dont nous avons déjà pu voir deux « *Frankenstein* », un « *Dracula* » et un « *Chien des Baskerville* ». Aujourd'hui, il nous dépêche une *Momie* sous le titre français de « *La malédiction des Pharaons* ».

Chose à noter : Fisher reprend régulièrement des succès d'autrefois, car le thème de la momie, tout comme ceux de ses précédents films, remonte à la grande époque hollywoodienne du genre. De sorte que nous pouvons prévoir les prochains pas de notre réalisateur : il nous donnera sans doute un *loup-garou* si ce n'est un *zombie !*

Mais revenons au présent. Le scénario de Jimmy Sangster essaie de partir de la réalité : la malédiction qui frappe certains archéologues en Egypte. Les distributeurs vont jusqu'à nous montrer avant le générique un exemplaire du « *Parisien Libéré* », avec un article sur le sujet. On se rappellera que des savants avaient annoncé, il n'y a pas très longtemps, leur intention de résoudre ce mystère, l'hypothèse la plus retenue étant l'existence de momies vivantes.

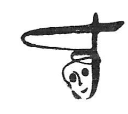
Le grand prêtre Kharis (sixième dynastie ?) avait été enterré vivant pour monter la garde auprès du corps embaumé de la Princesse Ananka. La récitation de quelques formules magiques anciennes le réveille. Un Egyptien « mystérieux », croyant au culte des dieux pharaoniques, vole le papyrus magique et prend à son service Kharis pour punir ceux qui ont osé profaner le tombeau de la Princesse. Mais le plus jeune des archéologues a pour femme une ravissante personne, dont les traits ressemblent à ceux de la défunte princesse. Aussi bien soumet-elle facilement Kharis à ses ordres... Et ensuite arrive ce qui doit arriver.

A tant que faire, admettons cette histoire stupide, comme dans les problèmes d'arithmétique on est obligé de prendre au sérieux des données hypothétiques et irréelles ; et voyons si le déroulement de l'histoire tient quand même debout. Malheureusement pour Terence Fisher, on est vite obligé de répondre par la négative. Il faut dire que Christopher Lee, qui joue le monstre, est plus horrible au naturel que dans ses bandelettes de momie. Quant à Peter Cushing (l'archéologue) il boite inutilement. Heureusement une jeune Française à la fraîche beauté vient, de temps à autre, contraster avec la laideur de ses partenaires. Il s'agit d'une nouvelle venue répondant au nom d'Yvonne Furneaux. La mise en scène de Fisher est fort correcte, mais elle manque d'audace, ce qui, on le comprend aisément, nuit au genre. Il paraît que ce film a obtenu un plus

grand succès que les précédents de la série. Pour ma part, celui que je préfère est le second « *Frankenstein* » de Fisher. Je dois cependant avouer que la couleur de ces décors de l'Angleterre de la fin du XIXe siècle n'est pas désagréable à regarder.

*
* *

En sortant de « *La malédiction des pharaons* », je suis allé voir « *Les aventures de Tom-Pouce* », film tiré des contes de Grimm à l'intention d'un public juvénile. Je dois dire que je me suis nullement ennuyé. Le metteur en scène est une vieille connaissance bien qu'il s'agisse de son premier film. En effet George Pal se contentait jusqu'ici de produire des films de science-fiction. (« *La guerre des mondes* », « *La conquête de l'espace* », etc.) Il se tire parfaitement d'affaire et nous démontre qu'il sait fort bien manier les truquages.



HENRY JAMES
LE DERNIER DES VALERII
Préface de MARCEL BRION
Traduction de LOUISE SERVICEN

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
Le plus illustre des ROMANCIERS AMERICAINS

AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

par JACQUES BERGIER et ALAIN DORÉMIEUX

SCIENCE-FICTION BIBLIQUE

Sodome et Gomorrhe ont été détruites par une explosion nucléaire, provoquée, il y a 5 000 ans, par des envahisseurs extra-terrestres.

C'est ce spectacle qui pétrifia la femme de Loth.

Telle est du moins la théorie avancée par un savant soviétique, M. Agrest, dans un article cité récemment par Radio-Moscou.

Selon M. Agrest, en effet, la relation biblique de la destruction des deux villes dépravées s'éclaire d'un nouveau jour à la lumière des connaissances scientifiques modernes.

« En langage moderne, déclare le savant soviétique, cette légende signifie que les gens ont été invités à évacuer la région où se produirait l'explosion, à ne pas rester à découvert et à ne pas regarder la lueur de la déflagration. Ceux qui, parmi les fugitifs, se retournaient perdaient la vue et périssaient. »

On sait que la Bible rapporte que Loth et sa famille furent prévenus de la catastrophe par deux messagers divins.

Et tandis qu'une grêle de feu et de soufre s'abattait sur Sodome et Gomorrhe, raconte la Bible, la femme de Loth s'arrêta, regarda en arrière et fut transformée en statue de sel. M. Agrest déclare que la pluie de feu et de soufre a pu être causée par l'explosion d'un dépôt de carburant nucléaire, détruit volontairement par les êtres de l'espace.

Selon le savant soviétique, la mystérieuse terrasse de Balbek, dans l'anti-Liban — une plate-forme constituée par d'énormes blocs de pierre — a été utilisée comme aire de lancement par les envahisseurs spatiaux, pour leur astronef.

Pour étayer sa théorie, M. Agrest cite l'existence des corps vitreux, appelés « tektites », que l'on trouve dans différentes parties du monde, mais en particulier dans le désert libyen.

L'existence de ces petits objets n'a jamais reçu d'explication satisfaisante. Pour M. Agrest, ils peuvent avoir été formés par l'impact de fusées de reconnaissance, envoyées sur Terre avant que les envahisseurs ne se risquent, eux-mêmes, à prendre pied sur notre planète.

UNE CONCEPTION ORIGINALE DE LA VIE

Le professeur Thomas Gold, déjà mentionné dans les pages de **« Fiction »** à propos de l'exploration des autres univers, vient de concevoir une théorie originale sur la vie. D'après Gold, la vie a toujours existé comme la matière et l'énergie, comme l'espace et le temps. Elle n'a pas d'origine, elle n'a pas de commencement. Elle est transportée de planète en planète, de système solaire en système solaire, de galaxie en galaxie par les astronefs des êtres intelligents.

L'idée n'est pas absolument nouvelle en science-fiction. Elle a été émise pour la première fois par Bruce et G. C. Wallis en 1932. Mais il est passionnant de la voir émettre par un savant authentique.

(Réf. : **« Time »**, 4 janvier 1960.)

ELLE FILE UN MAUVAIS COTON

La réalité dépasse une fois de plus la science-fiction si l'on en croit le cas, probablement sans précédent dans les annales de la médecine, qui a été signalé lors d'un congrès de chirurgie tenu il y a quelques mois au Japon : du coton poussait dans les tumeurs recouvrant le corps d'une ménagère japonaise de 45 ans.

La malade s'était présentée à l'hôpital en mai 1957, se plaignant d'une tumeur. Le chirurgien qui l'opéra trouva dans la plaie une substance blanche et cotonneuse. Bientôt la malade, qui avait une forte fièvre, eut le corps entièrement recouvert d'enflures. Chaque fois qu'une incision était faite, on trouvait la même matière, que les botanistes et les experts déclarèrent être du véritable coton. De plus, quand les plaies étaient nettoyées, du coton s'y formait à nouveau.

L'analyse des cellules prélevées dans les incisions indiquèrent la présence de cellules d'enveloppe de semence de coton. Toutefois les spécialistes japonais n'ont pas encore pu expliquer la présence de ces cellules dans le corps de la malade.

SATELLITES-RELAIS POUR LA T. V.

Le professeur S. Kataev a exposé dans les « **Izvestia** » plusieurs variantes de projets de satellites artificiels de la Terre qui pourraient servir de stations de relais pour la transmission des programmes de télévision sur tout le territoire de l'Union Soviétique.

Un satellite, lancé sur une orbite à peu près circulaire comprise dans le plan de l'équateur et se trouvant à une altitude d'environ 36 000 km, permettrait de résoudre ce problème, car, dans ce cas, les vitesses angulaires du satellite et de la Terre étant les mêmes, le satellite-relais resterait en quelque sorte suspendu au-dessus de la Terre.

Pour la transmission des émissions à quelques milliers de kilomètres seulement, le professeur Kataev indique qu'elle pourrait être réalisée à l'aide de quelques dizaines de satellites plus simples, ne comprenant pas de stations de relais-radio, mais reflétant tout simplement les ondes radio émises par des centres de télévision se trouvant à terre.

Les signaux reflétés par ces satellites pourraient être captés à terre à l'aide de grandes antennes spéciales puis intensifiés et reconvertis et diffusés par de puissants postes d'émission de télévision pour être captés par de simples postes de télévision.

ALERTE AUX ROBOTS

Le professeur Norbert Wiener, père de la cybernétique, a prononcé, lors de la réunion à Chicago de l'association américaine pour l'avancement des sciences, un discours fort alarmant. Il estime que la révolte des machines contre l'homme est proche et que l'homme n'y pourra rien parce que ses réactions sont trop lentes. Les machines sont capables de prendre une décision et d'effectuer un raisonnement en quelques nano-secondes (une nano-seconde = un millième d'un millionième de seconde). La révolte des machines dans le monde entier pourrait être décidée et accomplie en un millionième de seconde sans que l'homme ait pu détecter quoi que ce soit. Ce n'est pas là de la science-fiction, mais l'avis autorisé d'un des plus grands savants de notre temps.

(Réf. : « **Time** », 11 janvier 1960.)

LA VIE DES BÊTES

Panorama Universel du Monde Animal

PUBLIÉ MENSUELLEMENT
SOUS LE CONTROLE SCIENTIFIQUE DE
M. LE PROFESSEUR C. BRESSOU
Membre de l'Institut - Directeur Honoraire
de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

NOMBREUX ARTICLES ET REPORTAGES PAR LES AUTEURS LES PLUS QUALIFIÉS

PLUS DE 150 PHOTOS SENSATIONNELLES

Traite de la vie des animaux... de tous les animaux — domestiques et sauvages — sur le plan national et international. Sans sensiblerie déplacée, il amène à un vaste auditoire une documentation et une information solides sur le plan de la vérité.

TOUS MARCHANDS DE JOURNAUX

TRIBUNE LIBRE

Nous avons reçu de la romancière Françoise d'Eaubonne la lettre suivante à propos du roman de James Blish **« Un cas de conscience »**, lettre à laquelle Gérard Klein a accepté de répondre.

Lettre ouverte à " Fiction "

par FRANÇOISE D'EAUBONNE

Je tiens à déclarer d'ores et déjà que je n'ai pas coutume d'attaque anticléricale. Je trouve cela un peu dépassé, du moins en France où l'Eglise a souvent prouvé depuis la Première Guerre mondiale qu'elle savait se trouver du côté du libéralisme et des opinions humanitaires. Pour des questions délicates comme celle de l'école laïque ou libre, chacun suit sa conscience et sa réflexion et rien ne contraint l'un ou l'autre camp à abandonner son point de vue.

Est-ce parce qu'il s'agit d'un livre anglais que j'éprouve cette réaction — le mot n'est pas trop fort — d'horreur et de violente répulsion en lisant **« Un cas de conscience » ?**

J'aime trop la science-fiction et l'anticipation pour leur réserver les buts futiles de « littérature d'évasion », comme la presse du cœur et le bas policier. Et l'auteur, James Blish, est certainement de mon avis puisqu'il en fait le véhicule de sa foi catholique.

De quoi s'agit-il ? Les lecteurs de votre revue le savent. Un père jésuite est délégué avec trois autres savants, pour estimer l'opportunité d'une acclimatation humaine sur une petite planète étrangement civilisée où de grands marsupiaux appliquent spontanément une morale vertueuse et juste et se reproduisent par « récapitulation extérieure » à l'organisme maternel, à savoir passent par tous les stades de l'évolution (protozoaire, poisson, reptile, etc.) avant d'arriver à la formation adulte, ce qui constitue un résumé autonome de l'évolutionnisme darwinien. Or il n'existe nulle apparence de péché, de tentation, donc de libre arbitre, dans cette paisible communauté parvenue à une sorte d'âge d'or.

C'est ce qui épouvante le jésuite. Ces êtres sont bons naturellement, sans avoir connu la Rédemption ni la Chute ; ils sont, de plus, des preuves vivantes de l'évolutionnisme ; donc ce sont des créatures du Malin. C. Q. F. D.

Et la larve confiée par eux aux imprudents humains se développera pour créer le scandale dans une société de polichinelles, mais de polichinelles titrés, et dévoilera à la télévision l'hypocrisie des mœurs mondiales. Donc, il est bien l'incarnation du Malin. Donc le jésuite, après avoir été excommunié pour manichéisme — car il a soutenu la possibilité d'une création diabolique (mais secrètement, par un pape fort malin) — est en même temps investi et va exorciser la planète où les humains se sont mis au travail ; c'est-à-dire qu'il fait basculer ses congénères dans la damnation et rejette au néant l'abonimable planète où les gens prouvent l'évolutionnisme et se passent de pécher.

Voilà.

Le talent indéniable de l'auteur et l'admiration que ce livre a suscitée dans les milieux S. F. me posent, pour moi, non pas un « cas de conscience », mais un problème : comment personne encore ne s'est-il indigné de la trame, non pas absurde — car rien n'est absurde pour la foi, qui n'obéit pas aux mêmes règles que la raison —

mais réellement pernicieuse et néfaste, j'emploie ces termes de la façon la plus réfléchie ?

A travers un tel scénario, c'est toute une tradition antiprogressiste et obscurantiste, trop tristement connue, que les catholiques de bonne foi et de cœur libéral ont intérêt à faire oublier, qui ressuscite à nos yeux avec une candeur repoussante et revendique droit de cité dans un monde qui n'a rien à faire avec elle, qui n'a que faire d'elle.

Si j'étais catholique, je serais soulevée de rage à la lecture d'un tel roman qui va si manifestement à l'encontre du but visé et qui ne peut que faire horreur à tout ce qui croit à l'homme, à l'avenir de l'homme, à la paix, au progrès et au développement infini, sinon régulier, de la science.

On a souvent entendu ce genre de discussion qui oppose un naïf primaire idéaliste à un catholique et qui roule sur l'Inquisition, Galilée, etc., les chevaux de bataille des barbichus laïques de ce début de siècle, et la réponse du catholique haussant les épaules : « Tout cela est un peu loin ! On n'est plus à l'époque de Galilée ! L'Eglise compte aujourd'hui des hommes de science d'une autorité mondiale ! » Tout cela est vrai. Et puis ? Quand on lit un tel roman on se dit : « Mais non, Galilée, c'est hier. C'est peut-être demain. »

Nous sommes avertis. Si jamais une expédition interplanétaire comptant un homme d'église aborde une planète sans péché et sans Dieu, il votera sa mise à l'index (forme moderne de l'exorcisme.)

Si j'écris cette lettre, c'est parce qu'il m'a paru grave de n'entendre dans aucun endroit, dans nul milieu S. F., s'élever, je ne dis pas une protestation, mais une critique, une question. Tout le monde admire. Personne ne se pose la question de savoir si la S. F., précisément la S. F. de qualité, ne peut être un instrument de propagande des théories malsaines et des préjugés antiprogressistes sous l'apparence trompeuse — trompeuse et séduisante comme la planète de James Blish — de la science et de la fiction.

Je demande, à la tribune de la S. F., la mise en accusation d'**« Un cas de conscience ».**

Le conformisme du progressisme

par GÉRARD KLEIN

Le livre de James Blish a une double optique : il nous donne de Lithia un tableau scientifique, ce qui est une donnée de fait. Il nous indique ensuite les réflexions possibles d'un jésuite à ce propos, ce qui est une donnée d'opinion. C'est de cette double exposition que découle l'intérêt du livre : la pensée du jésuite est impeccablement exposée par Blish, mais jamais ne nous est donnée comme la vérité. Blish a choisi de mettre en scène, pour une fois, un autre héros que le classique physicien. Est-ce un tort ?

Ce qui épouvante notre jésuite n'est pas, comme le dit inexactement Mme d'Eaubonne, le fait que ces êtres soient bons naturellement. C'est précisément le fait (objectif) qu'ils ne sont ni bons ni mauvais. J. Blish a passé au moins une vingtaine de pages à l'expliquer et, si l'on passe à côté de ce point, le roman perd les huit dixièmes de sa saveur. Lorsque Mme d'Eaubonne tient les Lithiens pour bons, elle les juge d'après une métaphysique qui est précisément celle qu'elle reproche au Père Ruiz Sanchez.

Non, ce qui inquiète le jésuite, c'est précisément le fait qu'ils n'aient ni

éthique, ni métaphysique, le fait qu'ils soient fonctionnels. Le fait qu'ils ignorent la souffrance. Je vois d'ici la plume de Mme d'Eaubonne bondir : la souffrance rédemptrice, encore une valeur chrétienne.

Eh bien, il n'est pas question de cela, ni pour Ruiz Sanchez, ni pour moi-même. Les Lithiens ignorent simplement le problème métaphysique du mal auquel Sartre et Camus (probablement des calotins) ont consacré une partie de leurs écrits.

Cela est une donnée de fait. Notre jésuite va lui donner une signification particulière : rejoignant sur ce point les existentialistes, il refuse, du fait de cette lacune, la conscience aux Lithiens. Alors et alors seulement, il tire, non sans déchirement, la conclusion logique pour lui de ce fait: les Lithiens peuvent être des créatures du Malin.

Tout ça c'est des salades, dira Mme d'Eaubonne. D'ailleurs, vous voyez bien qu'ils sont vraiment diaboliques, ces Lithiens, puisque le débarquement de l'un d'eux sur Terre sème l'anarchie, puisqu'il est si méchant. Mais précisément, il n'est ni méchant ni bon. Il s'est seulement assimilé parfaitement les lois d'un milieu qui n'est pas sans emprunter quelques traits à la société américaine contemporaine, et il fait jouer ces lois en sa faveur. Il est avant tout adapté et fonctionnel : il ignore cette aliénation qui, exprimée en terme religieux, sociaux ou économiques, fait tout de même le fond de la réflexion philosophique.

La note dominante du livre est sans doute l'ambiguïté. Car en face du Père Ruiz Sanchez, Blish dresse la figure de Lucien Le Comte des Bois d'Averoigne, dont il est dit quelque part qu'il est excellent physicien et catholique renégat. Entre les deux hommes, l'auteur ne décide jamais. Entre les deux systèmes de valeur, le lecteur peut choisir. Deux explications du monde sont confrontées, qui surgissent du même réel, et jusqu'à la fin elles s'équivaudront, au-delà même de la fin, car qui peut dire si la destruction de Lithia est due à l'exorcisme du Père Ruiz Sanchez ou aux expériences des Terriens ?

Ambiguïté jusque dans la personne du Père Ruiz Sanchez, ambiguïté qui le conduit au conflit avec lui-même, car il aime Lithia, et avec sa religion, car son honnêteté intellectuelle l'amène à reconnaître son hérésie tout en la maintenant.

A part cela, on peut considérer **« Un cas de conscience »** comme un livre « malsain, obscurantiste et antiprogressiste » dans la seule mesure où il présente une Eglise catholique encore vivante au XXIe siècle. Mais, si j'en crois les premières lignes de sa lettre, ce n'était pas l'intention de Mme d'Eaubonne.

J'avouerai que l'incompréhension que Mme d'Eaubonne a témoignée devant le livre de Blish m'inquiète peu. Son intention me retient davantage. Il y a un conformisme du progressisme auquel adhèrent ceux qui n'ont pas l'audace d'adopter l'une ou l'autre conception du monde, non plus que l'anticonformime qui consiste à considérer avec calme toutes les tentatives. Cela est grave, cela lance des tabous et des interdits, cela décolore, désodorise, anéantit finalement **tous** les livres. Car s'il est de fait que l'apologie d'un certain nombre de doctrines me répugne autant qu'à Mme d'Eaubonne, il est au moins certain que l'exposé d'un cas, d'une idée, la description d'un personnage m'intéressent toujours, surtout lorsqu'ils n'appartiennent pas à ma propre famille spirituelle. Si l'on n'a plus le droit de prendre des curés, des communistes, des anarchistes, des résistants, des nazis, des juifs, des capitalistes, des bonnes d'enfant et des militaires comme personnages, sous prétexte que ce sont pour les uns ou pour les autres des personnages effrayants, où irons-nous ? Il devrait tout de même être possible, moyennant un petit effort intellectuel, de faire la différence entre le personnage et la signification de l'ouvrage.

Si Mme d'Eaubonne désire vraiment lire un roman obscurantiste, je lui

conseille vivement « **Le maître de la Terre** » de Benson, un évêque anglais du début du siècle. Là, je partagerai sa colère. Si elle préfère un roman réactionnaire, qu'elle se rabatte donc sur « **Le meilleur des mondes** ». Je déteste cordialement le premier livre et j'aime bien le second. Question de style, probablement. Ce qui ne prouve rien, sinon que je ne me crois ni obscurantiste ni réactionnaire, mais simplement que j'aime les romans bien faits.



ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 2 N F.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

RECHERCHE tome IV — ou série complète — « Aventures extraordinaires Savant Russe dans Univers » par H. de Graffigny, Edinger Editeur, 1890.
Ecrire : FICTION, Serv. AA, 96, rue de la Victoire, Paris (9e).

A VENDRE : Collection complète de « **Mystère-Magazine** », nos 1 à 134 inclus. « **Fiction** », nos 1 à 39 inclus. « **Suspense** », nos 1 à 16 inclus. « **Cellules Grises** », nos 1 à 8 inclus.
Faire offre à FICTION, Service MH, 96, rue de la Victoire, Paris (9e).

SERAIS intéressé par échange livres de science-fiction avec possibilité d'achat. Offre collection importante.
Ecrire à FICTION, Service SH, 96, rue de la Victoire, Paris (9e).

UN SUCCÈS CONFIRMÉ

Le renom de « Fantasy and Science-Fiction », la revue américaine dont « Fiction » est l'édition française, va croissant. La revue a maintenant une édition anglaise et aura bientôt une édition japonaise, fait unique dans les annales de la S. F. américaine.

Par ailleurs, pour la seconde année consécutive, « Fantasy and Science-Fiction » a reçu, en 1959, le prix du meilleur magazine de science-fiction de l'année aux Etats-Unis. Une référence !

Dépôt légal : 1er *trimestre* 1960. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.